



LE CARNET et LES INSTANTS

DOSSIER

Lecture performance

PORTRAIT

Luc Baba

HOMMAGE

Centenaire Bauchau

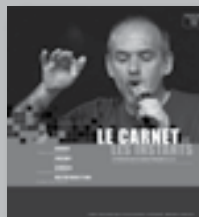
MES ÉDITEURS ET MOI

Colette Nys-Mazure

LETTRES BELGES DE LANGUE FRANÇAISE Bimestriel.

Ne paraît pas en juillet-août. N° 174, du 1^{er} décembre 2012 au 31 janvier 2013.

En couverture : Vincent Tholomé. Photographie prise au Pannonica
 sur invitation de la Maison de la Poésie de Nantes, mai 2011.
 © Phil Journé - doc. AML



Le voyageur et ses ombres, par Laurent Moosen 01

ÉDITORIAL

MAGAZINE

Lecture performance	04	DOSSIER
Luc Baba	12	PORTRAIT
Colette Nys-Mazure	16	MES ÉDITEURS ET MOI
Pierre Teilhard de Chardin	20	PETIT EXERCICE D'ADMIRATION
Centenaire Bauchau	22	HOMMAGE
Correspondance de Michel de Ghelderode	27	ÉDITION
Les recommandations PETRA	31	TRADUCTION LITTÉRAIRE
	33	BRÈVES

AGENDA

Bruxelles	36	RENCONTRES
Wallonie	41	ET SPECTACLES LITTÉRAIRES
Paris	43	
	44	EXPOSITIONS
	48	THÉÂTRE

54	NOUVEAUTÉS ET RÉÉDITIONS
78	CRITIQUES

Le voyageur et ses ombres

Alors que nous nous préparions avec d'autres à fêter son centenaire, Henry Bauchau s'est finalement échappé discrètement dans la nuit, nous contraignant dès lors à un hommage que nous n'avions pas imaginé posthume. Après les disparitions récentes et rapprochées de Jacqueline Harpman et Dominique Rolin, c'est donc une autre figure majeure de nos lettres qui nous quitte. Hantées par les récits mythologiques, ses œuvres romanesques devaient beaucoup à son parcours psychanalytique, rencontre d'une exigence absolue à une parole venue du fond des âges et de l'inconscient humains avec une remise en question permanente à l'endroit de ses capacités de médium littéraire. Ses journaux constituent un parfait miroir de sa création et sont, à ce titre, particulièrement éclairants : récits oniriques, impressions de lecture, citations, fragments de correspondance et éléments de la vie quotidienne s'y côtoient avec une fragile élégance et permettent de rentrer au cœur d'un esprit livré à de nombreux démons. Car si les louanges furent légitimement nombreuses à accompagner sa disparition, il nous paraît néanmoins essentiel de ne pas négliger les ombres qui jalonnèrent une trajectoire atypique. Jeune étudiant en droit aux facultés Saint-Louis, Henry Bauchau croisa, dans les années 30 du siècle passé, un personnage dont l'amitié aura une influence durable sur sa vie spirituelle : Raymond De Becker. Il convient à ce titre de rendre hommage à l'historienne Geneviève Duchenne, laquelle consacra, il y a peu, un remarquable colloque à cette étoile noire de la collaboration intellectuelle qui dirigea le *Soir volé* avec la bénédiction des autorités allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale. Homosexuel honteux mais orateur flamboyant et ambitieux, Raymond De Becker fascinera Henry Bauchau et le confortera dans ses espoirs d'un renouveau chrétien susceptible de faire échec au « péril rouge ». Le point d'orgue de cet engagement sera la création avortée, en 1941, d'un Parti unique des provinces romanes de Belgique à la fondation duquel on retrouve les signatures de Pierre Daye, ancien député rexiste, ou de Robert Poulet. Dans le programme que se donne cette émanation d'un patriotisme

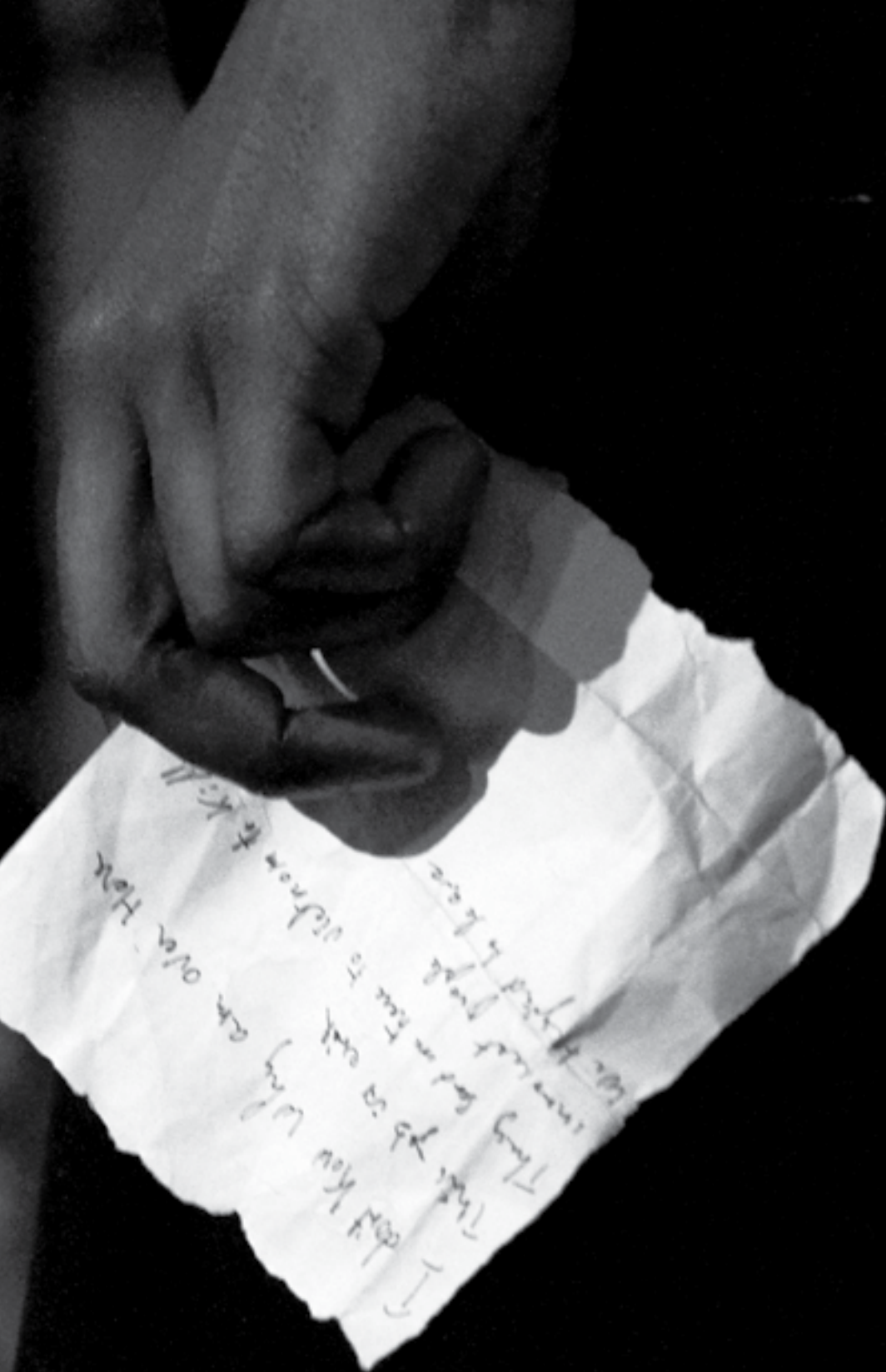
chrétien radical et léopoldiste, on découvre une revendication qui, à cette date, nous laisse interdits : « Le Mouvement réclame une politique de protection de la famille et de la race. Ce dernier point comprend notamment un statut des étrangers, applicable aux Juifs¹. » Il ne s'agit pas, naturellement, de prendre ici la position confortable mais moralement peu crédible d'un procureur de l'Histoire car, en ces heures troublées, les égarements furent aussi nombreux que variés et l'engagement résistant postérieur d'Henry Bauchau est tout aussi avéré. Dans ces dernières œuvres, il reviendra d'ailleurs avec lucidité sur cette période douloureuse de sa vie. L'ascétisme auquel il s'est contraint dans son acheminement vers l'écriture lui fut sans doute aussi une manière de déprise. *Le boulevard périphérique* peut, par exemple, se lire comme le témoignage d'une esthétique mêlant, à des degrés divers, une attirance inassouvie pour les corps masculins athlétiques et une attraction morbide pour les personnages qui engagent avec brutalité leur allégeance au mal absolu. Le destin d'Œdipe qui préfère se crever les yeux pour éviter la confrontation avec son propre passé n'est pas non plus sans faire écho à cette faute initiale. La disparition d'Henry Bauchau ouvre donc aussi des pistes aux nombreux chercheurs qui tenteront de faire la lumière sur une œuvre mystérieuse et exigeante dont le déploiement tortueux se confond, sous le voile du mythe, avec celui de son créateur. Mais laissons à celui-ci la parole pour conclure cette évocation aussi conforme que possible à l'exigence de vérité qu'il s'était lui-même donné pour horizon : « J'ai fait pas mal d'erreurs dans ma vie mais j'ai répondu selon mes forces à l'appel ou à la vocation de devenir écrivain. Métier que je ne savais pas si exigeant, si difficile et toujours soumis au doute. Il a fallu une année après l'autre couper les branches inutiles et cependant ne pas renoncer². »

¹ Bauchau avant Bauchau. En amont de l'œuvre littéraire, dossier constitué par Myriam Watthee-Delmotte, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2002, p. 96.

² Henry Bauchau, *Passage de la Bonne-Graine. Journal (1997-2001)*, Paris, Actes Sud, 2002, p. 153.

Lecture performance
Luc Baba
Colette Nys-Mazure
Pierre Teilhard de Chardin
Centenaire Bauchau
Correspondance de Michel de Ghelderode
Les recommandations PETRA

DOSSIER
PORTRAIT
MES ÉDITEURS ET MOI
PETIT EXERCICE D'ADMIRATION
HOMMAGE
ÉDITION
TRADUCTION LITTÉRAIRE
BRÈVES



I don't know why
I feel like I'm
in a bad place
and I don't know
how to get out
of it.

VERY QUIET MAGAZINE

LECTURE PERFORMANCE

DÉFINITION TOUTE PROVISOIRE
D'UN ART ENCORE EN DEVENIR

Vincent **THOLOMÉ**

la mémoire de

Performance, lecture performance, slam,
spoken word, poésie sonore, poésie
acousmatique, performance transdisciplinaire,
lecture performée, écriture performance,
performance poétique et musicale, etc.
On ne compte plus, de nos jours, les occasions
de voir et d'entendre des auteurs – surtout des
poètes, quelquefois des romanciers – dire, lire,
performer leurs textes en public. Pourquoi
et comment en passer par là ?
Petite présentation de l'affaire à
l'aide d'habitues de la chose.

1. DIRE/LIRE EN PUBLIC : DÉFINITION PROVISOIRE

– À voix nue ou à voix traficotée, samplée, multipliée électroniquement, dans des festivals spécialisés, foires du livre, lors de simples rencontres en librairie ou en bibliothèque, des textes prennent littéralement corps devant nous. En toute simplicité ou de façon complexe, au moyen de mises en scène, effets sonores ou visuels hautement sophistiqués. Si l'on est curieux, on a tous déjà vu, entendu, l'un de ces objets esthétiques insolites et bâtards, enfant hybride entre art contemporain, installation, musique, littérature, danse, art numérique et j'en passe. Il n'y a pas de terme pour désigner l'ensemble de ces pratiques. Sous leur diversité, ces pratiques ont-elles un trait commun ?
– Confusément, en tout cas, on devine qu'elles sont sœurs. Notamment de part la présence insistante, pour les nommer, de ce mot : performance. On serait vite tenté, en tant qu'auteur ou amoureux des livres et de littérature, de résumer en une formule leur point commun :

Un auteur dit/lit/performe son texte devant un public.

Mais cela est trop réducteur. Trop « littérocentriste ». Ressort d'une vision où le texte serait le centre de gravité autour duquel graviteraient les autres arts. La performance est, en effet, une espèce d'« art total » où, potentiellement, peut se croiser, s'opposer, s'épauler, l'ensem-



page de d. Vincent Tholomé
© Phil Journé / AML

ble des pratiques artistiques ayant cours à une époque. La littérature n'y est qu'une des pièces du puzzle. Peut-être, de façon plus ouverte, intégrant même les « pratiques limites » où le texte disparaît, pourrait-on définir ainsi ces « arts de la lecture » :

Dans une espèce de « spectacle » solo ou collectif, entre autres artistes, quelqu'un (parfois un auteur, parfois un artiste vocal) dit/lit/chante/bruisse/vocalise, bref donne de la voix.

« Définition » très provisoire, bien sûr. Y manque, en fait, les dimensions du geste et de la mise en scène. Mais, pour ce qui nous occupe ici, ça suffira, je pense.

2. POURQUOI DIRE/LIRE EN PUBLIC ?

— D'accord. Concentrons-nous sur la littérature. Sur les poètes donc. Puisqu'a priori ces pratiques les concernent plus que les autres auteurs. Pourquoi, de nos jours, disent-ils si souvent sur scène ? Pourquoi ne se contentent-ils pas — ou plus — du lit douillet et sage des pages ?

— À en croire quelques-uns des poètes performeurs qu'on peut voir et entendre régulièrement dans nos contrées, il existe bon nombre de raisons à dire/lire/performer son texte en public. Les principales ? Voici :

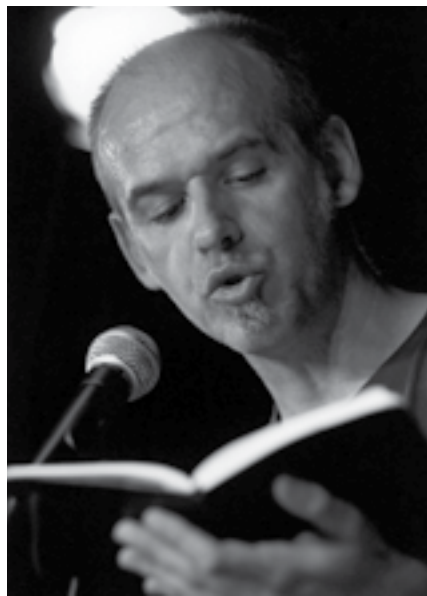
1. Dire est inhérent à l'être humain. *Des mots qui ne sont pas dits, des mots qui ne passent pas le seuil des lèvres et la bouche sont des demi-mots,*

des mots manqués, avortés (A.W.). Ainsi, dire dans l'oralité, dans un rapport direct et physique avec le public, rapproche des sources de la poésie, de la transmission orale d'avant l'écriture et de l'invention de la poétique (D.M.). Retour aux sources, donc. À ce qui s'est toujours fait. Slam, poésie sonore, poésie de performance, dans le fond, ne sont que des avatars contemporains de ce qui avait lieu jadis, chez les aèdes grecs ou les troubadours, par exemple. Ne sont que diverses façons de renouer avec une ancienne tradition. Selon ce point de vue, l'exception serait plutôt même de lire la poésie à voix basse, dans les livres !

2. Dire est déjà agir dans et sur le monde. Les poètes ne rêvent pas. *Sont actifs. Le mot « poésie » vient du grec « poiein », c'est-à-dire faire, créer, fabriquer. Dire c'est faire, agir, déjà modifier le monde* (A.W.). Pas besoin d'en passer

par la performance poétique pour cela, bien sûr. Ça marche déjà sur la page. Par contre, ce que permet de faire la performance, c'est, en direct, sans la médiation de la page, de *tester la performativité d'un texte, l'effet qu'il crée sur un autre corps* (J.P.). Il y a des auteurs qui, quel que soit le genre de texte lu en public, sont animés *par un souci d'impact dans l'âme collective et les âmes individuelles du public* (T.N.). Il y a des poètes totalement mus par *le désir d'être le plus lisible possible, c'est-à-dire le plus efficace dans la transmission au lecteur d'une étrangeté faite de mots* (J.P.).

3. Dire permet de voir autrement la poésie. Ce n'est en effet un secret pour personne : la poésie, la poésie en livre, est en crise. Cela ne date pas d'hier. *Peu de gens dans une librairie se dirigent vers le rayon poésie pour choisir un bouquin* (P.L.). L'une des raisons à cela est peut-être à *chercher dans une certaine pratique de la poésie stérilisante, intellectualisante, qui s'est développée dès la deuxième moitié du XX^e siècle. Pratique ayant petit à petit coupé les poètes de leur lectorat habituel* (P.L.). Performer serait alors *une façon de reconquérir un certain public que la poésie avait perdu dans un de ses habituels accès d'hermétisme* (P.L.). Une façon de proposer une vision de la poésie *bien différente de celle imposée lors de nos scolarités et qui en a dégoûté plus d'un* (T.N.). La perf peut apporter au public *une énergie presque palpable, frontale, énergie qui dans le meilleur des cas déclenche concentration, joie, esprit critique et désir. Émotions autonomes. Transports* (T.N.). Quitte à, suite à cet aperçu plus rapide, plus immédiat



de l'univers poétique d'un auteur, revenir vers les livres (P.L.). En les acquérant suite à une lecture, par exemple.

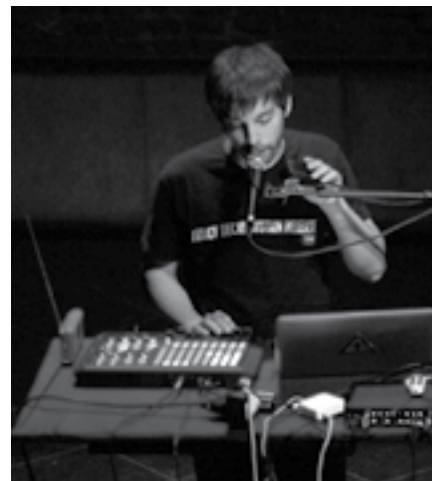
4. Dire ajoute *une dimension d'instantanéité (voire d'éphémérité)* à une pratique artistique et *un domaine qui stagne souvent dans l'esprit des gens dans un bain contemplatif ou extatique* (B.P.). Performer, c'est s'ouvrir à *un être ici et maintenant* (L.C.). C'est s'ouvrir à ce qui a lieu dans l'instant. Dans le présent. Le « texte » n'y dure que le temps de la performance. Le « texte » n'y est plus forcément *une matière durable et noble, en harmonie avec des règles universelles* (J.P.). Jouissance alors, parfois, de créer, recréer, fabriquer en direct, *sans penser au texte*, de donner aux mots une sonorité, de rendre ainsi le texte volatile et éphémère, jouissance à se réapproprié de la sorte

les mots, à *extraire ainsi l'émotion silencieuse de l'écriture* (T.R.).

5. Dire est aussi une façon de s'intégrer dans son époque. Il est dans l'air du temps que les diverses disciplines artistiques se croisent et qu'émergent ainsi des ovnis : *des lieux, institutions et publics l'encouragent*. Cela correspond aussi à *une économie : le livre et sa distribution sont de piètres investissements financiers*. Quel poète gagne sa croûte, en effet, de l'unique vente de ses livres ? *La performance est adaptée à la « société du spectacle » qui promeut l'événementiel – ainsi la politique culturelle rejoint-elle la politique touristique, notamment dans la multiplication des festivals* (J.P.). Ainsi le poète peut-il vivre, très chichement, de son art en pratiquant la performance. D'un autre côté, beaucoup d'entre nous ressentent violemment

le fait de vivre *actuellement dans des sociétés « fermées »*. Dire en public permet à une parole d'émerger. *De sortir du bois et de se faire entendre. La scène slam est ainsi un des rares lieux d'expression libre, de démocratie directe. Le slam se pratique obligatoirement sur scène ouverte à tous et à toutes, et dans une totale liberté de contenu, de forme, de ton. L'âme du slam est là. La question de la qualité, du jugement, y est accessoire* (D.M.).

6. Entendre dire suscite aussi le désir de s'y mettre soi-même. Sebastian Dicenaire se rappelle : *J'ai vingt ans. Je n'écris plus de poésie depuis quelque temps parce que j'ai l'impression que les vieux mots de la langue française ne correspondent plus à la réalité contemporaine, ne peuvent pas décrire le monde dans lequel j'évo- lue. Mon amie de l'époque m'invite (presque de*



en prison.
 Ca le fait spécialement pour les
 se l'ai composé avec mon bon ami
 à la manière de ~~Sebastian~~

de g. à d. Pascal Leclercq (© Pascal Leclercq),
 Sebastian Dicenaire (© Sebastian Dicenaire),

Antoine Wauters (© Lorraine Wauters),

Lucille Calmel, Recherche femme-à-écrire,

Théâtre Paris-Villette, juin 2010 (© Corinne Nguyen)

force) à une lecture de poésie aux Arts-Déco de Strasbourg, et je suis sûr que je vais mortellement m'y ennuyer. Là, c'est le choc. Olivier Cadiot, puis le mois suivant, Christian Prigent. Enfin des poètes qui s'emparent à bras le corps des mots ! Qui les font vibrer ! Qui incarnent dans une présence fulgurante leur parole ! Qui engagent leurs mots dans le réel ! Qui manipulent ou maltraitent le langage de façon à lui faire exprimer tout son jus de présence radicale ! Tous, nous avons vécu de pareilles rencontres. De pareils instants où tout devient limpide. C'est cela que je ferai. Pas autre chose. Tous, nous avons biberonné à la musique rock ou électro. Tous, nous avons peu ou prou rêvé de chanter. D'être debout sur scène. Tous, nous avons rêvé de ce corps-à-corps avec notre art. Nous sommes des enfants de notre époque. Notre lait n'a pas été que

littéraire. Tous, nous avons avalé des bouillies infâmes, faites de clips vidéos, de films d'horreur, de jeux débilants. La poésie qui nous porte ne pouvait pas être autre que fulgurante. Quoi de plus attendu qu'elle sorte de nos bouches à haute voix ou en murmures ? Quoi de plus attendu qu'elle ne se contente pas que du livre ? Il suffit de voir qui nous sommes. Il suffit de voir ce qui nous compose. Nous sommes faits de la terre qui nous a portés.

3. CE QUE DIRE/LIRE EN PUBLIC APPORTE AU TEXTE

– Oui mais : s'il y a, pour les poètes, de multiples raisons à dire/lire un texte en public, qu'en est-il du texte proprement ? Qu'est-ce que ça lui apporte de « sortir des livres » ?

– Cela pourrait se résumer en une simple formule. Elle dérive d'un bon mot de Mark Kelly Smith, l'inventeur du slam.

La poésie en livre = de la langue

La poésie en performance = de la langue + du corps

Bien sûr, cette formule est réductrice. « Du corps » surgit aussi dans les pages d'un livre. Qui ne « sent » pas du « corps » en lisant Jean-Pierre Verheggen, Marcel Moreau, Eugène Savitzkaya ? N'empêche : la performance ajoute au texte la présence réelle, physique, de l'auteur. Sur scène, par la voix et la présence, le texte devient entité vivante en chair et en os et l'auteur identifiable avec ses puissances et avec ses fragilités (T.N.). Pour le public, la performance



est ainsi un voyage *non seulement avec l'œuvre mais aussi avec celui qui la propose et qui l'élargit* (T.N.). Ainsi, pourrait-on dire, *la performance poétique, c'est de la poésie en spectacle vivant ! Le poème y circule dans un rapport vivant entre un corps vivant et présent qui dit le poème et des corps vivants et présents qui l'écoutent* (D.M.). *En tant que spectatrice, j'implique le corps mien avec l'ouïe, les récepteurs sonores, la réceptivité de l'instant, à la prise de risque, au corps bruyant de l'autre*, dit Lucille Calmel. Car, dans ce spectacle, le public est en contact avec le *sentiment que le corps se bataille avec la langue, qu'il nous emporte vers des contrées étranges et qu'on en ressort tout secoué*, dit Anne Penders. C'est que la lecture performance peut apporter de grands frissons au public quand *les lecteurs font vibrer par leurs propres vibrations* (F.B.), *leur présence solaire et habitée* (A.P.). D'ailleurs, il arrive à Anne Penders, comme spectatrice, de ne retenir d'une performance que cette splendide « présence » solaire, allant parfois jusqu'à ne plus se souvenir des mots prononcés.

– Pourrait-on préciser ce qu'on entend, alors, si ce n'est pas des mots ?

– La tentation est grande, pour les poètes, de ramener la chose au texte. De dire que la perf fait entendre « la musique », *le petit air*, présents au moment de l'écriture (A.W.). Ou qu'elle *traduit dans un souffle et un rythme, la ponctuation et le montage des paragraphes* (J.P.). Qu'elle donne à entendre en somme quelque chose présent dans la page imprimée mais qui, souvent, passe inaperçu. Qui d'entre nous, en effet, à la lecture pour soi, « à voix basse »,

remarque la ponctuation, le montage des paragraphes et des phrases, les « blancs » ? Pas sûr pourtant que c'est cela que perçoit le public. Pas sûr que ce soit cela, la présence solaire et habitée d'Anne Penders. La perf est un « art total ». La voix, la présence, le texte, s'y frottent notamment aux autres, performeurs et spectateurs. Texte et lecteur sont pris dans un jeu d'*apparition* et de *disparition* (L.C.). Suivre un texte de bout en bout, en performance, demande alors une solide concentration. Un oubli aussi du fait que la perf est une juxtaposition d'éléments parfois très hétéroclites. Un oubli au profit d'une et une seule pièce du puzzle en somme. Voir, entendre une perf, demande ainsi de rester ouvert à l'événement. À ce qui se passe à l'instant sur scène. Le texte dit, lu, performé, a lieu dans un environnement complexe. Le faire entendre, malgré tout, malgré ces difficultés de concentration, est un réel défi. Permet aussi, pour les auteurs, de « tester » l'efficacité de leur texte. De comprendre de suite s'il « marche » ou pas.

4. CE QUI SE PERD QUAND UN POÈME EST DIT/LU/PERFORMÉ

– Mais si, comme Anne Penders, on ne retient pas forcément, au bout du compte, les mots prononcés, si on ne se souvient que d'une splendide présence, cela n'ôte-t-il pas quelque chose à la page écrite ?

– Si. Mais, avant tout, cela démontre qu'il y a là deux manières de « publier », rendre publique, un texte. L'une en livre, l'autre en « live ».

Dans le livre, le rapport du lecteur au texte est très intime et personnel. *Le lecteur peut indéfiniment y revenir, le lire, le relire, se le faire sien. Il se fait plus actif que face à une performance* (D.M.). Lors d'une *diffusion verbale* et scénique, *l'auditeur vit une expérience de continuité temporelle. On est enfermé avec le texte qui nous est livré dans un temps donné*. Pas moyen de sortir du présent de la perf, en somme. À l'inverse, *l'expérience de lecture dans un livre induit un cut-up permanent avec le réel : on se lève pour arrêter la bouilloire électrique, on jette un œil par la fenêtre, le chat a encore fait une bêtise, on est dans le métro et l'odeur des gens, tel visage, telle conversation, tel monologue au GSM se mêlent à notre lecture, interfèrent avec les mots du livre* (S.D.).

– Bref, un *texte sans la voix de l'auteur semble plus libre*, on dirait, non ? *Libre de la rencontre avec le lecteur qui l'enrichit de son sens personnel, de sa résonance*. Ce qui semble *plus compliqué lorsque l'auteur lui donne sa voix* (T.R.).

– Oui. Disons ça comme ça.

– Tout ce qui se dit ici me fait penser à autre chose. La perf est limitée dans le temps, la perf est éphémère mais la présence et la voix de l'auteur peuvent aussi avoir un effet sur du long terme, non ? Je veux dire : quand le « spectateur » redevient « lecteur », quand il se confronte dans la lecture intimiste et solitaire au texte qu'il a entendu, ne se laisse-t-il pas, parfois, influencer par la « musique » perçue, par les rythmes et la voix du performeur ? Pour le meilleur ou pour le pire...

– Pour le meilleur et pour le pire, en effet.

5. DIRE/LIRE EN PUBLIC : COMMENT ÇA SE PRATIQUE

– Et, concrètement, comment se pratique ce glissement du livre au « live » ?

– Il n'y a pas de « comment ». Pas de règle en la matière. À chacun d'*aller au bout de lui-même* et de *radicaliser sa propre pratique* (P.L.). À chacun d'expérimenter avec ce qu'il est, ce qu'il a, ce qu'il croit. Cela prend bien entendu diverses formes.

LA PERFORMANCE COLLECTIVE ET/OU LA PERFORMANCE EN SOLO

Pour certains, *préalable sine qua non* (D.M.), la perf est d'abord une pratique collective. *Musiciens, vidéastes, chorégraphes, avec leurs propres angles, parcours, sensibilité respectifs vont fournir d'autres pistes* au poète, histoire de nous *surprendre dans notre propre écriture* (P.C.). Les surprises, écarts, accidents, surgissements inattendus, induits par les partenaires du jour sont ainsi espérés. La performance est ici vécue comme une *forme de stimulus émotionnel qui te pousse à t'oublier au profit d'un résultat collectif, la confiance sur la rencontre, sur le présent* (T.R.). Pour Lucille Calmel, un idéal de scène serait même de *toucher à un neutre*. Pour que ne subsiste que *la mise en commun*.

D'autres, par contre, voient dans la perf collective *une idéologie un peu béate* (S.D.). Performer en collectif est *forcément bien parce que : 1) politique ; 2) partagé ; 3) ouvert, etc.* Mais *on écrit seul. Il est donc essentiel de restituer*

son travail au public en solo. C'est une question de fidélité à son travail. Le travail à plusieurs permet de se dissimuler derrière les autres, de diluer la responsabilité du geste artistique, et finalement de ne plus affirmer de singularité, au profit d'une seule prestation moyenne molle entre les intervenants (S.D.).

LA LECTURE « SIMPLE » ET/OU L'IMPROVISATION

En performance, certains « se contentent » de lire un poème écrit par ailleurs. Toutefois, lors de perfs collectives, même cette « simple » lecture se complexifie : *L'intervention de autres influe au minimum sur le ton, l'intonation* (A.W.). Cela peut aller plus loin : il est arrivé à Bertrand Pérignon de *retravailler un texte suite aux propositions musicales d'un collaborateur qui apposait une rythmique inexistante dans son texte*. Et bon nombre d'entre nous a déjà été littéralement transporté *par la vague musicale, la partie mélodique quelquefois directement créée sur scène* (B.P.). Douce sensation.

À l'autre bout du spectre, il y a l'improvisation. *La possibilité de dériver* (D.M.). Entre auteurs, il arrive que l'on improvise, ajoutant de la matière sonore ou rythmique à un texte lu par quelqu'un d'autre. Cela agit sur le lecteur comme de la musique. Le pousse à « oser » les accidents. Cela provoque une griserie intense. Le sentiment profond qu'en impro, on *ne joue rien*. Que *l'instinct prend le dessus*. Que *cela réveille des sens, des formes, des mots, des émotions, pas maîtrisés* (T.R.). La non-maîtrise.

Cela semble être une particularité de la perf. Tout, ici, peut muter. Bouger à tout moment. La perf est un spectacle dont la forme n'est jamais totalement écrite.

CE QUI EST ÉCRIT À L'AVANCE ET/OU CE QUI RELÈVE DE L'ADAPTATION ET DE L'IMPRO

– Parlons d'écriture, justement. Comme dans un spectacle théâtral, de multiples facteurs interviennent dans la perf : *le mouvement et la tenue du corps dans l'espace, l'implication du public, la modulation de la voix, l'utilisation de techniques sonores, l'utilisation d'objets en relation avec le son et/ou la voix (dictaphone, mégaphone, pédale loop, etc.) ainsi que l'utilisation d'autres objets (objets utilitaires, objets imaginaires, banderoles, affiches, jouets, lampes, etc.)* (T.N.). J'imagine que la tentation est grande de tenir compte de ces facteurs lors de l'écriture d'un texte destiné à la perf...

– Oui et non. La plupart des auteurs ne « jouent » pas avec ces éléments lors de l'écriture. Ils les intègrent, si besoin est, en direct, sur scène. La perf est très instinctive. Ne l'oublions pas. Par contre, par souci d'efficacité et d'accessibilité, les textes lus en performance sont choisis avec soin. Cela suppose de *penser constamment au rythme*. De toujours garder en tête *le trio rythme, souffle, musicalité* (B.P.). Des textes utilisant *un refrain ou des répétitions ponctuelles* seront privilégiés (T.N.). D'autres modifient leur texte en direct, improvisant une lecture où on jouera parfois avec les mots

*en prison.
ça le fait spectaculairement pour les
se l'a composé avec mon bras nu
à la manière d'un sculpteur*



eux-mêmes, avec leur répétition, leur réapparition, sur les intonations, la force du ton (A.P.). D'autres enfin, adaptent au préalable un texte en fonction du contexte dans lequel il sera donné. Ainsi, lorsqu'il écrit pour le livre, Sebastian Dicensaire joue-t-il *avec les possibilités du livre* mais *porter ce texte sur scène ou à la radio, nécessite alors d'en chercher un équivalent scénique ou radiophonique*.

– On dirait, en tout cas, qu'aucun de nos poètes performeurs n'écrit spécifiquement pour la scène...

– En effet. Même si certains auteurs reconnaissent une importance croissante du « sonore » dans leur processus d'écriture. Ainsi, les textes de Giuletta Laki naissent souvent *d'un rythme, souvent en marchant. Mes pensées naissent souvent, dit-elle, en dialogue avec les bruits de la ville. Un ronronnement de moteur, le grincement d'une porte ou les pffffff des bus qui se redressent*. Ainsi, les textes d'Antoine Wauters naissent d'une subtile alternance de phases d'écriture « à voix basse » et d'écriture « orale au dictaphone ». Mais peu, c'est vrai, intègrent la dimension scénique dans leur écriture. À part Jérôme Poloczec qui mentionne dans son texte un instant de la journée, ou un détail de la pièce ou une caractéristique du public. À part aussi ces expériences où la lecture performance devient écriture. Anne Penders pratique de temps à autre cette « écriture performance ». Quant à Lucille Calmel, artiste multimédia, il y a belle lurette que la graphie, l'écriture « vivante », le détournement en direct de textes issus des

médias, l'utilisation sur scène des ressources de l'internet, etc., font partie de sa vaste palette de performeuse.

6. DIRE/LIRE EN PUBLIC : CRITIQUE DU GENRE

– Des limites au genre ?

– Oui. Beaucoup.

Le fait que la performance vire parfois au spectaculaire. Au tour de force. Car la perf a un côté art du cirque, *cours de récréation : je suis cap' de faire une chose que toi (le public), tu n'es pas cap' de faire* (S.D.).

Le fait que les performances proposent parfois des textes qui n'auraient pas été à la hauteur *dans la page muette* (S.D.) mais qui *fonctionnent parfaitement bien oralement* (T.N.).

Le fait que, malgré la qualité littéraire du texte, il est parfois impossible d'entendre la « musique » du texte. C'est qu'il arrive, certains soirs, que le performeur ne soit pas en forme. C'est qu'il arrive aussi que l'alchimie entre les partenaires ne fonctionne pas. C'est qu'il arrive encore que des « difficultés techniques » sabotent une performance minutieusement préparée : mauvaise « balance » des micros, panne d'un des ordinateurs, impossibilité de mise en scène en fonction de la salle, etc.

Le fait qu'avec le temps, des « chapelles esthétiques » apparaissent et imposent parfois de façon intolérante leurs lignes de conduite. Ainsi, Jérôme Poloczec note que *la « scène de lecture/performance » belge, plus souvent rock qu'électronique, privilégie l'énergie et la perfor-*

mance vocale à haut volume. *Le murmure, une structure en paragraphe, ou tout simplement une lecture non-spectaculaire* devraient pourtant *pouvoir coexister avec elle*.

Le fait, alors, que la lecture performance soit sujette aux modes et ne propose plus que quelques *ingrédients incontournables* : *être nu sur scène, citer Duchamp ou Deleuze, crier son texte, porter un masque ou un costume d'animal, faire référence à l'Antiquité ou à un grand classique de la littérature, être accompagné par un guitariste électrique, être hissé sur des talons aiguilles rouges, porter un marcel et/ou un slip kangourou...* (S.D.)

Le fait qu'il y ait un *manque de perméabilité entre les différentes scènes de « performance »*. Qu'il est très rare, par exemple, que les « performeurs » issus du paysage littéraire s'assimilent ou soient assimilés aux « performeurs » venus des milieux graphiques et visuels (B.P.). Ce peu de porosité entre les différentes pratiques artistiques tend, parfois, à cantonner les poètes à des soirées où le texte est au centre. Pour le meilleur et pour le pire, de nouveau. N'empêche : il y a pourtant ailleurs, dans les croisements avec les autres arts, de formidables pistes à explorer. De nouveaux hybrides à inventer.

Etc.

– Tiens, dans le fond, on a beaucoup parlé « pratique » mais peu, voire pas du tout abordé l'histoire de la perf. On pourrait en toucher un mot ?

– Rapidement alors. Le versant « moderne » et « contemporain » de la poésie en performance a quelque chose comme cent ans. Il est né



quelque part juste avant, ou bien pendant, ou juste un peu après la Première Guerre mondiale. Avec les futuristes italiens. Les constructivistes russes. Les dadaïstes. L'une ou l'autre personnalité peu commode et têtue. Au lieu du chemin suivi, on aurait pu, c'est vrai, pointer quelques figures de proue. En arriver peu à peu à notre époque contemporaine. On aurait pourtant, à mon sens, loupé l'essentiel : la performance, je le répète, est un art de l'instant. Un art éphémère qui plus est. Une fois terminée, la perf n'existe plus que dans l'esprit de ses acteurs et spectateurs. Cela reste vrai de nos jours malgré nos moyens d'archivage informatiques. Chacun a conscience de refaire, rejouer, adapter, moduler, des pistes avancées par les glorieux ancêtres. Mais certains ont aussi conscience que parler historiquement de leur art reviendrait, en quelque sorte, à « momifier » un nuage. À immobiliser le vent. L'important est ailleurs. Dans l'expérience. La rencontre scénique. Le développement de sa pratique personnelle. L'obstinée et butée nécessité de remettre les choses encore une fois sur le tapis.

– On n'est pas près de ne plus vous entendre alors, vous, les rugissants, les murmurants...
– Tout à fait exact.

7. L'AUTEUR ET CEUX SANS QUI CE DOSSIER N'AURAIT PAS VU LE JOUR

Frédéric Bourgeois (F.B.), poète, www.fredricbourgeois.be/, ffrederic.wordpress.com/

Lucile Calmel (L.C.), performeuse multimédia, www.myrtiles.org/lu/depuis%20compost_23%20cu_cu_clan%20___/

Philippe Cloes (P.C.), auteur, plasticien, philippeloes.wix.com/3

Sebastian Dicenaire (S.D.), poète, romancier, homme de radio, www.dicenaire.com

Giuletta Laki (G.L.), poétesse, musicienne, <http://giuliettalaki.wordpress.com/>

Pascal Leclercq (P.L.), poète, romancier, animauxnoirs.wordpress.com/, www.myspace.com/demainrevientdeloin

Dominique Massaut (D.M.), poète, slameur, www.dominique.massaut.net/, www.youtube.com/watch?v=7zx2bEn5o8&feature=player_embedded

Tom Nisse (T.N.), poète, www.youtube.com/watch?v=KXoXNwSL4fU

Anne Penders (A.P.), poétesse, voyageuse, www.annependers.net, residence.lettrevolee.com/

Bertand Pérignon (B.P.), poète, éditeur, www.brugger.be/, www.youtube.com/watch?v=_7HRZK4cUCQ

Jérôme Poloczek (J.P.), poète, plasticien, éditeur, www.popovchka.net

Thierry Robrechts (T.R.), poète, plasticien, comédien, thierryrobrechts.blogspot.be/, soundcloud.com/thierry-robrechts

Vincent Tholomé, auteur, lacomagniedugrandnord.wordpress.com/, www.youtube.com/watch?v=JO8LsPQtUrk

Antoine Wauters (A.W.), poète, romancier, scénariste, antoinewauters.eklablog.com/

D'autres auteurs ont été contactés. Ils n'ont pu répondre à notre sollicitation par manque de temps ou souci informatique. Pensée amicale à Antoine Boute, Éric Brogniet, Jean-Pierre Verheggen, Éric Clémens, Gwenaëlle Stubbe, Jean-Luc De Meyer, David Gianonni et Laurence Vielle. La pratique de la perf mériterait en fait une étude plus approfondie. D'autres artistes y trouveraient sûrement place. Je pense notamment à Isabelle Bats, Milady Renoir et aux slameurs patentés dont je ne connais pas le travail.

8. BIBLIO ET SITOGRAFIE ÉLÉMENTAIRES

À lire, si l'on souhaite avoir (malgré tout) quelques repères historiques et théoriques :

Julien Blaine, *Cours minimal sur la poésie contemporaine*, Al Dante, 2010.

Jean-Pierre Bobillot, *Poésie sonore*, Le Clou dans le Fer, 2009.

Roselee Goldberg, *La performance, du futurisme à nos jours*, Thames & Hudson, coll. L'univers de l'art, 2012.

Christian Prigent, *Compile*, P.O.L., 2011.

Un site de référence : www.ubuweb.com/

LUC BABA VERS LE GRAND LARGE

Jeannine **PAQUE**

Auteur de romans, de poésie et de théâtre, acteur et metteur en scène, chanteur et slameur, animateur d'ateliers, Luc Baba s'affirme de plus en plus comme écrivain. Au seuil de la quarantaine, sans renoncer à la diversité de ses prestations et en plus de la nécessité de pourvoir à son quotidien en enseignant l'anglais dans le cadre de la promotion sociale, il a pris des décisions importantes. Quant à sa vie personnelle qu'il importe de mettre à l'abri de la souffrance et enfin de dédier pleinement à ce qu'il préfère et qu'il croit être sa voie. Quant à sa pratique de l'écriture qu'il veut plus intense encore, engagée et surtout exigeante.

Un trait commun à toutes les activités qui occupent le temps et la vie de notre auteur, la langue et les mots. Qu'il les écrive, les dise, les chante, ou même les enseigne, leur charme, le goût pour eux est constant, mais aussi la nécessité de les connaître toujours mieux et d'en développer la palette sémantique autant que le son. Un mot l'impressionne, alors qu'il est au tout début de l'école primaire, un mot qu'il n'avait pas compris d'abord, un mot qu'il a fait sien, inoublié à jamais : *invincible*. L'adopter, c'était vouloir l'être.

Dès l'enfance, cloîtrée, solitaire malgré la famille, ce qu'il tait dans le silence de sa chambre, Luc Baba va bientôt l'exprimer sur le papier. Très vite et bien au-delà des devoirs prescrits par l'école, il va écrire beaucoup. Pour lui seul d'abord, pour l'instituteur qui lui reconnaît un petit talent. Pour d'autres, il le voudrait. Mais s'il montre à sa mère un texte sur la pluie dont il tire quelque fierté, elle lui reproche d'écrire des choses tristes. Or, il estime, déjà, qu'il fait « quelque chose d'heureux avec du triste ». Seul toujours, aux rares moments de liberté permis, il va dans le petit bois voisin, rêver, parler et chanter : c'est ainsi selon lui qu'on apprend à chanter et même à inventer. La reconnaissance, il la rencontrera assez tôt pourtant, avec un prix de poésie international des jeunes auteurs, que suivront d'autres prix, lors des publications. Mais à l'origine, il n'y songe pas. Ce qui compte dans l'écriture qui le requiert si tôt, c'est la faculté de s'échapper, la liberté, bien plus effective que celle qu'il a tenté d'approcher lors d'une fugue adolescente.

Il faut en finir au plus vite avec l'école. Malgré l'envie d'études de lettres ou de théâtre, il va vers une formation d'enseignant menée bon train, car il faut un diplôme et un travail. Des débuts sur les planches dans le cadre scolaire à un essai concluant lors du remplacement d'un comédien, il se révèle et va suivre des cours, mais se il formera surtout sur le tas. S'exposer sur une scène et écrire dans le secret de sa chambre, ce qu'il fait depuis toujours, ne sont pas des activités contradictoires mais complémentaires, pour autant que l'investissement de soi dans un projet personnel soit réel. Dire les mots des autres soit, mais bientôt écrire des textes pour les dire, voilà qui comble une double aspiration. Il y a toujours quelque chose à écrire ou à dire, tant de problèmes, de souffrances le requièrent. Il a surtout beaucoup à exprimer de soi, et ce silence d'autrefois à capturer, à habiter désormais. Il veut le faire retentir et son premier roman *La cage aux cris* s'en fait l'écho.

S'ensuivront des récits qui, pour sortir de l'intime, n'en exposeront pas moins la problématique toujours renouvelée dans sa complexité de la conquête de l'autonomie et de la liberté, impliquant les défis face à la filiation, la révolte de l'enfant ou de l'adolescent, la volonté de se dégager du carcan familial et finalement l'engagement à combattre toutes les coercitions que ce soit. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans la bibliographie déjà abondante de Luc Baba, à côté de romans ou de mises en textes de scénarios tout intimes, personnels ou fictionnels, des textes mili-





tants. Toujours littéraires, car la littérature peut parfois être la seule à pouvoir dire ou à mieux dire, des livres comme *Clandestins*, un roman destiné aux 14 ans et plus, c'est-à-dire à tout le monde en fait, comme l'implique un tel sujet, *Mon ami Paco* et *Sous le silence de Ramsgate*, démontrent une volonté d'agir par et dans l'écriture. L'auteur s'y montre totalement disponible à la transmission des émotions, et combien efficace, grâce au pouvoir de son message et de l'injonction qu'il communique implicitement. Au-delà de la nécessité de dire, la difficulté d'être, la solitude et le manque propres à l'individu, il y a toujours quelque chose de plus à défendre, ou quelqu'un : les opprimés, les oubliés, ceux qui n'ont pas la parole et qu'il faut révéler et défendre, du niveau le plus intime au public. Aujourd'hui les clandestins, les sans-papiers, la dignité des femmes, des personnes, de tous ceux qui dans le monde sont des victimes. Mais s'il se doit de parler, parfois en urgence, et s'adresse plus particulièrement aux jeunes, Luc Baba, qui partage cette opinion en tant qu'enseignant d'ailleurs, se considère plus comme un porte-voix que la voix elle-même. L'écrivain est un filtre, selon lui. Restrictif ? Non, mesuré, maîtrisé aussi. Pas de logorrhée à cet égard chez quelqu'un qui a publié *Les écrivains n'existent pas*. Un peu provocant certes, celui qui a écrit cela, parce qu'il pense qu'il faut accepter qu'on n'a pas d'importance, fera cependant tout pour rallier à un projet généreux les écrivains, les poètes et toutes les instances susceptibles d'intervenir

dans la diffusion des lettres et de communiquer la bien nommée *fièvre de lire*.

Pour Luc Baba, le nom d'un écrivain sur la couverture d'un livre n'est rien d'autre qu'une marque, et la présence de ses livres à l'étalage d'un libraire une escale. Il en est heureux certes, mais se situe dans un processus dynamique. En pleine évolution, il continue de grandir, car il apprend constamment en écrivant, et en éprouve davantage d'émotion, de bonheur, notamment lorsqu'il se sent poussé dans ses derniers retranchements. Toujours en devenir et très sartrien sans se le formuler ainsi, il a la conviction qu'on est écrivain quand on a terminé, sinon publié, son dernier livre. Le métier pourtant, il le met à l'épreuve, non douloureuse d'ailleurs, chaque jour et autant qu'il le peut. Il écrit tout le temps et partout, n'observe aucun rituel, mais se sent particulièrement bien seul chez lui à sa table. Plein de projets, il s'impose aujourd'hui, une discipline nouvelle, une manière de canaliser au mieux son désir de liberté. Toujours épris de curiosité, du désir d'aventure et d'exploration, il entend maintenant donner de l'épaisseur à ses récits et approfondir son sujet, fait des recherches, élargit sa documentation. Son prochain roman sera peut-être moins spontané car il veut dépasser cette facilité d'écrire qu'il a toujours eue, entend que son histoire singulière se rattache à l'Histoire et rejoigne le commun. Par exemple, du récit d'une enfance pénible ou douloureuse, il veut passer à la considération plus générale de l'organisation sociale et à la

régulation d'une surveillance de la personne, voire de son enfermement ou de sa punition. L'imagination est la première productrice mais il lui faut aussi témoigner d'une réalité et l'information va donner corps à l'affect de la première impulsion. Sans dévoiler le grand projet auquel il se consacre tout entier aujourd'hui, on peut signaler qu'il veut alors y convoquer ensemble l'histoire immédiate et le destin individuel de personnages qui en seront à la fois l'objet et le sujet pour en devenir le symbole, en quelque sorte. Que l'imprégnation du réel dorénavant soit forte de documentation et d'authentique n'empêche pas que l'essentiel est d'en faire un objet littéraire. Une page de Luc Baba est reconnaissable, il y a là un style : un emploi aigu des mots, des formules inventives, des figures complexes. La nouveauté conquise progressivement est structurale et relève de la pratique narratologique : dispositif stimulant de





page de g. Pages manuscrites de Luc Baba

l'intrigue, maîtrise des temporalités, recours aux éclaircis descriptifs. Bref, une écriture que l'on serait tenté de qualifier de *jeune* par son côté non conforme aux modèles, quoique très soutenue. Ni complexe ni simple et malgré un ancrage serré à son objet, elle se situe à un niveau de littérarité élevé. Ce qui répond au vouloir de l'auteur qui se doit d'exprimer ce qui est juste et donc de l'écrire selon ses moyens, en toute liberté, aspiration constante du travail de Luc Baba.

Cette écriture *jeune* le serait aussi par d'autres aspects. Par vocation et puis pour répondre à des demandes, Luc Baba a publié plusieurs livres destinés à des adolescents, comme *Clandestins* et d'autres, déjà cités, et plus récemment *Les aigles ne tuent pas les mouches*, aussi inattendu et original que le titre peut l'annoncer, qui offre à tous un pur plaisir de lecture : une révolte encore, une affirmation de soi, une raison de vivre et surtout l'enthousiasme de raconter. Il a aussi écrit pour enfants et poussé le scrupule

jusqu'à se soumettre à l'épreuve de la lecture par les enfants eux-mêmes et « corriger » l'une ou l'autre phrase qu'ils ne comprenaient pas, une formule abstraite qui ne leur évoquait rien. C'est ainsi qu'il leur a fait découvrir *Charlie Chaplin, l'enchanteur du cinéma comique*. Opération réussie, puisqu'on lui en redemande et qu'il vient de publier dans la même collection un *Brel* (voir encadré). À sa façon, et dans tous ses écrits, Luc Baba redonne au mot *Liberté* cher à Éluard ampleur, poésie et tendresse.

La mer est belle, et longue infiniment

Ces paroles, peut-être écrites sur un feuillet d'écolier au lieu d'un devoir de mathématiques, résumeraient pour Luc Baba le message et la personne même de Jacques Brel : un émerveillement, une attente et un chant. Pour cette collection précieuse *Des graines et des guides*, qui ose se donner pour propos de permettre à des enfants de découvrir les femmes et les hommes qui ont changé le monde, il avait déjà brossé un portrait très vivant de Charlie Chaplin, si évocateur dès la petite enfance. Voici qu'il donne de Jacques Brel, un personnage peut-être moins accessible aux très jeunes, une image à la fois mythique et très proche. Sa définition est simple : « Jacques Brel a écrit des chansons inoubliables, il a chanté comme nul autre avant lui, dénoncé la bêtise, conquis le cinéma, traversé les mers. Il est devenu légende. »

Mythique, puisqu'il ne craint pas de le présenter comme tel, un héros, en quelque sorte, en une suite de devenir exceptionnels. Mais proche aussi, parce que cela semble s'être passé tout naturellement, dans un enchaînement qui allait de soi. Le récit biographique est à l'avenant. Brel passant de l'école à l'usine, dans une évocation concise mais très explicite du contexte, devient très vite un personnage attachant qui ne peut qu'intéresser le lecteur. L'émotion vient ensuite, car Luc Baba fait de son objet une affaire personnelle. En effet, il a découvert Brel, le jour de sa mort, en octobre 1978, à l'âge de huit ans, découvrant ensemble le chanteur, le poète et sommé de déplorer sa perte. Le défilé des titres des chansons, l'analyse sensible et la nette insistance sur certaines, celles-là mêmes qui dénoncent ou à l'inverse qui subliment, vont permettre une approche intime et vivante des textes et faciliter leur compréhension.

Du passé lointain à ici et maintenant, le chemin est simple grâce aux balises intelligentes mais toujours accessibles du récit. Même le mot, et le concept, de belgitude est assimilable.

Luc BABA, *Jacques Brel. Vivre à mille temps*, Éditions À dos d'âne, « Des graines et des guides », 2012, 39 p., 7 €. Avec des dessins de Mathieu de Muizon.



COLETTE NYS-MAZURE

« CHAQUE LIVRE A SON HISTOIRE »

Michel **TORREKENS**

Plus de soixante livres depuis 1975. Plus de vingt éditeurs. Consacrer une rubrique « Mes éditeurs et moi » à Colette Nys-Mazure relevait du défi. Elle nous a reçu chez elle, près de Tournai, entre deux voyages durant lesquels elle communique sa passion de la lecture et de l'écriture.

D'emblée, Colette Nys-Mazure tient à saluer la mémoire d'un passionné, enseignant, poète lui-même. *« Mes premiers textes édités, ce fut un véritable cadeau de Robert-Lucien Geeraert, le président d'Unimuse, maison d'édition et association tournaisienne de poètes. Il avait terminé une année en boni et décidé de publier les premiers textes de plusieurs jeunes poètes de l'association, dont Marc Quaghebeur et Michel Voiturier. »* Six jeunes poètes sort en 1975. *« Comme nous étions plusieurs, on a eu des critiques. Un récital a été organisé. Cela m'a encouragée à envoyer un manuscrit au prix Froissart. »* Ce concours littéraire offrait au lauréat l'édition de son recueil. *La vie à foison* paraît donc aux éditions Froissart. C'est le début d'une longue aventure éditoriale en poésie dans différentes maisons : Unimuse, Rougerie, L'Arbre à Paroles, La Bartavelle, Tétras-Lyre, Le Dé bleu, Luce Wilquin, Esperluète, La Renaissance du Livre, Les Pierres, Desclée de Brouwer. Pour les jeunes poètes, participer à un concours honnête, anonyme et gratuit, est un bon moyen d'être édité. *« Mais il faut se méfier des arnaques. Elles existent, par exemple lorsque l'on demande aux concurrents de payer. L'édition de poésie, c'est très particulier. Heureusement, il existe des répertoires, comme Le Calcre (www.calcre.com), qui donnent pour chaque maison ses qualités et ses défauts. Cela fait des années que je ne l'ai plus consulté car, à partir du moment où tu reçois un prix, qu'un de tes livres connaît un beau succès, il y a un effet boule de neige, ce sont les éditeurs qui viennent à toi. »*

CES FOUS DE POÉSIE

Autre éditeur qui a compté à ses débuts et chez lequel elle a publié cinq recueils : Rougerie, maison créée en 1948 par René Rougerie. *« Il a beaucoup compté pour moi, c'est un pur des purs, qui ne publie que de la poésie, de père en fils. Dans le temps, le père allait vendre ses recueils aux libraires à vélo. Il ne les laissait jamais en dépôt ! Un libraire qui achète cinq recueils va automatiquement les mettre en valeur pour ne pas les garder. »* Ils ont publié Boris Vian, Victor Segalen, Max Jacob, Pierre Reverdy du temps où ils étaient peu connus. René Rougerie imprimera longtemps lui-même ses livres, sur une presse à bras à l'ancienne, puis sur une presse typographique.

Autre éditeur important : Le Dé bleu. *« Quand j'ai obtenu le prix Max-Pol Fouchet pour Le for intérieur, il y avait un accord pour que le manuscrit soit publié dans cette maison d'édition. C'est ainsi que j'ai rencontré Louis Dubost qui a aussi édité Seuil de Loire, un ensemble poétique issu de la résidence de poète 2002 à Rochefort-sur-Loire dont il a été l'éditeur de nombreuses années. Et ce Bourguignon installé en Vendée est devenu un ami. »*

La poésie est peut-être le seul genre à connaître des aventures éditoriales aussi étonnantes, menées par des personnalités indépendantes et passionnées. Plus près de nous, Marc Imberechts, des éditions Tétras-Lyre, a également publié plusieurs recueils de Colette Nys-Mazure. Lui aussi a sa propre imprimerie. Lui aussi s'est lancé dans l'édition par passion,



comme Geeraert et Dubost qui étaient enseignants. Lui aussi est poète.

CÉLÉBRATIONS DE L'ÉDITION

Nous sommes en 1997, une date qui annonce un tournant dans le parcours éditorial de l'écrivaine qui a déjà plus de dix recueils de poésie à son actif et un essai que Jacques Carion lui avait commandé sur Suzanne Lilar, pour la collection qu'il dirigeait chez Labor, Un livre, une œuvre. « *Marc Leboucher, l'éditeur de Desclée De Brouwer, que j'avais connu du temps où il était journaliste au magazine Panorama, m'a invitée à déjeuner à Paris. Il me donnait carte blanche pour publier ce que je voulais chez eux. Spontanément, je lui ai répondu que j'avais envie de dire du bien du quotidien. J'en avais marre que les gens crachent dans la soupe, disent toujours du mal de la vie.* » Ce sera *Célébration du quotidien*, un texte hybride entre l'essai, la poésie, la nouvelle, le récit, vendu à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, traduit dans différentes langues, réédité plusieurs fois. « *J'ai découvert ce qu'était un éditeur qui avait des moyens. Il m'a envoyé dans les salons du livre, dans les librairies. Un éditeur aussi avec lequel j'ai retravaillé le manuscrit de Célébration du quotidien tout un après-midi pour supprimer certains chapitres et en alléger d'autres. En général, l'auteur pressent qu'il y a des parties plus faibles et quand l'éditeur les pointe du doigt, il a la confirmation de ce qu'il avait pressenti. Chez Bayard, j'ai rencontré aussi une excellente editrice, Claude Plettner, auteure elle-même,*

avec laquelle j'ai publié L'enfant neuf. Sur ses conseils, j'ai supprimé la troisième partie de ce texte et créé une passerelle entre les deux premières parties. »

Un autre éditeur va solliciter Colette Nys-Mazure et lui ouvrir de nouvelles perspectives. « *Un jour, Éliane Gondinet-Wallstein, une des editrices d'Albin Michel, historienne de l'art, m'a téléphoné pour m'annoncer qu'ils lançaient une nouvelle collection de beaux-livres à petits prix, avec des reproductions de tableaux, et qu'ils avaient pensé à moi pour le premier titre.* » Colette Nys-Mazure leur propose le texte de *Célébration de la mère, Regards sur Marie*. Le grand patron, Jean Mouttapa, le lit, le trouve magnifique, mais trop poétique. « *Il est venu chez moi, à Froyennes, pour me demander que le texte soit moins elliptique, après m'avoir expliqué quel était le public ciblé. J'ai trouvé qu'il avait raison et j'ai accepté ses propositions de transformation. Il s'agissait surtout de créer des liens entre les phrases. C'est un éditeur avec qui on travaille le texte. On n'écrit pas seulement pour soi, on écrit aussi dans la relation.* » *Célébration de la mère* sortira en 2000, en même temps que *Célébration de la pauvreté*, de Xavier Emmanuelli, l'un des fondateurs de Médecins Sans Frontières. Comme chez Desclée De Brouwer, Colette Nys découvre un éditeur qui s'appuie sur une infrastructure importante. « *Ils t'envoient dans plusieurs librairies en France, tu es suivie par un attaché de presse, ils paient les déplacements, etc. C'est beaucoup plus rare avec des éditeurs belges qui ont moins de moyens, même s'ils s'efforcent de t'apporter un*

réel soutien. » En 2006, Albin Michel lui commande un recueil de nouvelles, ce qui est assez rare. Ce sera *Tu n'es pas seul*. « *Je leur ai dit aussi mon envie de publier sur la poésie et j'ai écrit La chair du poème, un essai qui explique comment la poésie s'imbrique dans la vie quotidienne, sur les situations de détresse, de plaisir.* »

UN GENRE N'EST PAS L'AUTRE

« *Il y a des différences radicales entre l'édition de poésie, de roman, de nouvelles, de théâtre et d'essai. Il faut savoir qu'en poésie, on ne gagne pas un franc. On reçoit quelques exemplaires gratuits. Quand je vais dans les classes, les élèves croient que les écrivains gagnent beaucoup d'argent, alors que la grande majorité est obligée d'exercer un autre métier. Il n'est pas rare que des éditeurs ne paient pas les droits d'auteur, même quand on signe un contrat. Il faut parfois batailler pour les obtenir.* »

Le théâtre est aussi spécifique. « *En Belgique, on a la chance d'avoir Émile Lansman. Il a publié Tous locataires ainsi que Dix minutes pour écrire.* » Autre genre particulier dans le monde de l'édition, la nouvelle : « *J'ai eu la chance d'en publier en Espace Nord, chez Albin Michel et quatre recueils chez Desclée de Brouwer. L'édition de nouvelle est plus difficile que l'édition de roman, car le lecteur francophone reste prudent face à la nouvelle, même s'il y a des progrès grâce au travail de certains, comme Michel Lambert qui a créé le prix Renaissance de la nouvelle ou la revue française Brève qui se consacre à l'actualité du texte court. Sauf si*



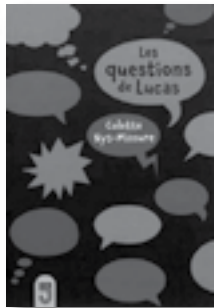
l'auteur est connu, les éditeurs hésitent à publier de la nouvelle. »

Des textes naissent aussi d'expériences collectives auxquelles Colette Nys-Mazure s'associe volontiers. Il y a deux ans, elle publie au Cénomane *L'envers et l'endroit*, composé pour moitié de ses textes, pour moitié de ceux d'analphabètes qui ont participé à un atelier d'écriture qu'elle a animé à Angers. « *Ce sont des démarches intéressantes sur le plan humain, sur le plan de l'écriture. Je travaille actuellement avec un groupe en alphabétisation, dans le cadre d'un partenariat entre les éditions Weyrich et l'association Lire & Écrire. Il s'agit d'écrire un roman, pour leur collection Traversée, lisible par des gens qui ne maîtrisent pas bien le français. Je retravaille mon manuscrit en fonction des remarques de ce public. C'est de nouveau une belle aventure éditoriale.* »

L'ÉDITION, PAS QU'UN LONG FLEUVE TRANQUILLE

Colette Nys-Mazure a eu bien des bonheurs d'édition, mais pas seulement. « *J'ai connu plusieurs avatars, des faillites successives, de sorte que je n'avais plus accès à mes livres, que j'étais obligée de me rendre à la Bourse aux Livres à Tournai si je voulais en racheter. Il faut être solide. La vie des livres est tellement fragile et aléatoire.* »

Exemple avec *Feux dans la nuit*. Michel De Paepe, directeur de La Renaissance du Livre, créée à Tournai, travaille à l'époque à deux pas de chez Colette Nys. Un jour, il l'invite



page de g. René Rougerie
© Éditions Rougerie

page de d. Colette Nys-Mazure
Photo Nathalie Gassel / AML

à déjeuner et lui annonce qu'il a l'intention de rééditer toute sa poésie. « J'étais sidérée. Il y avait 750 pages ! Il m'a quand même demandé de supprimer un poème sur trois ! » *Feux dans la nuit* sort dans une belle édition, avec une préface de Sylvie Germain et une lecture d'Éric Brogniet. « Ensuite, il m'a demandé à quoi je travaillais : je lui ai soumis les nouvelles de *Sans y toucher*, qu'il a publiées. À nouveau, il a voulu savoir ce que je préparais : je lui ai montré des reproductions de tableaux commentés par mes textes, c'est devenu *Célébration de la lecture*. Tout ça en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Puis il a fait faillite. »

Muriel Molhant, qui travaillait à La Renaissance du Livre, est engagée chez Labor, où elle réédite l'anthologie *Feux dans la nuit* dans la collection Espace Nord. Ensuite, c'est Labor qui fait faillite et Les Impressions Nouvelles, qui ont repris récemment la gestion d'Espace Nord, rééditent à nouveau l'anthologie, augmentée de deux ou trois recueils publiés par après.

Entretiens, Muriel Molhant est partie chez Mijade où Colette Nys-Mazure vient de publier son premier roman pour la jeunesse, *Les questions de Lucas*.

Et puis, il y a les livres réalisés avec des plasticiens, qui sont autant de rencontres passionnantes. Des livres essentiels aux yeux de Colette Nys-Mazure comme ceux réalisés avec Anne Leloup des éditions Esperluète. « Pour *Enfance portative*, l'éditrice m'a proposé Anne-Catherine Van Santen, à qui elle a envoyé mes textes. Quand Françoise Lison et moi avons écrit

Je n'ai jamais dit à personne, je connaissais une jeune illustratrice catalane qui kotait avec une de mes filles et qui avait déjà remporté deux prix dans sa région. Pour *Encore un quart d'heure*, Anne Leloup nous a proposé une jeune femme qui sortait de l'école des arts décoratifs avec la mention +++. Tantôt, c'est l'illustrateur qui intervient sur les textes, tantôt c'est l'inverse, tantôt c'est dans les deux sens, comme pour *Palettes avec Alain Winance*. Chaque livre a son histoire, y compris chez un même éditeur. »

L'an dernier, elle rencontre Dominique Tourte, un historien de l'art, dont la collection Ekphrasis, dans la nouvelle maison d'édition Invenit, a pour originalité de combiner un musée, une œuvre, un écrivain. « L'éditeur suggère, épaulé, organise des manifestations. Quand *Le reniement de saint Pierre* est sorti à Douai, il a organisé dans le musée de La Chartreuse une lecture avec deux musiciens, l'un au clavecin, l'autre à la flute, devant le tableau, suivi d'un vin d'honneur dans le cloître. Cela fait partie du travail d'un éditeur, mais il faut que l'auteur porte aussi son livre, aille vers le lecteur. »



TEILHARD LE PHÉNOMÈNE

Grégoire POLET

Admirer rapetisse et allège.
Quand j'admire, je me mets
dans la position du léger qui
entre dans l'orbite d'un corps
plus lourd. Je deviens la lune
d'une planète. Lune diaphane
et sereine. Petit, j'agrandis ce
que j'admire, par l'attention
même. La mer est plus grande.
La nuit, plus immense. Elles
croissent, elles craquent tous
les bords. Par l'admiration,
je donne à toute chose les
proportions d'un monde.
Comme le poète, Michaux
je crois, qui regarde un coing
sur la table, et qui entre
dedans.

Admiration totale du *phénomène humain*. Le livre de Pierre Teilhard de Chardin. 1955. Son premier livre pour le public, son premier ouvrage qui ne fût pas dédié spécifiquement à la communauté scientifique. Son premier livre posthume, aussi. 1955 : année de la mort de l'auteur, et aussitôt date de la naissance de l'œuvre.

Le père Teilhard, jésuite, prêtre, même s'il n'a pas dû dire la messe souvent, était aimé, au Vatican, sans doute, pour sa personne. Mais sa pensée mettait mal à l'aise. On jugeait plus prudent pour la doctrine de la foi de proroger, de déconseiller – finalement d'interdire –, au père Teilhard, de publier les livres qu'il écrivait et où il exposait en termes accessibles le système du monde le plus complet qu'on eût jamais pensé.

Le phénomène humain, d'un point de vue scientifique, c'est l'accomplissement de l'évolutionnisme issu de Darwin et des conceptions de l'espace-temps tirées des théories de la relativité. D'un point de vue philosophique, c'est une synthèse et un dépassement de Hegel et Bergson ensemble. Pas rien.

D'un point de vue littéraire, surtout, c'est un OVNI, pas vu depuis Buffon, qui brille dans ce ciel très élevé et très rare où la science devient véritablement pensée par la grâce du langage. Trois cents pages d'un style absolument éblouissant de beauté et de justesse, de simplicité, de précision et d'enthousiasme contenu. Énergie de science, rayonnement d'éloquence, Teilhard a fait parler la nature. Il lui a, l'espace d'un livre, donné la parole. Il l'a douée de langage.

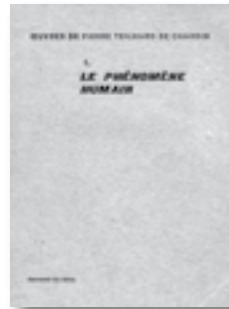
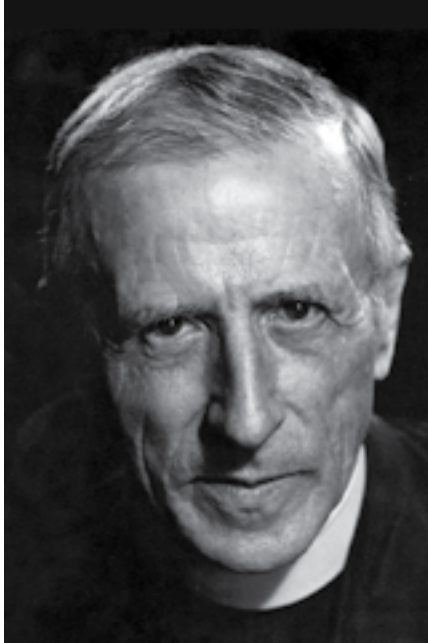
QUE DIT-IL ? (QUE DIT-ELLE ?)

En somme, il commence par résoudre le conflit qui oppose depuis toujours les matérialistes et les idéalistes. Les uns ne supportaient pas la verticalité et les intuitions de transcendance, les autres ne supportaient pas l'horizontalité et le mélange de l'humain et de l'animal. Teilhard, indifférent aux clans et aux partis, pose la question d'une manière toute simple et nouvelle : D'où pensons-nous la matière ? Depuis où ? – Mais depuis la matière, bien sûr ! Depuis l'intérieur de la matière ! Et l'incompatibilité des deux essences, matière et pensée, matière et esprit, est oubliée. L'une est le dedans de l'autre, ou l'inverse ; elles sont aussi indissociables que le recto et le verso d'une feuille de papier.

On respire. On va pouvoir lire et penser paisiblement. Sans être du côté des religieux, sans être du côté des athées. Paisiblement, seulement en ouvrant les yeux et en acceptant *tout* ce qu'on voit. L'homme, à sa place.

C'est d'ailleurs ce que Teilhard a payé si cher, de ne sacrifier aux idoles d'aucun des deux camps, de n'être, partant, soutenu par personne, et d'être perçu – c'est souvent le cas du juste – comme une menace par les deux idéologies.

La pensée et la matière ne sont qu'une seule et même essence, une seule et même chose. Dès le départ, et jusqu'au bout. Le chaos physique d'hélium et d'hydrogène, dans la nuit des temps, avait déjà une composante psychique ; au même titre qu'une pensée, qu'une idée, aujourd'hui, a encore une composante physique. Bio-électrique, en l'occurrence.



Et quel est, selon Teilhard, le spectacle inouï que nous donne la nature dans son évolution ? Celui d'une pensée qui se cherche, et qui se trouve, progressivement, toujours plus, se révèle à elle-même et finit par se voir, réfléchie.

Une pensée qui se cherche à travers les millions de millénaires, ou plutôt à travers l'incommensurable durée, et qui, par la double méthode du tâtonnement et de la saturation (« tout essayer pour tout trouver », voici l'attitude de la nature évolutive, inlassablement), dirige l'évolution de la matière non pas vers les formes qu'on aurait pu prévoir au départ d'un chaos, dispersion non orientée et éclatement, mais vers les formes les moins prévisibles, justement, de complexification croissante et de sophistication : extraordinaire intelligence qui réunit les particules en molécules ! Puis de la molécule à la cellule, et voici déjà la vie ! Avec toujours plus d'intensité et de vitesse, l'évolution franchit des seuils critiques, selon cette règle physique qui, après un certain degré de croissance, mène les éléments à un changement d'état – de même que l'eau, par exemple, portée à cent degrés, bout et devient vapeur. Et voici maintenant, parmi la vie animale où la nature a lancé les innombrables tentatives diversiformes de son auto-recherche, de son intra-recherche, voici, qui point, alors que

la pensée partout à la surface de la terre fait des progrès stupéfiants, de la fleur à la fourmi – n'est-ce pas prodigieusement intelligent, la pensée dans le végétal et la photosynthèse ; n'est-ce pas prodigieusement intelligent que cette pensée non encore réflexive mais tout attachée encore à la puissance physique et qui donne à chaque espèce les armes naturelles que lui fait souhaiter son tempérament, dents plus efficaces à l'agressivité des carnivores ou drus piquants à la crainte des hérissons ? – voici soudain, après la molécule, après la cellule, après la vie, voici, voici... la conscience ! Voici l'homme, en somme. La conscience réfléchie, où la pensée qui se cherche, se trouve enfin et se voit. Voici l'homme, éberlué de se savoir à la flèche même de l'évolution, et affolé dans son orgueil – de n'être que cela. La forme de la matière qui se pense ! Tout cela, rien que cela. Quel est l'enjeu ? Précisément qu'il en y en ait un, d'enjeu. Et qu'il soit purement intrinsèque.

« En vérité, je doute qu'il y ait pour l'être pensant de minute plus décisive que celle où, les écailles tombant de ses yeux, il découvre qu'il n'est pas un élément perdu dans les solitudes cosmiques, mais que c'est une volonté de vivre universelle qui converge et s'hominise en lui. » Le devenir du monde extérieur, en somme, ose Teilhard, en toute rigueur, est dans le monde intérieur. Bergson avait essayé : « Le Tout progresse peut-être comme une conscience. » Teilhard pose. Tout est processus de psychologisation, d'intériorisation, de spiritualisation, très concrètement. Et toute activité men-

tales, culturelle, toute pensée, toute idée, fait monter la température, si l'on peut dire, de la conscience. Il est en nous, en chacun, de conduire l'univers à son plus loin.

Pierre Teilhard de Chardin, grandissime écrivain, penseur, paléontologue – découvreur du sinanthrope –, géologue, philosophe, était rempli d'espoir devant la merveille de l'évolution et la liberté de l'homme. Mais il se trouvait en même temps accablé par la quantité de morts sur laquelle la vie fait son avancée dramatiquement lente. Chercheur enthousiaste, il écrit, il écrit, il écrit. Tout ce qui peut s'adresser au grand public lui est interdit. Prêtre, vivant l'obéissance comme une forme de la patience à laquelle l'espérance est également soumise dans la vie de l'univers, il se soumet. Il écrit pourtant, mais plus ou moins en secret, et pour le tiroir. Il meurt en 1955, à l'âge de 73 ans, dans une chambre d'hôtel, à New York, où il allait participer à un congrès. Il meurt, mais son œuvre inaugure une aube longue, durable, destinée à ne jamais finir.

« Si l'Histoire n'était pas là tout entière pour nous garantir qu'une vérité, dès lors qu'elle a été vue une fois, fût-ce par un seul esprit, finit toujours par s'imposer à la totalité de la conscience humaine, il y aurait de quoi perdre cœur. » Sur le bord du désespoir, ayant abandonné tout faux recours, Pierre Teilhard a marché droit devant, et il a parlé juste.

Pierre Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain*, Paris, Seuil, 1955.

HENRY BAUCHAU

DANS LE XX^e SIÈCLE

ENTRE HISTOIRE ET MÉMOIRE, LA VOIE POÉTIQUE

Geneviève **DUCHENNE** et Myriam **WATTHEE-DELMOTTE**

Né à Malines le 22 janvier 1913 dans une famille appartenant à la haute bourgeoisie, Henry Bauchau s'est éteint le 22 septembre dernier à Louveciennes, dans la banlieue parisienne. Depuis lors, les hommages se sont multipliés pour célébrer l'œuvre d'une personnalité hors du commun. Écrivain, poète, dramaturge, diariste, peintre et psychanalyste, Henry Bauchau n'accède pourtant à la notoriété que tardivement.

Si son premier recueil de poèmes – *Géologie* – n'est publié qu'en 1958, il faut encore attendre les années 1990 pour qu'il soit véritablement propulsé sur l'avant-scène littéraire grâce à des œuvres telles qu'*Œdipe sur la route* (1990), *Antigone* (1997) ou, plus récemment, *Le boulevard périphérique* (2008). Ce dernier ouvrage qui recevra le prix Inter est une autofiction dans laquelle l'auteur revient pour la première fois de manière directe sur le contexte historique douloureux de la guerre 40-45. À cet égard, notons que lorsqu'il s'agit d'évoquer les blessures liées aux années d'entre-deux-guerres et au second conflit mondial, l'œuvre s'apparente véritablement à un puzzle. Avec *L'enfant rieur* (2012), une pièce capitale trouve sa place puisque les années qui ont précédé le travail littéraire sortent de l'ombre, démontrant – s'il le fallait encore¹ – l'importance des années 1920, 1930 et 1940 en tant que matrice pour le cheminement ultérieur de l'écrivain. La petite histoire de sa vie s'inscrit dans la grande, celle des deux guerres mondiales.

La prime enfance d'Henry Bauchau est d'emblée marquée par la Grande Guerre, par l'incendie de Louvain et la destruction de la maison de ses grands-parents maternels lors de l'invasion allemande d'août 1914. Cet événement traumatisant qu'il partage avec sa génération l'amène à s'impliquer dans l'intense réflexion qui s'amorce aux tournants des années 1920 et 1930 pour rénover une *Res publica* en perdition. Étudiant en philosophie et lettres à Saint-Louis, puis en droit à Louvain, il rejoint grâce à Raymond De Becker² notamment une

série de cénacles politico-littéraires qui rassemblent, par delà les clivages traditionnels de la société belge, une jeunesse écœurée par la crise économique mais séduite par le pacifisme et les perspectives européennes ouvertes par la réconciliation franco-allemande³. Bauchau participe à ce foisonnement d'idées et prend part aux orphéons lancés par le sulfureux Raymond De Becker. Le publiciste catholique, qui sera condamné en 1946 pour collaboration, dirige alors les *Jeunesses politiques* avant de lancer *L'Esprit nouveau*, *Communauté* ou *Les Cahiers politiques*. Bauchau est, par ailleurs, également proche du chanoine Jacques Leclercq et de sa revue *La Cité chrétienne*. Par le truchement de cette dernière revue, dans laquelle il se livre tant à la réflexion politique qu'à la création littéraire sous le pseudonyme de Jean Remoire, il se rapproche des positions pacifistes et neutralistes du mouvement Jeune Europe lancé à Bruxelles en 1932. Certains pensent en effet que le maintien des contacts avec l'Allemagne – même si elle a changé de visage depuis l'accession d'Hitler à la chancellerie du Reich en janvier 1933 – reste un moyen privilégié pour sauvegarder la paix et unifier l'Europe. Sous les auspices du Solhbergkreis d'Otto Abetz, des voyages s'organisent dès lors régulièrement pour maintenir des ponts entre les jeunes générations européennes. Mais ces rencontres s'avèrent en fait, comme a pu le montrer F. Kupferman, téléguidées par Berlin, et un redoutable glissement peut ainsi s'opérer de l'échange d'idées à la propagande directe. Bauchau n'est pas dupe, comme le prouve son article du 20 février 1938





dans *La Cité chrétienne*. Si en 1938 – année qui verra l'*Anschluss* (mars) et les accords de Munich (avril) – il se dit favorable à la politique de neutralité menée par le roi Léopold III et le gouvernement belge, il condamne aussi, et sans ambiguïté, l'hitlérisme dans un article sur le *Journal d'Allemagne* de Denis de Rougemont le 20 décembre 1938.

Bauchau se montre peu optimiste quant à la possibilité d'éviter la guerre dans ses six articles intitulés « Le Journal d'un mobilisé » parus dans *La Cité chrétienne* du 20 décembre 1939 au 5 mai 1940. Il a prêté serment comme sous-lieutenant de réserve de cavalerie en juin 1937 et participe à ce titre à la campagne des 18 jours. Abasourdi par l'annonce de la capitulation belge le 28 mai 1940, il refuse l'inaction et se lance dans l'aventure du Service des Volontaires du Travail (SVT) pour offrir à la jeunesse belge « un travail utile au service de la grande œuvre de reconstruction nationale » (selon les termes de la « Note remise au Ministère du Travail sur les camps des VT » du 16 juillet 1940). Mais, pour maintenir le cap de cette initiative dont le royalisme et le patriotisme ne sont jamais démentis, Bauchau qui dirige le mouvement doit composer avec l'Occupant. Le 14 août 1941, le SVT tombe sous la houlette du secrétaire général à l'Intérieur, le VNV Gérard Romsée, et Bauchau se trouve confronté à des difficultés qui ne font que croître, jusqu'à sa démission le 29 juin 1943. Il rejoint ensuite la Résistance où il s'illustre par sa bravoure en tant que chef du sous-groupe P7 de l'escadron Brumagne. Il

n'en demeure pas moins qu'il est parfois allé fort loin pour maintenir l'indépendance du SVT, afin d'éviter l'embrigadement et l'enrôlement des jeunes dans le Service du Travail Obligatoire (STO), voire la déportation dans les camps. Mal perçu tant dans les milieux de la collaboration que ceux des prisonniers de guerre, il est inquiété par la justice belge après la Libération, va en appel et est finalement acquitté. Il se voit néanmoins rétrogradé à l'Armée, car il perd son grade d'officier pour redevenir sergent à la suite d'une erreur administrative commise au sein du ministère de la Défense nationale⁴. Incompris, humilié, Bauchau décide de quitter la Belgique.

Là s'ouvre pour Henry Bauchau une blessure incurable. Non seulement l'immense espoir qu'il avait placé dans les forces de sa génération à construire un monde plus juste s'est effondré, mais son action patriotique se voit méconnue, incomprise et méjugée. L'Armée qu'il pensait un bastion d'irréprochabilité l'a trahi, le Roi qu'il servait inconditionnellement l'a mal conseillé, les guides spirituels en qui il mettait sa confiance se sont corrompus, et même certains membres de sa famille le dénigrent. À son sentiment de désarroi se mêle la culpabilité d'avoir rencontré durant les années d'occupation une jeune femme, Laure Tirtiaux, avec qui il a noué un lien passionnel, alors que l'un et l'autre sont engagés dans des liens conjugaux. En un mot, toutes les valeurs qui constituaient les piliers de sa vie s'effondrent, le laissant sans aide et dans le constat de son incapacité à agir, à parler, à penser,

et même à aimer à bon droit. À l'issue de la guerre, Henry Bauchau est un homme dont l'échine est brisée.

C'est là qu'intervient celle qu'il appellera « la Sibylle ».

En 1947, en cette période qu'Henry Bauchau appelle ses « années de ténèbres », il confie son mal-être à une psychanalyste, Blanche Reverchon, qui est la première traductrice française des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* de Freud et l'épouse du poète Pierre Jean Jouve. À celui qui se sent écrasé par l'irréversible, l'analyste fait entrevoir que l'existence se déchiffre toujours à rebours, et qu'une fêlure intérieure n'est pas un lieu inhabitable : « On peut vivre aussi dans la déchirure. On peut très bien », lui dit-elle (il la citera en exergue de son premier roman, *La déchirure*, en 1966). Sur l'horizon dévasté de ses premières valeurs, volontés et connaissances, commence pour Bauchau un apprentissage radicalement nouveau, qui détrône la parole pesante du patriarcat qui avait imposé la loi, l'ordre, et la raison, et valorise précisément tout ce qu'il croyait insignifiant. Car en découvrant l'Inconscient freudien, il constate que les moteurs essentiels de nos agissements nous échappent et sont inaccessibles à l'entendement, il apprend à considérer le doute comme une force active et l'errance comme un mode bénéfique d'ouverture à l'inconnu. La psychanalyse réhabilite la figure de l'homme souffrant et égaré, mais debout et en marche. Significativement, Bauchau place ensuite son parcours sous une devise tirée de saint Jean de



la Croix : « Pour aller où tu ne sais pas, va par où tu ne sais pas » (épigraphe du premier journal publié, *Jour après jour*, en 1992).

Blanche, à la parole sibylline et aux silences signifiants, le sensibilise à la nécessité de s'ouvrir à la part expressive de l'obscurité dans la langue. Elle devine en lui une identité refoulée qu'elle l'amène peu à peu à dévoiler : celle du poète qu'il désire mais n'ose pas devenir. Il n'y aurait pas d'œuvre littéraire d'Henry Bauchau sans l'intervention de cette accoucheuse de poètes. Avant de la rencontrer, il ne s'autorise qu'à écrire en secret ; après, il reconnaît que son lieu véritable est la littérature. Grâce à elle, il va accepter de vivre dans la déchirure et apprendre à s'y sentir chez lui. Par la langue poétique, il va s'écarter du mode discursif des affirmations, refuser de s'arrêter dans les réponses pour rester dans l'interrogation. Son œuvre littéraire va s'ériger à la fois contre le savoir reçu en héritage qui s'est avéré un leurre et pour l'émergence d'un non-savoir investi d'espérance. Il ne s'agit donc pas de nier l'irréversible, mais de pactiser avec lui et de ruser en somme, en faisant de l'immaîtrisable un mode d'être assumé.

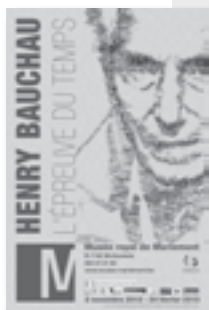
L'œuvre littéraire de Bauchau, en ce sens, n'est aucunement amnésique, et encore moins détournée du passé qui fait mal. Tout au contraire, elle repose sur la mémoire et la rémanence des épreuves. Souvenirs des deux guerres : il met en scène des personnages tyranniques comme Gengis Khan, Alexandre le Grand, Philippe de Macédoine ou Mao. Il évoque des figures royales comme Œdipe ou Thésée, traces

d'un monde patriarcal et autoritaire, monarchique – en Belgique, contrairement à la France, le roi reste un symbole d'autorité –, auquel il a pleinement adhéré dans sa jeunesse. Peut-être en raison des années vécues sous le joug du totalitarisme, l'écrivain esquivé les références directes et reporte volontiers les images de tyrannie dans les terres d'ailleurs : l'Orient des conquêtes mongoles, les territoires vikings, la guerre de Sécession... Les chars de Budapest, la guerre du Golfe et le 11-Septembre côtoient dans son œuvre le royaume de Pilate, Babylone, Jéricho ou l'Attique, en distance à l'égard du vécu. Hitler, dont l'action a déterminé tant de détresse réelle, n'est évoqué que de manière étouffée : « Hitler n'est plus, dans la mémoire européenne, qu'un gouffre encor béant qu'on ne peut pas, qu'on n'ose pas sonder » écrit-il dans *La sourde oreille*.

Si les êtres investis de puissance extérieure font *leitmotiv* dans l'œuvre d'Henry Bauchau et traduisent un paysage mental marqué par les figures d'autorité, l'important est d'observer ce que l'auteur fait de ce motif obsédant. Or dans cet univers imaginaire dont la simplicité de surface cache une belle complexité en profondeur, le pouvoir n'est jamais là où il paraît. Le pouvoir fort s'inscrit dans des récits qui, invariablement, révèlent par contraste l'action capitale d'êtres faibles situés dans l'ombre, sans qui rien ne serait possible. D'une manière générale, les chefs ne sont jamais totalement héroïques : s'ils sont des images de gloire et de puissance, ils sont en même temps des hommes d'une grande fragilité intérieure. Ils se rendent compte qu'ils

peuvent se tromper, ils sont dans l'impuissance de gérer leur affectivité, et certains (comme Œdipe) peuvent même se montrer atteints de folie. Quant à leurs seconds qui exécutent leurs projets (comme Timour dans *Gengis Khan*), ils s'aperçoivent qu'ils sont piégés dans un système qui les broie. Ainsi, tous les *leaders* cachent une secrète fêlure et parallèlement, les rôles de subalternes s'avèrent porteurs d'une vérité qui leur donne une supériorité morale.

Si les grands hommes et leurs ministres apparaissent ainsi en demi-teinte, qu'en est-il de l'héroïsme dans cet imaginaire ? L'écrivain note en 1990 dans son *Journal d'Antigone* : « Peut-on encore, après Hitler, croire impunément à l'excès ? » D'une manière générale, Bauchau ne se satisfait pas de la grisaille, mais c'est l'interpénétration des éléments blancs et noirs, comme dans le principe du yin et du yang, qui définit pour lui la vraie nature des choses. De ce fait, l'héroïsme lui-même est relatif. Aucun grand personnage ne s'accomplit seul, mais seulement grâce à la présence à ses côtés d'un individu effacé qui le sert sans bruit : ami, serviteur, conseiller ou thérapeute. Souvent, c'est une figure de vieillard fragile, retiré du tumulte du monde, qui joue le rôle de révélateur : un grand-père, un vieux sage ou une guérisseuse aux cheveux blancs. Rien n'est cependant clair d'emblée et le renversement des valeurs s'opère souvent au fil d'une trame narrative méandreuse : les textes de Bauchau ne sont pas des fables, mais des pièces ou des récits poétiques, porteurs de non-dits, d'énigmes irrésolues, de questions qui restent ouvertes.



L'écrivain constate qu'il a besoin d'idéaux et de modèles et qu'il tombe bien volontiers dans l'exaltation épique, ce qu'il illustre dans *Le boulevard périphérique* dont le héros, pour donner sens à ce qui n'en a pas dans sa vie, à savoir la mort de sa belle-fille atteinte du cancer dans la fleur de l'âge, s'invente un théâtre imaginaire de figures grandioses, le combat d'un ange et d'un démon. Mais ce n'est ni la puissance physique ni la domination politique qui s'imposent pour lui au sommet des valeurs héroïques, c'est plutôt la force intérieure qui permet à certains de rester dignes face aux horreurs du monde. Et la littérature, ici, se légitime, car c'est ce que peuvent, entre autres, les poètes. Ceux qui viennent, comme Antigone, « dans le champ du malheur, planter une objection ». C'est là, en définitive, ce que l'on retiendra de l'œuvre d'Henry Bauchau : entre Histoire et mémoire, la voie poétique lui a permis, et nous a offert par rebond, un lieu pour la résilience.

¹ Voir M. Watthee-Delmotte, *Bauchau avant Bauchau. En amont de l'œuvre littéraire*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2002 et V. Dujardin, G. Duchenne et M. Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau dans la tourmente du 20^e siècle. Configurations historiques et imaginaires*, Bruxelles, Le Cri, 2008.

² Raymond De Becker (1912–1969) a été au centre d'un colloque organisé par l'UCL et les FUSL en avril 2012. Les actes sont à paraître aux éditions Peter Lang (Archives et Musée de la Littérature).

³ Voir G. Duchenne, *Esquisses d'une Europe nouvelles. L'europhisme dans la Belgique d'entre-deux-guerres (1919-1939)*, PIE-Peter Lang, 2008 (Euroclio. Études et documents, n°40).

⁴ Voir Fr. Balace, *Jours de guerre, Jours de doute*, Bruxelles, Crédit communal, 1994.

Le centenaire d'Henry Bauchau

De nombreuses manifestations célèbrent le centenaire d'Henry Bauchau. Celles-ci ont été conçues avec l'espoir qu'il en voie la réalisation. Ce ne sera malheureusement pas le cas.

Ces manifestations ont commencé le 25 octobre dernier et se prolongeront tout au long de l'année 2013. Le programme complet peut être consulté sur <http://bauchau.fltr.ac.be>

Jusqu'au 27.01.2013 : Exposition *Lionel. L'enfant bleu* à art)&(marges musée, à Bruxelles.

Jusqu'au 24.02.2013 : Exposition *Henry Bauchau. L'épreuve du temps* au Musée royal de Mariemont.

Le 9.12.2012 : Rencontre sur *L'enfant bleu* avec François Emmanuel et Christophe Meurée à art)&(marges musée, à Bruxelles.

Le 11.01.2013 : Parution de l'ouvrage de Myriam Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau, sous l'éclat de la Sibylle*, éditions Actes Sud, à Arles.

Le 21.01.2013 : Rencontre avec l'artiste Lionel et Anouk Cape à art)&(marges musée, Bruxelles.

En janvier 2013 : Parution du numéro 5 de la *Revue internationale Henry Bauchau*, « Le temps du créateur ».

Le 22.01.2013, 100^e anniversaire de la naissance :

- À 18h, exécution de l'opéra de Pierre Bartholomée suivi d'une table ronde, dans la salle du Trône du Palais des Académies.
- En soirée, représentation de *Combat avec l'ombre* de Frédéric Dusenne au Poème 2 à Bruxelles.

Les 21 et 22.02.2013 : Colloque du centenaire et remise du prix Henry Bauchau au Palais des Académies.

Le 23.02.2013 : Colloque du centenaire, au Musée royal de Mariemont.

À partir du 11.03.2013 : Exposition *Henry Bauchau, l'éblouissement poétique* au Centre culturel de Ciney.

Le 13.06.2013 : Séminaire doctoral international. *Poétique de l'archive : Henry Bauchau, aux sources de la création poétique : manuscrits, bibliothèques, journaux* à l'Université de Cergy-Pontoise.

Diverses représentations théâtrales se tiendront en différents lieux en différents lieux.

D'autres conférences, journées d'études et publications sont prévues durant le second semestre 2013.

Pour toute information et pour la suite du programme : <http://bauchau.fltr.ac.be>

VOYAGE AU CŒUR D'UNE ŒUVRE

Francine **GHYSEN**

La publication, dans la collection Archives du Futur (AML Éditions), du tome X de la (magnifique) *Correspondance de Michel de Ghelderode* et d'un précieux *Index* marque l'aboutissement d'une folle et superbe aventure, dans laquelle Roland Beyen s'engageait, voici quelque trente ans. Mais il avait commencé vingt ans plus tôt à étudier, explorer, éclairer l'œuvre du grand dramaturge. Un demi-siècle de recherches passionnées trouve son accomplissement en cette année du cinquantenaire de la mort de Ghelderode.

L'Académie royale de langue et de littérature françaises fêtait le 24 novembre l'événement, qui clôt avec panache l'année du cinquantenaire de la disparition d'un de nos plus grands écrivains. Car Ghelderode, dramaturge célèbre, conteur et chroniqueur de haut vol, fut aussi un merveilleux épistolier, révélé par Roland Beyen – dont le parcours est rien moins que classique.

Enfant d'une famille de pêcheurs établie à Nieuport, qui verrait d'un mauvais œil son refus de suivre le chemin tracé d'avance (depuis des générations, les Beyen étaient pêcheurs de père en fils) et sa résolution de continuer ses études et d'approfondir son amour précocé de la littérature, il s'inscrivait, après un passage par le séminaire de Bruges, à l'université de Louvain, en philologie romane. Soutenu, encouragé par le professeur Joseph Hanse, auquel il succéderait un jour et dont il deviendrait l'ami.

De Ghelderode, il ne connaissait que les commentaires élogieux de M. Hanse et la pièce *Pantagleize*, jouée par une troupe d'étudiants, quand, le jour même de sa mort, le 1^{er} avril 1962, il avisait quelques livres à la vitrine d'un bouquiniste bruxellois, les achetait et s'y

plongeait. « Ce fut le coup de foudre ! J'avais trouvé le sujet de ma thèse de doctorat. À partir de là, j'ai tout lu, et j'ai commencé mes recherches. »

Dès janvier 1963, il rendait à Mme de Ghelderode, dans l'étonnante maison de la rue Lefrancq à Schaerbeek, la première d'une longue suite de visites. Et pouvait explorer la bibliothèque de son mari : livres, manuscrits, agendas, lettres de ses multiples correspondants...

À la fin de cette année-là, il signait son tout premier article sur Ghelderode dans un hebdomadaire flamand.

Roland Beyen présentait sa thèse en 1968, au moment de la scission de l'université.

« Initialement, je voulais étudier son œuvre dramatique, la situer dans l'histoire du théâtre. J'étais persuadé de son rôle novateur. Ghelderode a changé le théâtre français, qui était essentiellement psychologique : il y a introduit le côté métaphysique et le côté physique, inspiré des peintres. On l'appelle souvent le Bruegel ou le Bosch du théâtre. À mesure que j'avais dans mon travail, il a évolué en une biographie critique. »

Sa thèse était couronnée – et publiée en 1971 – par l'Académie sous le beau titre *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Confrontant les sources authentiques (manuscrits, lettres) et la légende qu'en ingénieux metteur en scène de sa vie Ghelderode a bâtie et répandue, l'ouvrage rétablit la vérité des faits et cerne, derrière les masques, une personnalité complexe, ondoyante.

AML / Fonds M. de Ghelderode,
collection Carlo De Poortere



Il ne s'agissait nullement d'une hagiographie. Sans doute Mme de Ghelderode l'avait-elle deviné : elle n'en lut que quelques pages et rompit avec celui qui l'avait « trahie ».

À cette époque, si Roland Beyen avait pris connaissance déjà de nombreuses lettres, il ne songeait pas à éditer la correspondance. Il considérait sa thèse comme le premier volet d'un triptyque que complèteraient une chronologie de l'œuvre dramatique (« En scrutant les premiers jets des pièces, j'avais observé qu'il changeait les vraies dates de rédaction, que je voulais restituer »), et une bibliographie.

Un abrégé de la chronologie paraîtrait en 1974 dans son essai *Michel de Ghelderode* (Seghers). Il était loin d'imaginer que la *Bibliographie* l'absorberait à tel point qu'elle ne verrait le jour, sous les auspices de l'Académie, qu'en 1987...

LE FLAIR DU DÉTECTIVE, LA PATIENCE DU BÉNÉDICTIN

L'histoire de l'édition de la *Correspondance*, à laquelle Roland Beyen s'attelait à l'aube des années 1980, est jalonnée de délais revus et corrigés, sinon balayés !

Le premier tome sortait en 1991, dans la collection Archives du Futur, alors éditée par Labor. Avec, en perspective, un ensemble de sept volumes, d'environ quatre cents pages chacun, à raison d'un volume par an. Belle utopie ! Le dixième et ultime tome paraît donc vingt ans après, et conclut une entreprise vertigineuse, dévorante, qui s'ajoutait à son activité de professeur à la KUL.

« Je disposais d'environ sept mille lettres de Ghelderode sur les vingt mille qu'il doit avoir écrites, à en juger d'après ses agendas où il notait scrupuleusement date et destinataire de ses courriers. Pour les réunir, je me suis fait détective, passionné, obstiné. J'ai rencontré une grande partie de ses correspondants (m'ont-ils bien accueilli ? Oui, mais avec méfiance !), dont certains sont devenus de véritables amis : le graveur Jac Boonen, Paul De Bock, Jean Stiénon du Pré, Robert Van den Haute, Gabriel Figeys, Marie-Paule Poncin... J'ai cherché, enquêté partout : chez les collectionneurs privés, dans les bibliothèques publiques, les grandes ventes...

Il me fallait opérer une sélection : le nombre de trois mille lettres avait été convenu avec l'éditeur. Je les ai choisies selon leur intérêt documentaire sur lui, sur la vie littéraire en Belgique, la société... et selon l'intérêt stylistique. Ce qui me fascine le plus chez lui (et dans la littérature : ce n'est pas par hasard que Flaubert est mon grand auteur), c'est la langue. Je me suis fixé une règle absolue : reprendre chaque lettre intégralement, me contentant de corriger discrètement des fautes d'orthographe ou de français, mais gardant certaines graphies curieuses et une ponctuation parfois fantaisiste. À ces trois mille lettres et cartes de sa main s'ajoutent un millier de lettres de ses correspondants, dont aucun n'est comme lui un épistolier génial, mais qui ont leur importance. »

Après le flair et l'acharnement du détective, Roland Beyen déployait la patience, la méticulosité fervente du bénédictin, éclairant le

texte d'une moisson de notes, et de notices qui composent un répertoire de ses correspondants. C'est ainsi que le tome VII qui couvre les années 1950-1953, point culminant de la « ghelderodite » à Paris, comprend deux volumes : celui des lettres, fort de cinq cent quinze pages, celui des notes et notices qui en atteint quatre cents...

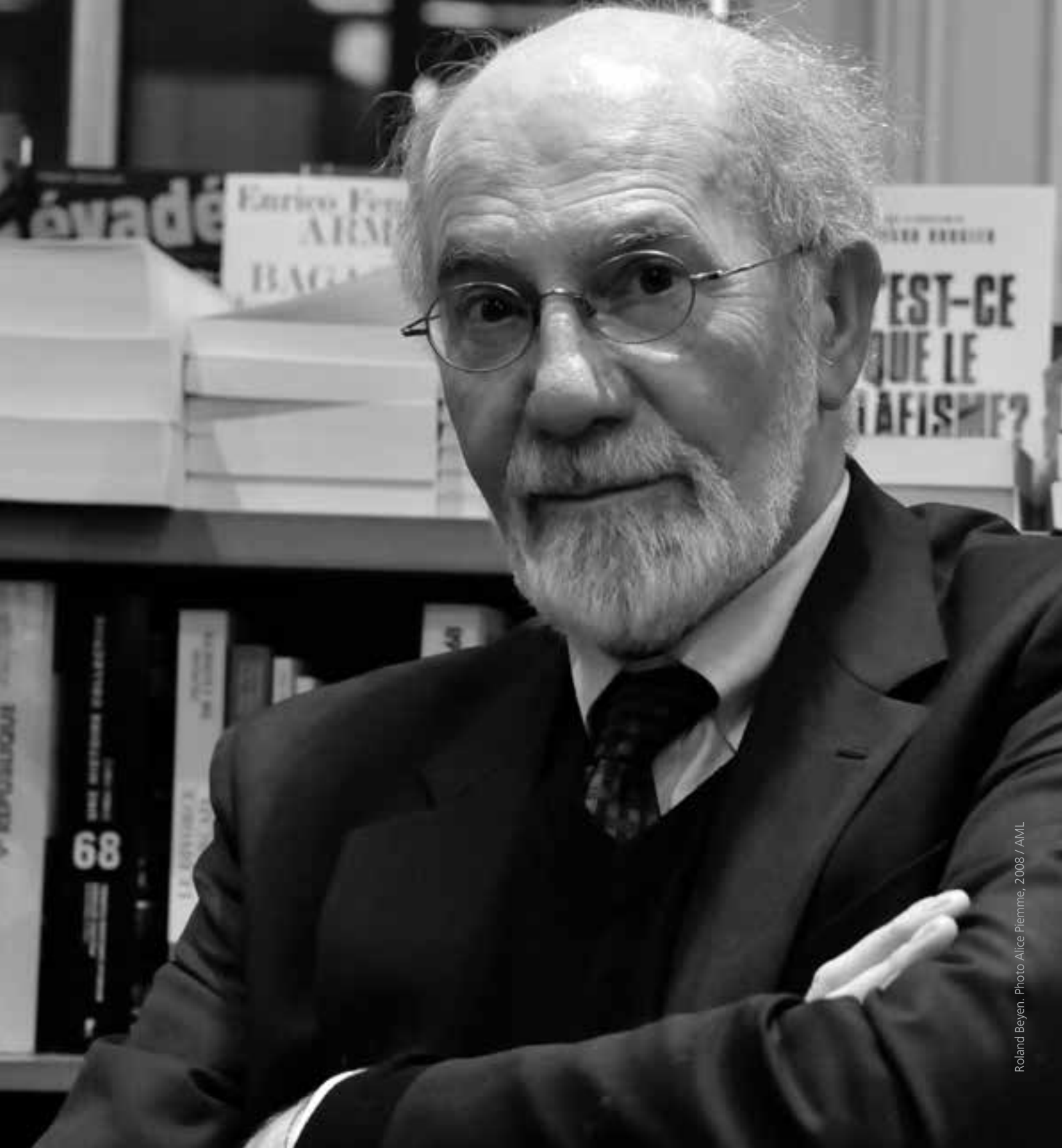
« Ce sont les notes qui m'ont posé le plus grand problème. Il en fallait beaucoup, car Ghelderode se contredit souvent, change d'avis, quelquefois par calcul, par mouvement d'humeur, par bonté aussi, plus réelle chez lui qu'on ne le croit, l'envie de faire plaisir, proche de cette tendance qu'il peut avoir à s'adapter au destinataire. »

Dernière étape : l'*Index*, établi par Roland Beyen avec la collaboration de Micheline Tirmarche. D'une part, un index des personnes, qui compte près de cinq cents noms ; de l'autre, un index des textes de Ghelderode, qui signale même les projets d'œuvres, d'articles, et les interviews, évoqués dans la correspondance. Il est illustré de fac-similés de lettres, souvent ornées de dessins, tantôt humoristiques, tantôt érotiques, ou encore représentant la tête du Christ, et de quelques dédicaces, pour lesquelles il avait un talent rare.

« Au terme de ce voyage au long cours, quel sentiment éprouvez-vous ?

— Un sentiment double. Je suis extrêmement content, parce que j'ai cru longtemps que je n'allais pas arriver à terminer les deux derniers volumes de la *Correspondance*. Comme Ghelderode, qui avait promis d'achever l'édi-





tion de son théâtre en sept volumes chez Gallimard et craignait de ne pas y parvenir. Cette inquiétude le hantait, et il est mort avant d'avoir fini les deux derniers volumes. Cela me troublait, m'angoissait. D'un autre côté, je me sens un peu frustré, car j'ai été forcé de me limiter. J'ai la matière de dix autres volumes !

– N'avez-vous jamais éprouvé de satiété ? De regret, à la pensée des projets que vous avez inéluctablement sacrifiés ?

– Satiété ? Jamais. Regret ? J'aurais beaucoup aimé écrire une histoire des écrivains flamands de langue française, que les Flamands ne connaissent pas assez : Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach, Franz Hellens, André Baillon, Marie Gevers...

En abordant la *Correspondance*, je ne savais pas à quoi je m'engageais, mais je m'en suis douté assez vite : alors que je croyais le tome I prêt pour l'impression, j'ai découvert les lettres les plus anciennes, particulièrement intéressantes, si bien que j'ai dû le reprendre de fond en comble. Et je ne disposais pas encore d'un ordinateur...!

Je ne regrette pas d'avoir consacré une grande partie de ma vie à Ghelderode. Il me fascine toujours, il me surprend toujours. Son œuvre me passionne : le dramaturge, un des plus importants, des plus novateurs. Le conteur, qu'on ne met pas encore à sa juste place : *Sortilèges* est un chef-d'œuvre. Une des tristesses de sa vie est de ne pas avoir eu le temps, la santé, les forces, dans ses dernières années, de redevenir le conteur qu'il avait été.

– Le prosateur a-t-il à vos yeux autant de poids que le dramaturge ?

– Autant ? J'hésite... Ghelderode est un conteur, un chroniqueur, un épistolier admirables. Mais l'œuvre dramatique reste l'essentiel. Ses pièces majeures, selon moi ? *La balade du Grand Macabre*, *Escorial*, *Mademoiselle Jaire*, *Magie rouge*, *Fastes d'Enfer*.

– Votre passion pour Ghelderode a résisté à tout. Aux péripéties souvent affligeantes des associations ghelderodiennes, avec lesquelles vous avez pris vos distances. Aux manœuvres de tel proche de Mme de Ghelderode, arguant de « privilèges » antérieurs à vos travaux pour exiger d'être consulté, cité. Résisté aussi à la mise au jour de traits de son caractère pas toujours exaltants. Un égocentrisme ombrageux. La folie de la persécution. L'obsession de n'être pas suffisamment compris, reconnu, honoré. L'inconstance dans ses amitiés, ses convictions. Son opportunisme. Une certaine duplicité dans sa manière d'antidater ses textes, de les transformer après coup, comme les fameux *Entretiens d'Ostende*, qui jouent la spontanéité, mais qu'il a complètement retravaillés dans un sens défavorable à ses interlocuteurs. Auriez-vous pu être son ami ?

– Jamais ! Disons plutôt : difficilement. Je suis un esprit critique ; lui, un mystificateur qui devient de plus en plus un mythomane. J'ai peu d'affinités avec l'homme, sauf notre amour de la mer du Nord et de la belle langue, du style. Ghelderode avait le culte de l'amitié, mais le don de souvent la gâcher. Avec combien d'amis ne s'est-il pas fâché, n'a-t-il pas

rompu, quitte à renouer par la suite... Fidèle entre les fidèles, Marcel Wyseur fut sûrement pour lui l'Ami.

– Maintenant que la tâche est accomplie, le temps n'est-il pas venu d'écrire votre livre à vous ? Libéré de ce long, captivant mais envahissant compagnonnage, n'aspirez-vous pas à faire entendre votre voix, votre sensibilité, votre imagination ? Vous aviez songé naguère à un roman...

– J'en ai ébauché quelques-uns, que j'ai détruits. J'ai en chantier un livre de mémoires autour de Ghelderode, une sorte de bilan, d'autobiographie : *Pour en finir avec Ghelderode*. Mais je n'en finirai probablement jamais ! Je n'en veux pour preuve que deux projets importants : une édition critique des *Entretiens d'Ostende* et une édition enfin correcte de sa pièce *Le siège d'Ostende*.

– Un dernier mot, à l'académicien que vous êtes. Ghelderode n'a pas été membre de l'Académie. Il avait été élu dès 1932 par la Libre Académie de Belgique, où il se montra peu assidu et dont il démissionna en 1939.

– Son nom a été proposé à deux reprises, en 1950 et en 1952, mais on lui a préféré Robert Vivier, puis, deux ans plus tard, Edmond Vandercammen. La première fois, il semble qu'il n'en ait rien su. La seconde fois, il était certain d'être élu et en avait grande envie. Cet échec l'a fort attristé... et fâché. Ghelderode aurait eu sa place à l'Académie, de toute évidence... »

LA TRADUCTION LITTÉRAIRE ET L'EUROPE

Paul **BUEKENHOUT** et Bart **VONCK**

LES RECOMMANDATIONS PETRA

Du 1^{er} au 3 décembre 2011, près de 70 organisations, actives dans le secteur de la traduction littéraire, se sont regroupées à Bruxelles pour le premier congrès PETRA. Ces organisations, provenant de 34 pays européens (États membres de l'Europe et pays voisins), étaient invitées à se réunir en congrès et à œuvrer ensemble à l'élaboration d'un plan d'action européen pour la traduction et les traducteurs littéraires. Les résultats de ces discussions sont désormais rassemblés dans une publication intitulée *Vers de nouvelles conditions en faveur de la traduction littéraire en Europe*. Le sous-titre de cette brochure étant : *Les recommandations PETRA*.

PETRA, PLATEFORME EUROPÉENNE POUR LA TRADUCTION LITTÉRAIRE

Coordonné par Passa Porta, la Maison internationale des littératures à Bruxelles, et organisé en coopération avec l'Institut polonais du livre (Cracovie), le Literarisches Colloquium Berlin, l'Association slovaque des traducteurs littéraires (Bratislava) et Transeuropéennes (Paris), le projet PETRA souhaite rassembler des initiatives existantes et veut être l'instigateur de changements positifs à l'égard des traducteurs et de la traduction littéraire. Les organisateurs PETRA peuvent compter sur des partenaires associés : le CEATL (Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires), le CETL (Centre Européen de Traduction Littéraire), la Fondation néerlandaise des Lettres, ELV (Expertisecentrum Literair Vertalen), Escuela de Traductores de Toledo, le Fonds flamand des Lettres, Calouste Gulbenkian Fondation, HALMA, Het beschrijf, la Robert Bosch Stiftung, la S. Fischer Stiftung et la Stiftung ProHelvetia. Il faut également citer les partenaires de contact issus des pays suivants : Albanie, Bosnie-Herzégovine, Bulgarie, Croatie, Espagne, Grande-Bretagne, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, République tchèque, Slovaquie, Serbie et Suisse. Ces partenaires de contact se sont engagés à participer activement à la campagne de visibilité de PETRA. PETRA peut être envisagée comme la réponse au défi lancé au secteur de la traduction littéraire par le président de la Commission européenne, José Manuel Barroso, à Bruxelles, en avril 2009,

lors de la conférence « Traduction littéraire et culture ». Il déclara : « Je pense qu'il est temps pour la pratique de la traduction de développer tout son potentiel et pour nous de prendre davantage conscience de ce que nous devons aux traducteurs... (...) Nous accueillerons toutes les suggestions et opinions (...) » PETRA s'est vue attribuer une subvention de l'UE et a été reconnue comme un projet en coopération avec le programme Culture de l'Union européenne.

Le projet PETRA a pour but de donner du poids et de la visibilité aux actions et à la compétence des nombreux acteurs qui œuvrent dans le domaine de la traduction littéraire en Europe. Son objectif principal est de promouvoir et soutenir la traduction et les traducteurs littéraires. PETRA veut être l'instigateur et le promoteur de changements positifs à leur bénéfice. PETRA veut aussi faire connaître à un plus large public la traduction littéraire comme une activité, une aventure et un processus artistique à la fois intéressant et exigeant.

LES RECOMMANDATIONS PETRA

Dans la publication PETRA, les recommandations occupent une place centrale. Ces recommandations sont le résultat des discussions du congrès de décembre 2011. Elles s'articulent autour de cinq thèmes : enseignement et formation du traducteur littéraire ; copyright et droits numériques ; situation culturelle et visibilité de la traduction littéraire ; politiques éditoriales et relations avec le marché ; et, enfin, le statut économique et social du traducteur littéraire.



Voici une petite anthologie des recommandations selon les thèmes et les groupes de travail énumérés. Il est recommandé – pour l'enseignement et la formation – de créer des structures ouvertes au niveau national et européen et qui, sans procédures administratives excessives, permettent aux universités et aux instituts d'enseignement supérieur de collaborer avec des organisations extra académiques, des associations et réseaux de traducteurs littéraires professionnels. En ce qui concerne la gestion des droits d'auteur, y compris des droits numériques, les États membre de l'UE sont invités à favoriser les négociations entre les associations d'auteurs-traducteurs, les associations d'éditeurs et les sociétés de gestion des droits d'auteur, avec pour objectif la réalisation d'un contrat standard des traducteurs. Ce contrat doit être équitable pour les traducteurs comme pour les éditeurs et adapté à l'ère numérique. Dans le domaine de la perception culturelle et de la visibilité du traducteur, les traducteurs sont des auteurs qui ont droit à la reconnaissance de leur prestation culturelle et créative. Les maisons d'édition, les journaux et les institutions en général devraient s'engager à citer le nom du traducteur dans les livres, les médias et les supports digitaux, les recensions, les critiques littéraires, les catalogues de bibliothèques et de librairies. Les traducteurs devraient être mentionnés partout où le sont les auteurs des textes originaux. Pour ce qui relève des politiques éditoriales et du marché, la Commission européenne, les fondations littéraires nationales et les éditeurs littéraires devraient tous s'efforcer d'améliorer le statut social et la rémunération

des traducteurs littéraires. Dans ce but, les institutions nationales et européennes devraient coopérer pour développer un système de subventions directes aux traducteurs, et les éditeurs devraient décider de ne pas traiter les traducteurs comme un ajout budgétaire, mais d'une manière adaptée à leur niveau de reconnaissance, à leur contribution créative, au temps qu'ils investissent dans leur travail et à l'influence culturelle de ce dernier. En tenant compte de la situation matérielle et sociale des traducteurs littéraires, il est recommandé de susciter la mise en œuvre de négociations entre associations de traducteurs et associations d'éditeurs au niveau national, de promouvoir des discussions sur les tarifs, les droits d'auteur et les types de contrats acceptables. Sur ce point, PETRA tient beaucoup à souligner la nécessité pour la Commission européenne de formuler des directives concrètes concernant le droit d'auteur en Europe.

L'ensemble des recommandations a été remis à Androulla Vassiliou, commissaire européenne chargée de l'Éducation, de la Culture, du Multilinguisme, des Médias et de la Jeunesse, le lundi 22 octobre 2012, à Passa Porta (Bruxelles), lors d'une conférence de presse.

UN INVESTISSEMENT À LONG TERME

Derrière le fondement des recommandations PETRA réside la conviction que les conditions concernant la traduction littéraire en Europe doivent changer. Ce sera évidemment un travail de longue haleine. Un environnement plus

favorable à la traduction littéraire peut être créé à un niveau européen, national ou régional. L'UE offre de nombreuses possibilités pour le soutien de la traduction littéraire. Il y a, par exemple, le programme Culture et le programme Formation permanente. L'UE devrait améliorer et élargir les mesures d'aide actuelles. Dans son discours lors de la conférence de presse, la commissaire Vassiliou a dit que le budget pour la culture sera considérablement augmenté. C'est un premier pas, certes, mais il faut aussi prendre en considération les recommandations concrètes que PETRA a élaborées. L'UE peut donc faire davantage. Elle peut motiver les instances régionales et nationales et créer une dynamique positive à travers toute l'Europe. Les décideurs, aux niveaux régional et national, doivent être informés de l'importance de la traduction littéraire, pour ce qu'elle est en substance, mais aussi pour leur pays ou leur région, et agir en conséquence. Ce sont eux qui ont la capacité de prendre des décisions qui amélioreront la situation actuelle. La publication de PETRA¹ leur fournit des suggestions nouvelles et utiles. Les recommandations s'adressent aussi au monde de l'édition, de l'éducation et de la formation, des droits d'auteurs, aux médias et à la critique littéraire. C'est toute la chaîne de la traduction littéraire qui est concernée. Avec son projet, PETRA invite toutes les parties prenantes et concernées à créer la différence. Somme toute, la phrase d'Umberto Eco reste plus que jamais valable : « La langue de l'Europe, c'est la traduction. »

¹ Les recommandations PETRA peuvent être consultées sur le site www.passaporta.be



BRÈVES

FRANÇOISE COLLIN

Françoise Collin est décédée le 1^{er} septembre dernier. Philosophe, engagée dans la réflexion intellectuelle et politique du féminisme, elle est avant tout peut-être une écrivaine réaffirmant « la primauté de l'écriture quel que soit le référent, réel, théorique ou fictionnel » (J. Paque). Un très beau portrait de Françoise Collin par Jeannine Paque a été publié dans le numéro 172 du *Carnet* (juin-septembre 2012).

PRIX

L'automne est la saison des prix. Plusieurs ont déjà été attribués. Deux prix internationaux ont couronné des auteurs belges.

Le **Prix des 5 continents** est attribué à **Geneviève Damas** pour son roman *Si tu passes la rivière* aux éditions Luce Wilquin. Le livre a obtenu le prix Rossel 2011.

Le **Prix de poésie de l'académie Mallarmé** couronne le recueil d'**Yves Namur**, *La tristesse du figuier* paru chez Lettres Vives. Le poète a déjà été plusieurs fois lauréat, entre autres des prix Charles Plisnier, Louise Labé, Maurice Carême, Tristan Tzara. (Voir le compte rendu de *La tristesse du figuier* dans le *Carnet* n° 173.)

Philippe Paquet a pour sa part obtenu le **Grand Prix biennal de la biographie** du Cercle royal Gaulois artistique et littéraire pour *Madame Chiang Kai-shek. Un siècle d'his-*

toire de la Chine (Gallimard 2010). L'ouvrage a déjà obtenu le Prix de la biographie de l'Académie française en 2011, ainsi que le Prix des Ambassadeurs et le Grand Prix de la biographie politique.

Le **prix Maurice et Gisèle Gauchez-Philippot** 2012 est exceptionnellement attribué à deux auteurs : **Jules Boulard** pour le roman *L'argile et la craie* (Éditions Weyrich) et **Daniel Simon** pour le recueil de nouvelles *Ne trouves-tu pas que le temps change ?* (Éditions Le Cri)

Le prix Gauchez-Philippot 2013 sera décerné à un recueil de poésie. Candidatures à introduire avant le 31 décembre 2012. Renseignements : Hainaut Culture Tourisme 065 36 01 04.

SUR LE WEB

Consacrer un site à un seul livre, en l'occurrence *Bruges-la-Morte*, en proposant divers angles d'approche et en multipliant les liens vers d'autres ressources documentaires, c'est ce que propose Joël Goffin sur le site qu'il anime : <http://bruges-la-morte.net/>
Le site reprend entre autres la longue étude qu'il a consacrée au roman de Rodenbach, *Le secret de « Bruges-la-Morte »*.

ESPACE NORD

Le catalogue Espace Nord est en voie de réimpression. Plusieurs titres manquants sont à nouveau disponibles. Mais le catalogue s'enri-

chit également. Cet automne quatre nouveaux paraissent : *Café Europa*, de Serge Delaive ; *Le souffleur inquiet* de Jean-Marie Piemme ; *Sang de chien*, d'Eugène Savitzkaya ; *La rose et le rosier* de Nelly Kristink. Pour suivre de près la vie de la collection : www.espacenord.com





Philosophie
Philosophie. Réédition
Société
Psychologie
Politique
Économie
Droit
Éducation, pédagogie
Enseignement du français
Langue et langage
Sciences
Architecture
Beaux-Arts
Livres d'artiste
Photographie
Musique
Littérature pour la jeunesse
Histoire et critique littéraires
Poésie
Poésie. Rééditions
Théâtre
Prose divers
Contes et nouvelles
Contes et nouvelles. Réédition
Romans et récits
Romans et récits. Rééditions
Essais
Essai. Réédition
Écrits intimes
Écrits intimes. Réédition
Traductions
Histoire
Revues
Bulletin

NOUVEAUTÉS RÉÉDITIONS

PHILOSOPHIE

Gaston Lagaffe philosophe. Petit traité sur la philosophie de la résistance

Ansay, Pierre / Couleur livres
120 p. ; 21 x 14 cm – 12 €
ISBN : 978-2-87003-603-7

Cette mise en regard jette un triple éclairage, sur l'œuvre de Franquin, sur les philosophes convoqués pour cette rencontre et surtout sur ce qui défait mais fait aussi le tissu de notre vie quotidienne.

**Jean-Jacques Rousseau (1712-2012).
Matériaux pour un renouveau critique**
Van Staen, Christophe (éd.) ; André, Valérie (éd.) ; D'Hainaut-Zveny, Brigitte (éd.) / Éd. de l'Université de Bruxelles, Études sur le 18^e siècle
256 p. ; 24 x 16 cm – 26 €
ISBN : 978-2-8004-1530-7

Un hommage qui dénonce l'autocélébration aveuglée de ses lecteurs pour revenir, en toute simplicité et sans fastes, à Rousseau seul.

PHILOSOPHIE RÉÉDITION

Rhétoriques

Perelman, Chaïm / Éd. de l'Université de Bruxelles, Ublire
Avant-propos de Michel Meyer
432 p. ; 18 x 11 cm – 11 €
ISBN : 978-2-8004-1528-4

Ce volume des *Œuvres* de Perelman concerne la rhétorique, la façon dont il la voyait, son rapport au langage, à la logique et à la connaissance en général, mais aussi la place qu'elle occupe dans l'histoire de la philosophie.

SOCIÉTÉ

**L'homme qui répare les femmes.
Violences sexuelles au Congo,
le combat du docteur Denis Mukwege**
Braeckman, Colette / André Versaille
200 p. ; 22 x 13 cm – 19,90 €
ISBN : 978-2-87495-194-7

Denis Mukwege témoigne de la souffrance des femmes victimes de violences sexuelles dans l'est du Congo et dénonce les viols massifs, véritables armes de guerre.



**Migrer pour un diplôme. Les étudiants
ressortissants de pays tiers à l'UE dans
l'enseignement supérieur belge**
Caestecker, Frank (éd.) ; Rea, Andréa (éd.) / Académia
Préface de Jozef de Witte et Édouard Delruelle
270 p. ; 21 x 15 cm – 28 €
ISBN : 978-2-8061-0076-4

Bien que l'immigration étudiante ne représente qu'une petite partie des flux migratoires contemporains, elle en constitue une part importante en raison de sa dimension historique et des objectifs politiques qui lui sont assignés. Cependant, l'immigration étudiante semble avoir changé dans le temps avec la libéralisation du marché de l'éducation.

**Quatre saisons d'un éducateur spécialisé.
Tome 3**
Delhasse, Guy / Couleur livres
112 p. ; 14 x 21 cm – 12 €
ISBN : 978-2-87003-604-4

« J'espère avoir défriché quelques parcelles d'un vaste terrain de vie, j'espère surtout que ce récit dépassera une vision égocentrique pour aboutir au partage d'une réalité commune à tous ceux et celles qui osent éduquer en professionnels. Vous verrez : j'ai glissé quelques décigrammes de cette poésie intérieure qui font que nous sommes des créateurs de rêves, des veilleurs de destins inachevés. »

PSYCHOLOGIE

Sommes-nous tous des psychologues ?

Leyens, Jacques-Philippe ; Scaillet, Nathalie / Mardaga
225 p. ; 22 x 15 cm – 25,24 €
ISBN : 978-2-8047-0101-7

POLITIQUE

Van Rillaer, Jacques / Mardaga
288 p. ; 22 x 15 cm – 25,24 €
ISBN : 978-2-8047-0094-2

**La nouvelle gestion de soi.
Ce qu'il faut faire pour aller bien**

Comment penser l'émancipation sociale sans l'industrie moderne
et, sinon sans, du moins à distance de l'État ?

**L'hypothèse communaliste
ou Manifeste du parti communaliste**

Carafe, Jonas-Vigna / Anibwé
89 p. ; 18 x 10 cm – 7 €
ISBN : 978-2-916121-55-0

Les mécanismes politiques sont présentés ainsi que les raisons qui
font que les élus d'une majorité se taisent souvent en assemblée,
les lieux où sont prises les décisions, etc. Au-delà des témoignages
et des explications théoriques simples, des pistes d'action visant à
améliorer la démocratie communale sont proposées.

Vie politique : vraie vie ?

de Beer de Laer, Hadelin / Académia
Préface de Jean-Luc Roland
114 p. ; 22 x 14 cm – 14 €
ISBN : 978-2-8061-0084-9

de Wasseige, Yves / Couleur livres
200 p. ; 15 x 22 cm – 19 €
ISBN : 978-2-87003-600-6

**En cours de route.
Souvenirs d'un militant**

Le récit de voyage en Palestine d'une équipe de juristes spé-
cialisés en droit international qui a rencontré de nombreux
témoins, tant juifs que palestiniens. Toutes les questions sont
abordées : l'occupation militaire, la colonisation civile, le mur
d'annexion, les prisonniers politiques, l'exploitation des res-
sources des territoires palestiniens ou encore le régime d'apar-
theid en Israël.

**Israël-Palestine : au cœur de l'étau.
10 jours pour comprendre**

Deswaef, Alexis / Couleur livres
120 p. ; 14 x 21 cm – 12 €
ISBN : 978-2-87003-608-2

Refusant de céder au pessimisme quant à l'avenir de la Belgique,
les auteurs brossent un tableau complet et nuancé de la Belgique,
de ses communautés, de ses régions et de sa capitale.

Singulière Belgique
von Busekist, Astrid (dir.) / Fayard
286 p. ; ill., cartes ; 24 x 16 cm – 22,50 €
ISBN : 978-2-213-63680-1

Alaluf, Mateo (éd.) ; Desmarez, Pierre (éd.) ; Stroobants,
Marcelle (éd.) / Éd. de l'Université de Bruxelles,
Sociologie et anthropologie
360 p. ; 24 x 16 cm – 29 €
ISBN : 978-2-8004-1531-4

Mesures et démesures du travail

Tout en retraçant la saga Dexia, l'auteur montre en quoi celle-ci
est un condensé des maux accumulés ces dernières années dans le
système financier. Cette autopsie d'un monstre bancaire permet
de mieux comprendre pourquoi le système financier est encore
boiteux aujourd'hui. Et pourquoi l'Europe financière et politique
a tant de mal à se faire.

Dexia. Vie et mort d'un monstre bancaire

Thomas, Pierre-Henri / Les petits matins, Essai
266 p. ; 21 x 14 cm – 16 €
ISBN : 978-2-36383-050-0



ÉCONOMIE



DROIT

**Pensées du droit, loi de la philosophie.
En l'honneur de Guy Haarscher**
Berns, Thomas (éd.) ; Allard, Julie (éd.) / Éd. de
l'Université de Bruxelles
192 p. ; 24 x 16 cm – 19 €
ISBN : 978-2-8004-1532-1

Comment se pratique la philosophie du droit en ce début de XXI^e siècle à la suite des bouleversements politiques et théoriques du siècle précédent ?

**La dimension externe de l'espace de
la liberté, de sécurité et de justice au
lendemain de Lisbonne et de Stockholm.
Un bilan à mi-parcours**

Dony, Marianne (éd.) / Éd. de l'Université de Bruxelles
256 p. – 30 €
ISBN : 978-2-8004-1533-8

ÉDUCATION PÉDAGOGIE

**Écoles, profs, élèves.
La neutralité n'est pas neutre !**
Geerts, Nadia / La Muette
160 p. ; 20 x 13 cm – 15 €
ISBN : 978-2-35687-201-2

Fêtes religieuses, contestation de contenus scientifiques ou autres, refus de participation à des activités scolaires, prescrits alimentaires, racisme, sexisme, prosélytisme, repli communautaire ou assignation identitaire : autant de thèmes auxquels l'enseignant se trouve confronté tôt ou tard, que ce soit en préscolaire, en primaire ou en secondaire. Autant de problématiques qui nécessitent une réaction, mais laquelle ?

**La remédiation scolaire.
Une politique du sparadrap ?**
Grosjean, Sandrine (coord.) / Couleur livres
83 p. ; 21 x 14 cm – 9 €
ISBN : 978-2-87003-607-5

La remédiation, telle qu'elle est organisée en Belgique francophone, veille à réduire l'échec scolaire, mais ne lutte pas contre les inégalités. Cette étude analyse la perception de la remédiation par les enseignants et ouvre des pistes pédagogiques et politiques pour avancer vers plus d'égalité et moins d'échecs scolaires.

ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

**Explorer l'exposé. S'informer
et écrire pour prendre la parole
en classe : de la fin du primaire
à la fin du secondaire**
Dumortier, Jean-Louis ; Dispy, Micheline ;
Van Beveren, Julien / Presses universitaires
de Namur
182 p. ; 23 x 17 cm – 17 €
ISBN : 978-2-87037-763-5

Un ouvrage en trois parties: une réflexion théorique sur le genre de l'exposé, des propositions d'activités destinées aux élèves du dernier degré de l'enseignement primaire et des trois degrés de l'enseignement secondaire et, enfin, une proposition de programmation relative à l'exposé, qui couvre ces mêmes étapes de la scolarité.

LANGUE ET LANGAGE

Dictionnaire érotique de l'argot

Lebouc, Georges / Avant-propos
217 p. ; 24 x 15 cm – 16,95 €
ISBN : 978-2-930627-46-5

SCIENCES

**Princess Elisabeth Antarctica, and the
zero emissions quest. Princess Elisabeth
Antarctica, vers une station zéro émission.
Princess Elisabeth Antarctica, en de
zoektocht naar muluitstoot**

Amin, Nighat F. D. / Racine
288 p. ; ill. ; 33 x 25 cm – 29,95 €
ISBN : 978-2-87386-810-9

Georges Lemaître, le père du Big Bang

Lambert, Dominique / CLD
400 p. – 25 €
ISBN : 978-2-85443-558-0

Virologue de renom, pionnière dans ses recherches, notamment sur le sida, L. Thiry retrace soixante ans de carrière consacrés à la microbiologie. En complicité avec Carmelo Virone, écrivain féru de sciences, elle nous introduit dans le monde fascinant des virus, ennemis d'hier qui se transforment aujourd'hui en précieux alliés pour les médecins.

Des virus et des hommes

Thiry, Lise / Couleur livres
Avec la collaboration de Carmelo Virone
200 p. ; 22 x 15 cm – 19 €
ISBN : 978-2-87003-602-0

Crul, Jacques ; Delaet, Jean-Louis ; Devilliers, Gislaine et al. /
Institut du patrimoine wallon
68 p. ; ill., cartes ; 24 x 16 cm – 6 €
ISBN : 978-2-87522-037-0

Les sites miniers majeurs de Wallonie, patrimoine mondial

Dejardin, Valérie ; Mattart, Philippe / Institut du patrimoine wallon
Avec la collaboration d'Anne Pluymaekers et Christine Caspers
64 p. ; ill. ; 24 x 16 cm – 6 €
ISBN : 978-2-87522-083-7

Le patrimoine d'Andenne

Gilsoul, Nicolas (éd.) / Prisme
Préface de Pierre Loze
287 p. ; ill. ; 30 x 24 cm – 49,50 €
ISBN : 978-2-930451-09-1

Belgique nouvelles architectures. Belgium new architectures. België nieuwe bouwkunst, Volume 5

Ce livre reprend une biographie de Victor Horta, ainsi que l'inventaire complet de son œuvre architecturale : le récit des chantiers, plans, analyse et le sort qui a été réservé à chacune de ses constructions jusqu'à aujourd'hui, occupations, modifications, restaurations et destructions. Enfin, il explique en quoi le style Art Nouveau d'Horta a été révolutionnaire jusqu'à sa dernière réalisation.

Victor Horta, 1861-1947.

L'homme, l'architecte, l'Art nouveau

Goslar, Michèle / Fonds Mercator
408 p. ; ill. ; 33 x 25 cm – 152,10 €
ISBN : 978-90-6153-403-7

Maquet, Julien (dir.) ; Barlet, Jacques ; Bavay, Gérard ;
Ben Djaffar, Lamya ; et al. / Institut du patrimoine wallon
269 p. ; ill. ; 31 x 24 cm – 39 €
ISBN : 978-2-87522-084-4

La Louvière. Le patrimoine d'une métropole culturelle

Marchesani, Frédéric (dir.) ; Closset, Philippe ; d'Helft, Brigitte ;
Gérard, Nicolas ; et al. / Institut du patrimoine wallon
301 p. ; ill. ; 31 x 24 cm – 39 €
ISBN : 978-2-87522-086-8

Le théâtre de Liège. Du théâtre royal à l'opéra royal de Wallonie

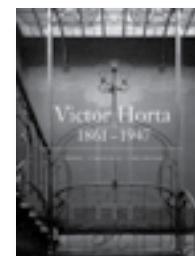
La trajectoire de Robert Puttemans est celle de nombreux architectes et artistes de toutes disciplines appartenant à la génération d'hommes et de femmes nés vers 1900, qui traversèrent les terribles soubresauts de deux guerres mondiales, la crise économique de 1929 et des crises morales et politiques sans précédent dans l'histoire.

Robert Puttemans, architecte.

Ou la passion de la mesure

Puttemans, Pierre / CIVA – CFC éditions
150 p. ; ill. ; 21 x 28 cm – 30 €
ISBN : 978-2-930391-44-1

ARCHITECTURE



BEAUX-ARTS



Wim Delvoye au Louvre.

Exposition, 31 mai-17 septembre 2012

Bernadac, Marie-Laure ; Crique, Jean-Pierre /

Fonds Mercator

96 p. ; ill. ; 30 x 24 cm – 25 €

ISBN : 978-90-6153-061-9

L'ouvrage dresse le portrait d'une rencontre inédite entre les collections du musée du Louvre et l'univers baroque de l'un des protagonistes majeurs de la création contemporaine. De la conception à l'installation des œuvres in situ, le catalogue, amplement illustré, dévoile les audaces autant stylistiques que techniques du plasticien belge.

Pulsion(s) : art & déraison

Collectif / Renaissance du livre

Textes de Jacques Toussaint, Céline Eidenbenz,

Laurence Brogniez, Pascal Rousseau

224 p. ; ill. ; 23 x 23 cm – 29 €

ISBN : 978-2-507-05076-4

Trois expositions sont consacrées, à Namur, au thème de la pulsion. Quelles questions se posent, quel regard neuf porter sur la personnalité complexe des sorcières, sur l'hystérie du XIX^e siècle, sur les artistes sous influence de stupéfiants ?

Alfred Courtens, sculpteur.

Exposition, Ixelles, Musée des beaux-arts,

du 21 juin au 9 septembre 2012

de Schaetzen, Axelle / Racine

142 p. ; ill. ; 26 x 19 cm – 24,95 €

ISBN : 978-2-87386-790-4

Marguerite Yourcenar et la peinture

flamande. Exposition, Cassel,

Musée départemental de Flandre, du

13 octobre 2012 au 27 janvier 2013

Exposition/ Snoeck Publishers

120 p. ; ill. ; 28 x 25 cm – 22 €

ISBN : 978-94-6161-051-5

Rubens, Van Dyck, Jordaens et les autres.

Peintures baroques flamandes aux Musées

royaux des beaux-arts de Belgique

Exposition / Connaissance des arts

34 p. ; ill. ; 29 x 22 cm – 9,50 €

ISBN : 978-2-7580-0420-2

Bruxelles Brussel

Götting, Jean-Claude / Le 9^e monde

48 p. ; ill. ; 20 x 25 cm – 35 €

ISBN : 978-2-84456-109-1

L'ouvrage reprend tous les dessins exposés par l'auteur à la Galerie « Les petits papiers » pendant l'été 2012.

Arts en relation. Techniques et pratiques d'un art relationnel de 1973 à nos jours.

Arts in relation. Techniques and practices of a relational art from 1973 to today

Lennep, Jacques / 100 Titres – Yellow Now

156 p. ; ill. ; 23,5 x 22,5 cm + DVD

ISBN : 978-2-87430-303-4

Dans les années 70, les artistes d'avant-garde ont développé un art dit d'« attitude » et ont pratiqué de nouveaux médias comme la vidéo, l'installation, la performance. Ils ont réalisé des actions, développé un art conceptuel, un art narratif, un art corporel ou un art sociologique. Ils ont reconsidéré la photographie, qu'ils ont souvent privilégiée, et les livres d'artistes se sont multipliés. Jacques Lennep adopta d'emblée ces nouveaux médias.



René Magritte. Catalogue raisonné Volume 6, Newly discovered works : oil paintings, gouaches, drawings

Whitfield, Sarah (éd.) / Fonds Mercator

163 p. ; ill. ; 33 x 25 cm – 49,95 €

ISBN : 978-90-6153-989-6

Cet ouvrage synthétise les dernières découvertes sur les œuvres et la vie de Magritte. Textes d'accompagnement et analyse comparative fournissent une profusion d'informations complémentaires : circonstances de la découverte des œuvres, références de lettres, citations en langue originale, extraits des volumes précédents, etc.

« Il y a / L'eau la terre l'air / Et le feu / Quatre éléments / Et un cinquième / Dont j'ignore le nom // Mais que l'ombre / Qui sait tout / Couvre d'un manteau / Dont la doublure / Soyeuse est la lumière »

Nouveau feu

Lambersy, Werner
Estampe originale de Roland Renson
gravée au burin sur cuivre
n. p. ; ill. ; 19 x 27 cm

« La couleur / est toujours locale // Son nom / ses prénoms / sont dans la pierre / la poussière du lieu // dans la sève / et presque la saveur / de vastes végétations »

Travaux pratiques

Lambersy, Werner / Xsellys éditions
Gravure et reliure sérigraphiée de Régis Lacomblez. Feuillet enluminé de Fabien Giry.
10 p. ; ill. 15 x 24 cm

Ce livre, très lente décantation de textes et d'images, projet artistique, à la fois photographique et littéraire, entretient de très étroites relations avec le travail que mène l'auteur à propos du regard, de l'image et des cultures visuelles. Il a pour projet de rendre sensible, par l'image et par le texte, ce lieu magique, au fond de nous-mêmes, où se construit l'évidence du paysage.

Démésures du paysage

Havelange, Carl / Yellow Now,
Côté photo-images
Textes et images de Carl Havelange
152 p. ; ill. ; 21 x 17 cm – 23 €
ISBN : 978-2-87340-316-4

Ce livre contient une compilation non exhaustive de pratiques traditionnelles et de trouvailles plus personnelles pour concevoir et fabriquer des instruments à partir de papier et de carton.

Instruments de musique en papier et carton

Vandervorst, Max / Alternatives
110 p. ; ill. ; 19 x 14 cm – 13,70 €
ISBN : 978-2-86227-697-7

Six histoires, six destins. Six adolescentes afghanes, racontent, avec émotion et pudeur, un moment de leur vie. Elles parlent de leur pays avec amour. Malgré la guerre, malgré l'exil, malgré la mort, l'Afghanistan demeure un pays où l'on chante, où l'on vit, où l'on danse.

Rose afghane

Andriat, Frank / Mijade,
Mijade nouvelles
144 p. ; 21 x 11 cm – 7 €
ISBN : 978-2-87423-083-7

La mère de Sam est handicapée mentale ; Sam a vécu avec elle jusqu'à ses 6 ans, avant d'être placée de foyer en famille d'accueil. Elle raconte ses nouvelles mères bourrées de bonnes intentions et d'amour maternel, les psychologues attachantes, les assistantes sociales qui sont sorties de leur rôle...

Ma mère à l'ouest

Kavian, Eva / Mijade, Mijade romans
192 p. ; 21 x 11 cm – 7 €
ISBN : 978-2-87423-087-5

Lucas a douze ans. Il est à l'âge où tout pose question : la mort comme l'amour, l'amitié, le quotidien... Avec tendresse et lucidité, il pose un regard curieux sur sa famille, ses amis. Il cherche son chemin, et ce n'est pas simple !

Les questions de Lucas

Nys-Mazure, Colette / Mijade, Zone J
144 p. ; 18 x 13 cm – 6 €
ISBN : 978-2-87423-051-6

Vernes, Henri / Ananké-Lefrancq, Bob Morane
160 p. ; ill. ; 23 x 15 cm – 15,30 €
ISBN : 978-2-87418-228-0

Bob Morane. La bête hors des âges

PHOTOGRAPHIE

MUSIQUE

LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE



HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES

De la déchirure à la réhabilitation.

L'itinéraire d'Henry Bauchau

Akonga Edumbe, Émilienne / P.I.E. Peter Lang,
Documents pour l'histoire des francophonies

Préface de Marc Quaghebeur

394 p. ; ill. ; 22 x 15 cm – 49,76 €

ISBN : 978-90-5201-771-6

Consacré aux formes du passage de la déchirure à la réhabilitation dans l'univers fictionnel de Bauchau, le livre met la focale sur ce qu'apportent aujourd'hui les textes de l'écrivain, mais aussi sur ce que fut et ce qui fit leur creuset: le long travail d'engendrement d'un au-delà de l'Histoire bancale de l'Occident.

Revue internationale Henry Bauchau, l'écriture à l'écoute, n° 4.

Henry Bauchau en traduction

Collectif / Presses universitaires de Louvain

205 p. ; ill. ; 25 x 16 cm – 22 €

ISBN : 978-2-87558-049-8

Ce numéro donne la parole aux traducteurs de Bauchau, qui se mettent dans la position d'une réceptivité optimale à l'égard de ce que ses textes laissent entendre dans et entre les mots, afin de s'en faire les passeurs vers un autre univers linguistique.



La Passion Ghelderode 1962-2012

Collectif / Association internationale

Michel de Ghelderode – Le Cri

101 p. ; ill. ; 17 x 24 cm – 25 €

ISBN : 978-2-8710-6566-1

L'ouvrage accompagne l'exposition *La Passion Ghelderode* au Centre d'art de Rouge-Cloître et met les documents exposés en perspective. L'homme Ghelderode, son environnement, son théâtre et ses contes sont évoqués. La parole est également donnée aux créateurs qui interprètent l'auteur et ceux qui répertorient et archivent son œuvre foisonnante.

D'une correspondance, l'autre. Lettres de Marie Delcourt et d'Aloïs Gerlo traduisant l'Opus epistolarum d'Érasme (1964-1979)

Delcourt, Marie ; Gerlo, Aloïs / Droz

Édition de Marie-Henriette Theunissen-Faider

23 x 16 cm – 39 €, ISBN : 978-2-600-01598-1

En 1964, Marie Delcourt et Aloïs Gerlo se sont attelés à la traduction complète de la correspondance d'Érasme. Les deux collaborateurs ont échangé leurs réflexions, leurs hésitations et les décisions matérielles indispensables dans des lettres aujourd'hui publiées, qui révèlent la pensée personnelle de l'humaniste et les pièges inhérents à l'art de traduire.

Imaginaires de la vie littéraire.

Fiction, figuration, configuration

Dozo, Björn-Olav (dir.) ; Glinioer, Anthony (dir.) ;

Lacroix, Michel / Presses universitaires
de Rennes, Interférences

376 p. ; 21 x 16 cm – 20 €

ISBN : 978-2-7535-1862-9

Cet ouvrage collectif montre comment la littérature se pense comme création et discours, mais aussi comme lieu de socialisation et de travail collectif. De Courteline à Stephen King, ou aux écrivaines de chick-lit, les multiples visages des écrivains fictifs et les diverses configurations de la vie littéraire sont ainsi dévoilés sous un jour nouveau.



Lettres de Liège. Littérature wallonne, histoire et politique (1630-1870)

Droixhe, Daniel / Le Cri – Académie royale
de langue et de littératures françaises

253 p. ; ill. ; 15,5 x 24 cm – 21 €

ISBN : 978-2-8710-6593-7

L'ouvrage entend saisir une image des lettres dialectales, en région liégeoise, à trois moments privilégiés : les *Dialogues de paysans* au XVII^e siècle ; le *Théâtre liégeois* du XVIII^e siècle ; le « renouvellement dialectal » du milieu du XIX^e.

Études sur la nouvelle de langue française, Volume 4

Godenne, René / Slatkine

288 p. ; 22 x 15 cm – 55 €

ISBN : 978-2-05-102445-7

Quatrième tome d'une étude de l'histoire de la nouvelle francophone, du XVII^e au XX^e siècle. Dans ce volume de nombreux auteurs français, québécois et belges sont étudiés, parmi lesquels : Mme de Gomez, E. Sue, P. Féval, A. Dumas, C. Lemonnier, C. Farrère, M. Arland, A. Pieyre de Mandiargues, A. Saumont...

Après *Aspects inconnus et méconnus de la contrefaçon en Belgique*, François Godfroid s'attache ici au recensement des catégories insoupçonnées et nombreuses de ce phénomène de société.

Aspects marginaux de la contrefaçon en Belgique

Godfroid, François / Académie royale de langue et de littérature françaises
478 p. ; ill. ; 24,5 x 16 cm – 49 €
ISBN : 978-2-8032-0053-5

Les auteurs ont eux aussi leurs bonheurs de lecture, ces enthousiasmes qu'ils font partager à leurs lecteurs sous forme de notes, d'articles, de chroniques, de préfaces, etc. G. Goffette rassemble dans cet ouvrage les textes que lui ont inspiré ses coups de cœur, sans les hiérarchiser, et invite ceux qui le lisent à la découverte.
(©Electre)

La mémoire du cœur

Goffette, Guy / Gallimard, Les cahiers de la NRF
21 x 14 cm
ISBN : 978-2-07-013982-8

Roman de gare, thriller avant la lettre, poème en prose écrit dans une langue magistrale, mythe d'Orphée revisité, conte initiatique, *Bruges-la-Morte*, cette œuvre universelle, offre une pluralité d'interprétations qui continue de lui assurer un succès constant. Mais un examen attentif du contexte politique, littéraire et philosophique qui prévaut en 1892, l'année de publication du récit, permet d'ouvrir de nouvelles et passionnantes pistes de lecture...
Le livre est à télécharger sur le site <http://bruges-la-morte.net/>

Le secret de « Bruges-la-morte »

Goffin, Joël
Livre numérique au format PDF ; 272 p. ; ill.

Abécédaire illustré constituant un florilège ludico-culturel des mots qui appellent un commentaire, une explication, une digression étymologique ou une explication technique, pour une entrée dans l'univers langagier de Hergé.

Hergé. Mots et jeux de mots

Quella-Guyot, Didier / L'àpart éditions
304 p. ; ill. ; 24 x 17 cm – 25 €
ISBN : 978-2-36035-101-5

À ce jour, il n'existait pas de biographie d'Émile Verhaeren en néerlandais. À partir de sources inexploitées, Paul Servaes comble cette lacune ; il met entre autres l'accent sur la conscience européenne visionnaire de Verhaeren et étudie ses relations et sa place dans le domaine littéraire néerlandophone.

Emile Verhaeren. Vlaams dichter voor Europa

Servaes, Paul / EPO
1080 p. ; 16 x 24 cm – 49,50 €

Proposant une analyse systématique de la critique littéraire dans les journaux communistes de l'époque (1944-1956), Laurence van Nuijs examine la conception de la littérature qui s'y développe au quotidien. Sur la base d'une méthodologie sociocritique, elle offre une lecture détaillée du discours en question, dont elle souligne la dimension collective, sans en ignorer les variantes individuelles.

La critique littéraire communiste en Belgique. Le Drapeau Rouge et De Rode Vaan (1944-1956)

van Nuijs, Laurence / P.I.E. Peter Lang
330 p. – 40,10 €
ISBN : 978-90-5201-886-7

Ce document capital sur A. Gide et son temps permet aussi de découvrir l'ampleur de ce que Mme Théo Van Rysselberghe a consigné quotidiennement sur les propos, actes et pensées de l'écrivain. (©Electre)

Cahiers André Gide, n° 3, vol. 2. Les Cahiers de la Petite Dame : notes pour l'histoire authentique d'André Gide

Van Rysselberghe, Maria (éd.) / Gallimard, Les cahiers de la NRF
15,90 €
ISBN : 978-2-07-013915-6





Henry Bauchau. Sous l'éclat de la Sibylle

Wathée-Delmotte, Myriam / Actes Sud
256 p. ; 22 x 12 cm – 23 €
ISBN : 978-2-330-01426-1

La figure récurrente de la Sibylle est une des clés de compréhension de l'œuvre et du cheminement spirituel et réflexif d'Henry Bauchau.

Faulkner & Dostoïevski. Confluences et influences

Weisgerber, Jean / Le Cri – Académie royale
de langue et de littératures françaises
Préface de Jacques De Decker
367 p. ; 24 x 15,5 cm – 24 €
ISBN : 978-2-8710-6575-3

Explorer l'univers d'un écrivain avec les lunettes d'un autre, se servir de Dostoïevski comme révélateur de Faulkner, éclairer l'Américain à la lumière du Russe : telle est l'idée fondatrice d'une étude que légitiment nombre de rapports de fait et des affinités de tempérament tout aussi irréfutables.

POÉSIE

Les chemins de Janus

Coran, Pierre / M.E.O.
Illustration d'Armand Simon
70 p. ; ill. ; 14,5 x 21 cm – 12 €
ISBN : 978-2-930333-52-6

Les chemins de Janus est le voyage poétique d'un errant en quête d'un autre lui-même. Trois étapes jalonnent le cheminement : l'euphorie du départ, les épreuves à surmonter et la lumière atteinte : « Je m'étais cru désert et j'étais habité. »

Livret muet (fragment sonore)

De Maeseneer, Rony / Maelström, Bookleg
31 p. ; 12 x 18 cm – 3 €
ISBN : 978-2-87505-102-8

« L'oralité s'oralise ; / l'oralité s'oralise à tout bout de champ, / lexical / dans la grande fête foraine, féerique, / fantastique circularité de l'oralité roulante partout ; / par tour, / festività de l'organique »



Quelqu'un a déjà creusé le puits

Dugardin, Marc / Rougerie
72 p. ; 14,5 x 22,5 cm – 11 €
ISBN : 978-2-85668-172-5

« tout ne tient que par ce qui le défait / et d'abord la légende de soi-même // ainsi, deux vers me sont donnés – / amorce d'un trajet dont je ne sais rien / – quelques mots m'inventent écrivant // rythme – deux vers de dix pieds / retournent mes pas vers ma propre / adolescence – deux vers qui ne / condamnent que leur propre imposture »

L'autre côté de l'ombre

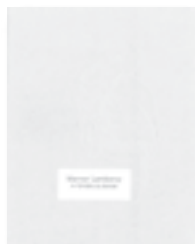
Hoex, Corinne ; Hollan, Alexandre / Tétrasy Lyre
Images d'Alexandre Hollan
n. p. ; ill. ; 22 x 22 cm – 15 €
ISBN : 978-2-930685-00-7

L'autre côté de l'ombre est un poème que Corinne Hoex a écrit en regard de l'œuvre d'Alexandre Hollan, un peintre en contact intime avec la nature et les arbres qu'il dessine dans le silence et la méditation. Avec ce poème, C. Hoex se glisse dans le regard du peintre et tente d'être au plus près de l'émotion que soulève l'observation lente et patiente de ces arbres.

Mise en pages

Imhauser, Emmanuelle / Atelier de l'Agneau,
Collection 25
63 p. ; 21 x 14 cm – 14 €
ISBN : 978-2-930440-52-1

« L'écriture, autobiographique, se love dans / le quotidien comme au creux du lit. / Ainsi le « moi » est-il mis en pages. / S'arrêter sur des objets : le bouquet de lys. / Des moments : le jour de l'an ou un 12 mars. / Des lieux : la cuisine, la rue, le jardin. / De grands moments de sensualité : / « souffle sur la soie tiède qui fait voler la page » / L'écriture et le corps, les plaisirs. »



À l'ombre du bonsaï

Lambersy, Werner / L'Âne qui butine
Frottis d'Anne Letoré. Préface de von Knapheyde
135 p. ; ill. ; 15,5 x 19 cm – 22 €
ISBN : 978-2-919712-00-7

« Automne / Feuilles mortes / De l'âme au fil des eaux // Hiver / Troncs debout / Crayonnant dans la neige // Printemps / Vent soufflant / Sur les thés de l'herbe // Bel été / Poème et fruits / Presqu'au pied de l'arbre »

« Gavés de velours, le grain, le train, le sein. / Toujours la ville et ceux qui vivaient là, / ceux qui disaient « muscat », « coups / pleuvent », « courants d'air ». La marche / endort le laitier. Les hardes et les vignes / croissent, croissent aussi les pluies le long / du corps, les pluies dont les veines pro- / tègent la moelle ou le sureau. Qui vive ? »

Poudrière... et autres poèmes

Izoard, Jacques / Académie royale de langue et de littérature françaises & Éditions Erceé
Textes réunis par Gérard Purnelle. Avant-lire de René de Ceccatty

93 p. ; 16,5 x 12 cm – 10 €

ISBN : 978-2-87145-017-7

On connaît François Jacqmin poète. Son œuvre comprend également une part inédite et méconnue, ses nombreux essais graphiques, pastels, gouaches, collages, poèmes/affiches et illustrations de texte. Il a aussi écrit des poèmes dédiés à des œuvres de peintre. Ce volume fait écho à l'exposition organisée par la Société libre d'Émulation de Liège.

L'œuvre du regard

Jacqmin, François / La Différence, Littérature
Édition sous la direction de Gérard Purnelle.

Avec la collaboration de Daniel Dutrieux, Daniel Higny et Marc Renwart

272 p.-pl. ; ill. ; 17 x 17 cm – 25 €

ISBN : 978-2-7291-2008-5



Dans ces poèmes très brefs, Philippe Leuckx questionne l'écriture, les thèmes du temps et de l'autre. Que savons-nous ? Si peu. Il faut aller au bord des choses, « au plus près », et songer que les mots nous servent à circonscrire le réel le plus fugace. Pourtant, le poète se sent séparé et l'intimisme est sans doute pour lui une des manières pour explorer l'absence.

Au plus près

Leuckx, Philippe / Éd. du Cygne, Le chant du cygne

53 p. ; 13 x 20 cm – 10 €

ISBN : 978-2-84924-290-2

« La ville déborde et tu songes à l'heure pleine où les cageots s'engorgent d'âmes éphémères et, dans les ruelles, coule l'anchois sur le bord d'un cava. // Un serveur tout habillé de noir aux bras peinturlurés te sert un sourire vraiment barcelonais et des croquettes de joie dans l'étroite bande gourmande qui court sous les bulles, dans un cri étourdissant de justesse. »

Un piéton à Barcelone

Leuckx, Philippe / Encres Vives, Lieu

12 p. ; 20,5 x 29,5 cm – 6,10 €

« Les mots ne sont pas une réponse. // Les mots sont une présence de plus, inutile à la présence des choses. // L'homme n'est pas une unité. // Le monde n'est pas une unité dont on ne serait pas même un fragment qui laisserait supposer le remembrement possible. »

Nœud noué par personne

Nunez Tolin, Serge / Rougerie

56 p. ; 23 x 15 cm – 11 €

ISBN : 978-2-85668-173-2



Savary, Louis / Les presses littéraires

104 p. ; 13,5 x 21 cm – 15 €

ISBN : 978-2-35073-481-1

Un poème nous sépare

Bodart, Roger / La Différence, Orphée

128 p. ; 17 x 12 cm – 5 €

ISBN : 978-2-7291-0851-3

La Route du sel

Pensées au cours libre, rêveries suscitées par les peintures déroutantes de Magritte. Et il semble alors que c'est de la matière même de ces tableaux – poésie couchée sur toile – qu'Henri Michaux compose ces fragments oniriques.

En rêvant à partir de peintures énigmatiques

Michaux, Henri / Fata Morgana

80 p. ; 22 x 12 cm – 14 €

ISBN : 978-2-85194-849-6

POÉSIE
RÉÉDITIONS

THÉÂTRE



Les villes tentaculaires

Verhaeren, Émile / Onlit Books

Livre numérique – 1,99 €

ISBN : 978-2-87560-015-8

Première(s) fois

Centre de la marionnette de la Fédération
Wallonie-Bruxelles / Lansman, Figures.

Marionnettes

Préface d'Aurélié Montignie

86 p. ; ill. ; 21 x 14 cm – 12 €

ISBN : 978-2-87282-894-4

Cinq pièces pour marionnettes sur le thème « Première(s) fois », écrites par Martine Macre, Daniel Simon, Aude Van Schaftingen, Emanuele Delle Piane et Dinaïg Stall.

Théâtre des Doms. 2001-2011 : le voyage d'une décennie

Grombeer, Philippe (dir.) / Présence et action
culturelles – Éd. de l'attribut

128 p. ; ill. ; 27 x 21 cm – 25 €

ISBN : 978-2-930524-33-7

Dix ans de défis liés à des choix de politiques culturelles sont mis en évidence : choix de programmation dans les différents secteurs des arts de la scène, modalités d'accueil des compagnies et stratégies de communication.

Serpents à sornettes, suivi de Chaos manager

Piemme, Jean-Marie / Actes Sud

80 p. ; 15 x 20,5 cm – 18 €

ISBN : 978-2-330-01225-0

Serpents à sornettes : dans la 'Firme de la foi', tout est très mystérieux. Un tailleur vient d'apporter le costume commandé par Dieu et se retrouve à relooker toute l'entreprise. Mais les affaires du Seigneur sont-elles au-dessus de tout soupçon ? *Chaos manager* : un huis-clos féminin et assassin dans les bureaux d'une multinationale.

Alternatives théâtrales, n° 113-114 Le théâtre à l'opéra, la voix au théâtre

Revue / Alternatives théâtrales

Dossier coordonné par Isabelle Moindrot
et Alain Perroux

20 €

ISBN : 978-2-87428-082-5

Ce numéro explore les esthétiques de la mise en scène lyrique actuelle, particulièrement radicales, émanant d'une génération (Ph. Boesmans, R. Castellucci et M. Crimp notamment) venue à l'opéra avec la mondialisation. Celles-ci laissent transparaître des inquiétudes esthétiques mais aussi sociétales et renvoient l'image d'une humanité en mutation.

PROSE DIVERS



Soit dit entre nous... Écrire m'emmerde

Blasband, Philippe / Le Castor Astral,

Éscales des Lettres

96 p. – 10 €

ISBN : 978-2-85920-915-5

Un écrivain belge de quarante-sept ans se rend compte, finalement, qu'il n'aime pas tellement écrire. Il se demande s'il n'aurait pas mieux fait d'écouter ses parents. Il aurait pu être médecin, ou assureur, ou politicien, ou top model, ou militaire de carrière. Il se serait peut-être plus marré. Qui sait ? Au fil des pages, Philippe Blasband évoque avec humour sa famille iranienne, son enfance à Boston, sa vie dans un kibboutz, Claudia Schiffer et Philippe Noiret, ses acouphènes, son goût pour le thé, son incapacité à faire autre chose qu'écrire... Il offre aussi un truc infallible pour ne pas penser tout le temps au sexe.

Et si j'ouvrais la porte de mon sixième sens ?

Coenraets, Marie-Pascale / Mols

192 p. ; 21 x 15 cm – 18 €

Et si c'était vrai, si nous avions bien un sixième sens ?

ISBN : 978-2-87402-142-8

L'Academia Belgica de Rome, fondée en 1939, accueille en résidence depuis vingt ans des écrivains belges de langue française. Pour fêter cet anniversaire, le livre rassemble les témoignages de vingt-huit auteurs qui y ont résidé. Autant d'invitations à se mettre dans les pas de leurs déambulations romaines et à découvrir des extraits d'ouvrages écrits dans ce cadre enchanteur.

Déambulations romaines.
28 écrivains à l'Académie Belgica
 Collectif / Didier Devillez
 219 p. ; ill. ; 14 x 20 cm – 20 €
 ISBN : 978-2-87396-135-0

Coosemans, Serge / Onlit Books
 Livre numérique – 1,99 €
 Chroniques.
 ISBN : 978-2-87560-020-2

Sortie de route

29 auteurs réagissent aux photographies de Martine Cornil.

Bords de mondes
 Cornil, Martine / Maelström
 64 p. ; 20 x 25 cm – 20 €
 Martine Cornil.
 ISBN : 978-2-87505-138-7

Une femme, la nuit, marche dans une maison. « La nuit, je ne vois pas et c'est bien. La matière me suffit. » Elle explore son corps, le dedans le dehors. Les humeurs qui en sortent, les larmes, la salive, l'urine... La nuit, elle est plus sauvage et plus vive. Peut-être moins sage que le jour.

La nuit je cherche l'eau
 De Roo, Anne / Esperluète
 Dessins de Dominique Van den Bergh
 26 p. ; ill. ; 10,5 x 20 cm – 8 €
 ISBN : 978-2-35984-031-5

De Bagdad à la Nouvelle-Orléans, de Lyon à Tel-Aviv, de Bruxelles à Anvers en passant par Malines... petits et grands regards sur un monde qui craque de partout. Chronique des années 2001-2011, sous l'angle de la politique et l'actualité belgo-belges. Une écriture avant tout, qui traduit la liaison passionnelle d'une « mauvaise juive » et d'une « mauvaise flamande » (les deux étant cumulables) avec son temps.

Humeurs judéo-flamandes
 Grauwels, Anne / Ercée
 144 p. ; 12 x 17,5 cm – 12 €
 ISBN : 978-2-87145-018-4

Depuis son roman *Ours toujours*, paru en 2005, Xavier Hanotte ne cache pas le goût qu'il a pour les ursidés. Nous apprendrons ici qu'il appartiendrait lui-même à cette famille. En tout cas, c'est en tant qu'ours qu'il nous emmène sur la piste des humains et de leurs bizarreries. Ses coups de patte et ses coups de griffe ne sont pas rares ; ses coups de cœur non plus.

Soit dit entre nous... Je suis un ours
 Hanotte, Xavier / Le Castor Astral,
 Escales des Lettres
 96 p. – 10 €
 ISBN : 978-2-85920-916-2

« Depuis toute petite, j'ai peur. De tout, de rien. De la vie, de la mort. Des talons hauts, d'une pomme en train de pourrir. Des stylos de la marque Mont-Blanc. Des billets de banque. Des aliments allergènes (c'est-à-dire presque tous). De l'icône « coupe » de mon ordi. Des médecins. Des serrures. De mon jardin et des hommes du groupe sanguin B. J'ai peur de l'avenir en général et de celui de ma fille aînée en particulier. Et aussi d'écrire... J'ai peur de tout – mais je fais des efforts. »

Soit dit entre nous... J'ai peur de tout
 Jamar, Corinne / Le Castor Astral,
 Escales des Lettres
 96 p. – 10 €
 ISBN : 978-2-85920-917-9





CONTES ET NOUVELLES



Crystals in a shock wave - The works of / Albert Russo/ et son œuvre

Russo, Albert / CreateSpace
322 p. – 48,35 €
ISBN : 978-1-47753-204-1

L'œuvre d'Albert Russo sur 40 ans, recensée en français et en anglais, avec ses propres essais et ses photos.

Jongleries culinaires. Recettes végétariennes de Colienne

Vancraen, Colienne / Esperluète
Préface de Frédérique Dolphijn. Illustrations
de Pauline Gacon. Photographies de
Djoïa Murinni et Florian Vallée
72 p. ; 20 x 21 cm – 18 €
ISBN : 978-2-35984-027-8

Au fil de son chemin de cuisinière itinérante, bon nombre des heureux goûteurs ont émis le souhait d'une transmission des secrets. *Jongleries culinaires* est une réponse non exhaustive, un état des lieux des recettes préférées du moment qui devrait, selon le souhait de Colienne, vous rendre le cœur content.

Crescendo

Collectif / Onlit Books
Livre numérique
ISBN : 978-2-87560-022-6

Le recueil réunit les neuf textes lauréats du grand concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2011-2012 qui avait pour thème « Crescendo ».

Petites musiques de nuit

Collectif / Renaissance du livre,
Grand miroir
128 p. ; 19 x 12 cm – 12 €
ISBN : 978-2-507-05070-2

Il y a des musiques qui racontent des histoires, et des histoires qui parlent de musique. Mais il ne suffit pas d'évoquer une œuvre musicale dans un texte pour créer un duo émouvant ; il faut, entre les deux modes d'expression, une imbrication profonde, une symbiose où chacun conserve ses spécificités mais s'enrichit de celles de l'autre. C'est ce que proposent les douze auteurs de ce recueil.

Et ta mère !

Delfosse, Luc / Onlit Books
Livre numérique – 2,99 €
ISBN : 978-2-87560-012-7

Hippolyte, Lili, la femme de Jean-Jules, l'auteur de ces nouvelles et même le roi Albert II. Ont-ils jamais été aussi libres, déjantés, farceurs et méchants depuis qu'ils ont atteint un âge prétendument canonique ? Il y a bien cet écrivain moribond qui sèche sur sa dernière page mais son vieux nègre veille au grain.

Toison d'or

Delperdange, Patrick / Onlit Books
Livre numérique – 1,99 €
ISBN : 978-2-87560-021-9

Carole et Isabelle travaillent dans la plus belle librairie de Bruxelles. Et Martin, jeune stagiaire, semble les intéresser au plus haut point. Un beau jour, il est entraîné par les deux jeunes femmes dans un jeu érotique et sensuel, de plus en plus troublant. Mais Martin a l'impression que quelqu'un tire les ficelles de cette histoire. Nouvelle érotique

L'arrachoir (récits et nouvelles) volume 1

Favretto, Françoise / Atelier de l'Agneau
70 p. ; 22 x 14 cm – 14 €
ISBN : 978-2-930440-54-5

Ces courtes proses font suite aux *Chroniques errantes* que Françoise Favretto a publiées en revue. Ici les textes, plus longs, se regroupent souvent autour d'une thématique : l'arrachement. On extirpe une confiance, de la violence, on dé plante pour replanter, on se dépasse pour questionner les mouvements des hommes, sortir de soi-même, changer.

À quoi pense un prisonnier au soir de sa libération ? Comment trouver le sommeil lorsqu'on ne sait pas de quoi demain sera fait ? Que s'est-il passé de l'autre côté durant ces vingt années passées derrière les barreaux ?

20 years on the other side.

20 ans de l'autre côté

Kosma, Edgar / Onlit Books
Livre numérique – 0,99 €
ISBN : 978-2-87560-008-0

Treize nouvelles chargées de tendresse et de cruauté pour déguster la cuisine amoureuse « al dente », soigneusement mijotée ou froide comme la vengeance. Mais en fin de compte, il n'y a sans doute aucune recette. Une alchimie improbable entraîne les femmes et les hommes. Il nous reste à la fin de nos passions quelques souvenirs en demi-teinte, des éblouissements, de petites joies ou des rancœurs. Pas de paradis éternel mais de quoi raconter des histoires et en recommencer de nouvelles.

Amours à mort

Maes, Dominique / Murmure des soirs
234 p. ; 15 x 21 cm – 20 €
ISBN : 978-2-930657-08-0

« Au début, il n'y a pas de mère. Pas de père non plus. C'est dès le premier jour de la vie de la Petite, dès la première heure peut-être, on ne sait pas. Il y a une femme inconnue qui vient de la mettre au monde et aussitôt s'efface. »

Elles quatre, une adoption

Malinconi, Nicole / Esperluète
Dessins d'Évelyn Gerbaud
37 p. ; ill. ; 19 x 12 cm – 11 €
ISBN : 978-2-35984-030-8

Onze nouvelles, pour la plupart inédites, venant éclairer les racines de l'œuvre romanesque et poétique d'Hubert Nyssen. Comme une boîte de Pandore ouverte en complicité, pour retrouver son art des dialogues ciselés et son goût des échanges insolents, sa pensée virevoltante servie par une écriture savante et rieuse.

Dits et inédits

Nyssen, Hubert / Actes Sud,
Un endroit où aller
256 p. ; 19 x 10 cm – 21 €
ISBN : 978-2-330-01298-4

Onze nouvelles. Des personnages brossés en deux traits, bousculés d'un coin à l'autre de Paris. Des énigmes de la vie qui se cachent derrière le buisson de la réalité. Vous y êtes. Bon appétit quand même.

C'était demain

Rigaux, Jean-Marc / Murmure des soirs
114 p. ; 15 x 21 cm – 17 €
ISBN : 978-2-930657-07-3

De Paris jusqu'en Islande en passant par Vienne, Bruxelles et Copenhague, des aventures qui se doublent d'un voyage dans le temps mais qui, souvent, explorent le labyrinthe du cœur humain.

Les deux messieurs de Bruxelles

Schmitt, Éric-Emmanuel / Albin Michel
220 p. ; 21 x 15 cm – 20 €
ISBN : 978-2-226-24432-1

« Partie italienne » est le nom d'une ouverture ou début de partie aux échecs. Dans ce texte, une vision de cristal du lien qui peut exister entre un homme et une femme.

Partie italienne

Vanhaeren, Laurence / Éd. du Masque d'or
32 p. ; 17 x 11 cm – 8,50 €
ISBN : 978-2-36525-017-7

Dans des lieux proches de l'Escaut, entre Douai et Tournai, se déroulent une série de nouvelles qui cherchent à avoir chacune un ton différent. Elles sont proches d'un fantastique diffus, avec une part de mystère et de quotidien. En guise de décors : le fleuve, les carrières, des cités du Pays Blanc et du Pays Vert...

Escaut, de-ci de-l'eau

Voiturier, Michel / Les Déjeuners sur l'herbe
97 p. ; 14 x 21 cm – 14 €
ISBN : 978-2-930433-19-1



CONTES ET NOUVELLES RÉÉDITION ROMANS ET RÉCITS



Nouvelles enquêtes de Maigret

Simenon, Georges / Gallimard, Folio policier
18 x 11 cm – 9,10 €
ISBN : 978-2-07-030451-6

Le Pape a disparu

Ancion, Nicolas / Onlit Books
Livre numérique – 4,99 €
ISBN : 978-2-87560-019-6

Toujours ardent, enthousiaste, prêt à se lancer dans les plus folles aventures, le premier pape belge, Ernest I^{er}, est un héros moderne et dynamique dont les aventures palpitantes font rêver bien des jeunes filles. Et bien des jeunes hommes...

Bart chez les Flamands

Andriat, Frank / Renaissance du livre,
Grand miroir
160 p. ; 21 x 12 cm – 12 €
ISBN : 978-2-507-05066-5

2030. Les Flamands ont obtenu la scission de la Belgique et créé leur république. Repliée sur elle-même, la Flandre vit à marée basse pendant que dans ce qui reste du royaume de Belgique nage dans l'opulence. La reine Mathilde propose de tendre la main aux Flamands, mais les nationalistes protestent : Bart Lecoq, président de la NWA, monte au créneau.

Chemin sous la neige

Bauchau, Henry / Actes Sud
208 p. ; 22 x 12 cm – 21 €
ISBN : 978-2-330-01412-4

Ce livre représente la suite de *L'enfant rieur* et décrit la défaite de 1940, l'entrée dans la Résistance, le cheminement vers l'amour et les débuts dans l'écriture.

Le vacarme du silence

Beaujean, Jean-Charles / Memory Press, Roman
207 p. ; 21 x 15 cm – 17 €
ISBN : 978-2-87413-171-4

Julie, trente-neuf ans, vient d'en prendre pour « un an ferme » pour « escroquerie en col blanc ». Une année sabbatique où elle va pouvoir respirer, se laisser aller dans un imaginaire sans frontières et peut-être se reconstruire.

L'interdit de père

Belleflamme, Guy / Memory Press, Roman
218 p. ; 21 x 15 cm – 17 €
ISBN : 978-2-87413-174-5

Sylvain, adolescent presque majeur, interroge sa mère sur l'identité de ce père inconnu dont elle ne veut en aucun cas lui dire le nom.

Grandes filles modèles

Chanel, Frédéric / Murmure des soirs
92 p. ; 10,5 x 15 cm – 10 €
ISBN : 978-2-930657-05-9

Après *Minaculeuse Maryllis* qui contait par le menu son extrême affection pour une maîtresse tarifiée, Frédéric Chanel diversifie sa chronique amoureuse avec *Grandes filles modèles*, qui met crûment en scène les trois femmes de sa vie d'alors.

Le ricochet

de Radiguès, Géraldine / Mols
184 p. ; 14,5 x 20,5 cm – 16,90 €
ISBN : 978-2-87402-151-0

Une rencontre dans des conditions exceptionnelles provoque un vide relationnel intense chez une jeune femme qui n'a pas eu l'occasion de dire au revoir à l'homme qu'elle aurait pu aimer. Le récit aborde le problème de la porte restée ouverte, qui empêche de passer à autre chose, avant de l'avoir refermée.

Elle marchait sur l'herbe et les dieux ont feint le sommeil. Quatre chants

Florence, Nicolas / Librairie-Galerie Racine
72 p. ; 13 x 20,5 cm – 15 €
ISBN : 978-2-243-04525-7

« Mais il y a Lycas, le garçon-loup protégé d'une déesse. Le témoin chargé des reconnaissances, l'élue de Mnémosyne. Car celui qu'on appelle loup a tout de l'animal pensant. Lui, il sait. »

Ida a 36 ans. Depuis toujours, elle mène une joyeuse vie de célibataire. Surtout pas d'engagement. Pourtant, voilà quelques mois qu'un désir la tenaille : devenir mère. Pour elle, cela signifie adopter. Elle choisit la Chine... De tribulations en attentes et angoisses, la rencontre a lieu un jour à Shenzhen.

Lee. Histoire d'une adoption

Gaeta, Italia / Couleur livres, Je
128 p. ; 13 x 21 cm – 13 €
ISBN : 978-2-87003-597-9

C'est l'histoire d'une femme. Elle a soixante-dix-neuf ans. Elle est italienne. Immigrée. Témoin de Jehovah. On lui annonce un cancer des os. Durant une année, sa petite-fille va l'accompagner dans la maladie. Par des ponts lancés entre passé et présent, elle va tenter de comprendre le destin tragique de cette grand-mère discrète et courageuse qui payera de sa vie le poids de bien trop de non-dits.

Tout ce silence

Gallo, Véronique / Desclée De Brouwer,
Littérature ouverte
Préface de Gabriel Ringle
109 p. ; 21 x 11 cm – 12 €
ISBN : 978-2-220-06470-3

Simon, le narrateur d'*Un été autour du cou*, est devenu un homme. Il raconte sa relation avec un père taciturne, rude et exigeant qu'il admire pourtant, de leur difficulté à communiquer et de ses attentes déçues de fils. Cet homme dont il fait le portrait restera pour lui comme une ombre insaisissable. (©Electre)

Geronimo a mal au dos

Goffette, Guy / Gallimard, Blanche
21 x 14 cm
ISBN : 978-2-07-013999-6

En 2089, les pays du Nord érigent un mur pour se protéger des l'épidémie qui décime le Sud. Les siècles passent, les Hémisphères se replient sur elles-mêmes et s'oublient. Un jour, par le biais de son animal-totem, Caracal découvre un monde très différent au Sud du Mur.

Chroniques des hémisphères.

Volume 1, Le bal des poussières

Lanero Zamora, Katia / Les Impressions
Nouvelles, Imaginaires
240 p. ; 24 x 16 cm – 15 €
ISBN : 978-2-87449-152-8

Une génération après la révocation de l'Édit de Nantes, une révolte éclate dans les Cévennes : de jeunes paysans et artisans prennent les armes pour recouvrer leur liberté de conscience. Parmi eux, le cadet d'une famille de laboureurs s'illustre tout particulièrement, Jean Cavalier. Stratège inspiré, il donne à la cause huguenote de nouvelles heures de gloire.

Les épines de la couronne

Lejeune, Hugo /Luce Wilquin, Sméraldine
394 p. ; 21 x 14 cm – 22 €
ISBN : 978-2-88253-455-2

Chronique du remarquable destin de Sidonie Duchemin, *Histoire de culte* propose à ceux qui n'ont pas encore eu la révélation de son miraculeux postérieur, d'abandonner toutes leurs pulsions morbides pour s'adonner définitivement au culte de du plaisir et de la joie. Et si, au-delà de la farce et de la gouaille, une petite révolution extrêmement douce était à la portée de chaque main capable de caresse ?

Histoire de culte, suivi de

Lettre de l'Homme à la Femme

Maes, Dominique / Murmure des soirs
Illustration de Dominique Maes
96 p. ; ill. ; 10,5 x 15 cm – 10 €
ISBN : 978-2-930657-06-6

Monfils, Nadine / Belfond, Littérature française
23 x 14 cm – 19 €
Reprend *Il neige en enfer* et *Le silence des canaux*.
ISBN : 978-2-7144-5279-5

Les enquêtes du commissaire Léon **Volume 3-4**





**ROMANS
ET RÉCITS
RÉÉDITIONS**

Le cri des libellules

Nicolas, Jacques / Weyrich
213 p. ; 14 x 22,5 cm – 19,50 €
ISBN : 978-2-87489-092-5

Le destin de Marie Laruelle, fille d'un ouvrier d'usine de Bouillon, s'est joué le 5 juillet 1953. Ce dimanche-là, en fin de matinée, quatre jeunes gens de Sedan passaient la douane au Beaubru pour fêter l'anniversaire de l'un d'entre eux, Lucien Bailly...

L'œuvre de Caïn

Remy-Wilkin, Philippe / Le Cri
198 p. ; 15,5 x 24 cm – 21 €
ISBN : 978-2-8710-6592-0

Durant l'été 1925, deux amis se retrouvent à Rotterdam pour entreprendre une remontée du Rhin et visiter l'Allemagne. La guerre a séparé le Bruxellois Valentin Dullac et le Juif allemand Caspar Mendelssohn, il s'agit pour eux de retrouver l'étincelle magique qui les a mués en inséparables durant leurs pérégrinations en Orient, lorsqu'ils parcouraient les champs de fouilles mésopotamiens. Les retrouvailles avortent.

Entre mes bras

Robberecht, Thierry / Weyrich,
Plumes du coq
124 p. ; 12,5 x 21,5 cm – 14 €
ISBN : 978-2-87489-164-9

Une chaise roulante peut-elle tomber amoureuse de son occupant ? En vérité, ce serait même sa vocation. Mieux qu'une épouse, un enfant ou une mère, elle tient son patient dans ses bras, le reconforte en silence et le protège des atteintes de la vie. Et quand l'auteur pousse la chaise hors de l'hôpital, c'est pour découvrir dans Charleroi des SDF ou des jeunes gens issus de l'immigration.

L'ombre de Palerme

Swennen, René / Weyrich,
Plumes du coq
192 p. ; 22 x 13 cm – 15 €
ISBN : 978-2-87489-156-4

Giovanni Sanfilippo vit dans la banlieue industrielle de Liège où son père travaille comme ouvrier mineur. La nostalgie de Palerme et de la Sicile ne cesse de l'habiter, mais il quitte Liège pour Paris où il fréquente les hussards dès les années 60. Il s'installe dans le quartier des Halles qui lui rappelle par son animation et ses bruits le vieux Palerme.

Le géranium de Monsieur Jean

Torrekens, Michel / Zellige
142 p.
ISBN : 978-2-914773-48-5

Monsieur Jean, un ancien horticulteur, vient d'arriver dans un home. Dorénavant, il devra veiller son corps qui l'abandonne peu à peu. Il vit ce déclin avec tendresse, amertume, humour et une certaine poésie. Le voilà enfermé entre les quatre murs de sa chambre. Il devra apprendre au fil des jours à les limites que son corps lui dessine. Son fils a planté pour lui un géranium dans sa chambre.

Sarah sur un fil d'encre

Trekker, Annemarie / L'Harmattan, Écritures
138 p. ; 22 x 14 cm – 14,50 €
ISBN : 978-2-296-99425-6

C'est le roman d'une femme, née dans l'après-guerre, dans une famille en pleine ascension sociale. Partagée entre les valeurs d'un monde rural traditionnel et celles d'une société en pleine mutation, elle cherche une voie de l'entre-deux, entre transmission et transformation. La traversée des épreuves et des ruptures la mène vers le retour aux sources, celles de l'écriture des origines.

Oxygène ou les chemins de Mortmandie

Adamek, André-Marcel / Weyrich,
Plumes du coq
124 p. ; 12,5 x 21,5 cm – 14 €
ISBN : 978-2-87489-163-2

La prison de Mortmandie compte huit cents détenus de sexe mâle, condamnés à des peines variant entre cinq et cent ans. Une seule visite annuelle y est autorisée. À l'aube de chaque été, Martheline, Dieudonné et tant d'autres des collines se mettent en route. C'est une manière de pèlerinage. Ce premier livre d'Adamek était introuvable depuis près de 40 ans.

Baillon, André / Onlit Books Livre numérique – 1,99 € ISBN : 978-2-87560-018-9	Zonzon Pèpette, fille de Londres
De Coster, Charles / Onlit Books Livre numérique – 1,99 € ISBN : 978-2-87560-014-1	La légende d'Ulenspiegel
Müller a la surprise de voir débarquer dans sa mairie Mathilda Stembert venue déclarer le décès de son époux, mort, dit-elle, au cours d'un voyage en Allemagne. Müller est convaincu que Mathilda l'a assassiné quand elle a appris son infidélité et il décide de tout faire pour que la jeune femme échappe à son juste châtiment. Prix du jury Jean Giono 2005.	Les fausses innocences Job, Armel / Mijade, Mijade romans 192 p. ; 21 x 11 cm – 8 € ISBN : 978-2-87423-084-4
Lemonnier, Camille / Onlit Books Livre numérique – 1,99 € ISBN : 978-2-87560-017-2	Un mâle
Premier titre de la « Toinade » : des images poétiques et un vocabulaire riche et sans pédanterie se mettent au service d'une histoire simple et drôle, pimentée de jovialité wallonne où Toine, jeune campagnard des Ardennes belges, découvre la vie et l'amour.	Toine Culot, obèse ardennais Masson, Arthur / Racine 211 p. ; 23 x 15 cm – 19,95 € ISBN : 978-2-87386-778-2
Nothomb, Amélie / LGF, Le Livre de Poche 18 x 11 cm – 6,10 € ISBN : 978-2-253-17415-8	Tuer le père
Rodenbach, Georges / Onlit Books Livre numérique – 1,99 € ISBN : 978-2-87560-016-5	Bruges-la-morte
Schmitt, Éric-Emmanuel / LGF, Le Livre de Poche 18 x 11 cm – 6,10 € ISBN : 978-2-253-17414-1	Milarepa
Simenon, Georges / LGF, Le Livre de poche. Policier 18 x 11 cm – 5,10 € ISBN : 978-2-253-17363-2	Le riche homme
Roman de la période américaine de Simenon. En prenant le volant pour aller chercher ses enfants dans le camp de vacances où ils ont passé l'été. Steve sent qu'il est « entré dans le tunnel »...	Feux rouges Simenon, Georges / Presses de la Cité, Petits noirs 20 x 13 cm – 11 € ISBN : 978-2-258-09899-2
Simenon, Georges / Gallimard, Folio policier 18 x 11 cm – 6,50 € ISBN : 978-2-07-030803-3	Chez Krull





L'inspecteur Cadavre.
Une enquête du commissaire Maigret

Simenon, Georges / Gallimard, Folio policier
18 x 11 cm – 5,95 €
ISBN : 978-2-07-030636-7

La fenêtre des Rouet

Simenon, Georges / LGF, Le Livre de poche. Policier
5,60 €
ISBN : 978-2-253-14291-1

L'escalier de fer

Simenon, Georges / L'Âge d'Homme, Poche Belgique
320 p. – 10 €
ISBN : 978-2-8251-4241-7

L'ours en peluche

Simenon, Georges / Presses de la Cité,
Petits noirs
20 x 13 cm – 11 €
ISBN : 978-2-258-09898-5

Pris de tendresse devant une jeune garde endormie, qui lui paraît aussi innocente qu'un ours en peluche dans un lit d'enfant, le Professeur Chabot la possède à la dérobée, sans qu'elle soit bien consciente. Pour le brillant médecin, envahi par la culpabilité, commence une véritable descente aux enfers.

Le déménagement

Simenon, Georges / LGF, Le Livre de poche. Policier
5,60 €
ISBN : 978-2-253-16885-0

ESSAIS

Belgique l'utopie d'une nation.
Idées reçues sur les Belges d'hier
et d'aujourd'hui

Beaufils, Thomas / Le Cavalier bleu
170 p. ; ill., cartes ; 21 x 14 cm – 18,50 €
ISBN : 978-2-84670-441-0

Les Français se sont inventé une imagerie belge bien à eux, alimentée par des stéréotypes récurrents: l'accent, la bière, l'imbécillité prétendue des Belges, les moules-frites, le chocolat, la BD, etc. Autant d'idées reçues que l'auteur passe en revue et qui font que la Belgique, son histoire, sa culture et ses habitants seront toujours présents dans l'imaginaire collectif.

À l'aube spirituelle de l'humanité.
Une nouvelle approche de la préhistoire
Otte, Marcel / Odile Jacob, Sciences humaines
183 p. ; ill. ; 22 x 15 cm – 22,90 €
ISBN : 978-2-7381-2799-0

Récit de notre préhistoire, ce livre se concentre sur l'aventure spirituelle qu'a d'abord été l'hominisation, sans sacrifier la précision archéologique ou physique. Une « autre » vision de la préhistoire qui s'appuie sur ce que nous savons de l'évolution des corps et des techniques pour retrouver celle de la pensée.

ESSAI RÉÉDITION

Protée et autres essais

Leys, Simon / Gallimard, Folio essais
18 x 11 cm – 8,10 €
ISBN : 978-2-07-044925-5

Réédition du Prix Renaudot de l'essai 2001. Les essais ici rassemblés sont nés au hasard des jours, d'invitations diverses.

ÉCRITS INTIMES

Quelques petites choses sans importance
Charles, Pol / L'Âge d'Homme,
La petite Belgique
104 p. ; 21 x 14 cm – 12 €
ISBN : 978-2-8251-4221-9

« Outre quelques règlements de compte sanglants (envers une mère, envers une société discrète), mes chroniques évoquent les hiers de l'ordinaire d'une vie : un piccione savouré à une terrasse de Castellina in Chianti, l'apprentissage du latin dans un collège jésuite, les frémissants feuillages vert-de-gris des oliviers... »

Personnage semi-public, issue de familles anciennes avec des ramifications dans l'Europe entière, la Comtesse de Limburg Stirum raconte les 42 premières années de sa vie, âge auquel elle se marie... enfin ! Artiste, portraitiste, disciple et admiratrice de Max Ernst, elle raconte comment son art l'a transportée à Rome, d'abord, à New York, ensuite, et à Paris, enfin.

Les carnets de Marguerite.

Ou l'art de prendre son envol...

de Limburg Stirum, Marguerite / Mols
224 p. ; 14,5 x 20,5 cm – 19,50 €
ISBN : 978-2-87402-149-7

Ces *Bulles bleues* apparaissent à Maeterlinck quelques mois avant son dernier appareillage. Elles s'imposent à lui, il ne les rédige pas, les dicte à sa femme au fil de ses souvenirs lointains. Et c'est tout un univers qui resurgit de l'oubli, nimbé de poésie, mais précis comme des enluminures médiévales

Bulles bleues. Souvenirs heureux

Maeterlinck, Maurice / Le Cri – Académie royale de langue et de littératures françaises. Édition présentée et annotée par Raymond Trousson
184 p. ; 24 x 15,5 cm – 22 €
ISBN : 978-2-8710-6598-2

Bauchau, Henry / Raduga
Traduction en ukrainien
263 p. ; 20,5 x 14,5 cm
ISBN : 978-966-1642-79-8

[L'enfant bleu]

Carême, Maurice / Biblioskop
Traduction en bulgare
83 p. ; ill.
ISBN : 978-954-8586-12-2

[Contes pour Caprine]

De Graeve, Laurent / Text
Traduction en russe
192 p. ; 18 x 12 cm
ISBN : 978-5-7516-1059-3

[Le mauvais genre]

Ducobu, Michel / Limes
Traduction en roumain et préface de Rodica Chira
ISBN : 978-973-726-670-5

Un belgian la capatul plajei [Un Belge au bout de la plage]

Mariën, Marcel / Karin Kramer Verlag
Recueil composé, traduit en allemand et présenté par Heribert Becker
192 p. ; ill.
ISBN : 978-3-87956-367-8

Das Massengrab. Humoresken

Michaux, Henri / Editura Art
Edition bilingue français-roumain.
Traduit en roumain par Dan Staciu
128 p. ; 16,5 x 22 cm
ISBN : 978-973-124-613-0

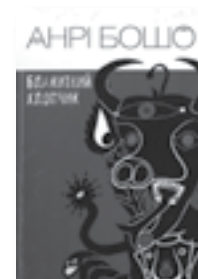
Au pays de la magie. In tara Magiei

Toussaint, Jean-Philippe / Ili ili
Traduction en macédonien
103 p.
ISBN : 978-608-4525-44-8

[La salle de bain]

ÉCRITS
INTIMES
RÉÉDITION

TRADUCTIONS



HISTOIRE



[Contes de minuit]

Verhaeren, Émile / Biblioskop
Traduction en bulgare de Krassimir Kavaljdjev
64 p.
ISBN : 978-954-8586-13-9

Chronique de la Belgique. Du néolithique à l'époque contemporaine

Édition Chronique
943 p. ; ill. ; 26 x 21 cm – 49 €
ISBN : 979-10-90871-59-5

Charleroi. 21-23 août 1914

Baldin, Damien ; Saint-Fuscien, Emmanuel /
Tallandier
221 p. ; 20 x 13 cm – 18,50 €
ISBN : 978-2-84734-739-5

Ni prévue, ni anticipée, la bataille de Charleroi – presque 40000 morts pour l'armée française – signe l'échec du plan stratégique, tourné vers l'offensive, conçu par des généraux dont les postures sont héritées du XIX^e siècle, quand Charleroi est « la première bataille du XX^e ».

Les décombres de la guerre. Mémoires belges en conflit, 1945-2010

Benvindo, Bruno ; Peeters, Evert /
Renaissance du livre
268 p. ; ill. ; 24 x 16 cm – 22 €
ISBN : 978-2-507-00317-3

La Libération de 1944 fut le début d'un tout nouveau combat pour la mémoire. En Belgique, victimes et témoins développent des mémoires contradictoires, qui se heurtèrent les unes aux autres. L'échec de la mémoire constitue le thème de ce livre, qui place en son centre les principaux « lieux de mémoire » du paysage commémoratif belge.

Les résistants belges dans les camps

Collectif / Jourdan
Textes réunis par Alain Leclercq
285 p. ; 22 x 14 cm – 18,90 €
ISBN : 978-2-87466-206-5

Composé de récits d'anciens prisonniers wallons, flamands ou bruxellois ayant échappé à l'élimination, ce recueil dévoile une facette parfois négligée de l'histoire des résistants belges : celle de la poursuite de leur lutte pendant leur détention dans les conditions les plus abominables.

Habitats du néolithique ancien en Hainaut occidental (Ath et Beloeil, Belgique) : Ormeignies, Le Piloni et Aubechies, Coron Maton

Livingstone Smith, Alexandre (dir.) ; Beugnier, Valérie ; Bosquet, Dominique ; Collette, Olivier ; et al. / Institut du Patrimoine wallon – Service public de Wallonie, Etudes et Documents
278 p. ; ill., cartes ; 30 x 21 cm – 30 €
ISBN : 978-2-87522-042-4

La Shoah en Belgique

Meinen, Insa / Renaissance du livre
336 p. ; 24 x 16 cm – 24 €
ISBN : 978-2-507-05067-2

Consacré à la déportation et à la persécution des Juifs de Belgique, cet ouvrage, écrit par un historien allemand, examine aussi la question de l'implication des autorités belges. Il met en valeur la résistance massive des Juifs et leurs stratégies de survie face à l'oppression.

REVUES



Les feuillets de corde	N° 1, « Les enfants chiants », texte de Daniel Simon, gravure de Jean-Pierre Lipit
	N° 2, « Moutons cochons », texte de Vincent Tholomé, gravure de Jean-Claude Salemi
	N° 3, « L'amour vache », texte de Jack Keguenne, gravure de Roger Dewint
	N° 4, « Femme à la mer », texte de Kenan Görgün, gravure de Martine Souren
	N° 5, « Ne pas mourir idiot », texte de Milady Renoir, gravure d'Elisabeth Bronitz
	N° 6, « Pas de souci », texte d'Eric Piette, gravure de Johanna Matlet

Francophonie vivante	N° 3, septembre 2012, « Diversité »
-----------------------------	-------------------------------------

Inédit nouveau	N° 258, « L'Amérique du temps perdu »
	N° 259, « Ardenne mythique... et européenne »

Le non-dit	N° 97, « Philippe Sollers »
-------------------	-----------------------------

Le papegay	N° 42, « La Passion Ghelderode »
-------------------	----------------------------------

Reflets Wallonie-Bruxelles	N° 33
-----------------------------------	-------

Revue générale	N° 8-9, « Six personnages en quête d'état » ;
	n° 10, « Art et justice »

Sources	Nov.-Déc. 2012, « Poésies albanaises » Disponible en ligne : http://www.mplf.be/textes_et_poemes/index.php?annee=2012
----------------	---

Le spantole	N° 368
--------------------	--------

Repères	N° 195 ; n° 196
----------------	-----------------

BULLETIN



Illustration de Jean-Claude Salemi
pour « Moutons cochons ».



Philippe BLASBAND, *Soit dit entre nous... Écrire m'emmerde*
Xavier HANOTTE, *Soit dit entre nous... Je suis un ours*
Michel TORREKENS, *Le géranium de Monsieur Jean*
Alain BERTRAND, *Une si jolie fermette*
Véronique SELS, *Bienvenue en Norlande*
Nicole MALINCONI, *Elles quatre. Une adoption*
Éva KAVIAN, *Ma mère à l'Ouest*
René SWENNEN, *L'ombre de Palerme*
André-Marcel ADAMEK, *Oxygène ou Les chemins de Mortmandie*
Thierry GROENSTEEN, *Parole de singe*
Paul COUTURIAU, *L'ange de la Renardière*
Corine JAMAR, *Soit dit entre nous... J'ai peur de tout*
Nicolas ANCION, *La cravate de Simenon*
Nicolas ANCION, *Le garçon qui avait mangé un bus*
Thierry HORGUELIN, *Choses vues*
Thierry ROBBERECHT, *Entre mes bras*
Aurelia Jane LEE, *La méridienne du cœur*
Marc LOBET, *Le naufrage de l'hippocampe*
Philippe REMY-WILKIN, *L'œuvre de Caïn*
Frank ANDRIAT, *Bart chez les Flamands*
Katia LANERO ZAMORA, *Chroniques des hémisphères – Tome 1 : Le bal des poussières*
COLLECTIF, *Petites musiques de nuit*
Jean-Pierre BOURS, *Celui qui pourrissait et autres nouvelles*
Denys-Louis COLAUX, *La sirène originelle*
Michel VOITURIER, *Escaut, de-ci de-l'eau*
Françoise FAVRETTO, *L'arrachoir. Récits et nouvelles*
Emmanuelle IMHAUSER, *Mise en pages*
Gaspard HONS, *Petites proses matinales*
Marc DUGARDIN, *Quelqu'un a déjà creusé le puits*
Philippe LEUCKX, *Un piéton à Barcelone*
Corinne HOEX, Alexandre HOLLAN, *L'autre côté de l'ombre*
Vincent THOLOMÉ, *Cavalcade*
COLLECTIF, *Guy Goffette ou la poésie promise*
Yves LECLAIR, *Guy Goffette, sans légende*
Anne GRAUWELS, *Humeurs judéo-flamandes. Chroniques 2001-2011*
Georges LÉBOUC, *Dictionnaire érotique de l'argot*
MATHIS-MOSER et B. MERTZ-BAUMGARTNER (dir.), *Passages et ancrages en France.*
Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)

CRITIQUES





Philippe Blasband ? Écrire l'emmerde

Alain Delaunois

Alors que *Tango libre*, nouveau long-métrage de Frédéric Fonteyne, est sur nos écrans, voici que Philippe Blasband, son habituel complice en écriture cinématographique – *Une liaison pornographique*, *La femme de Gilles*, et, sur *Tango libre*, il a réussi à mettre son grain de sel dans le scénario d'Anne Paouicevich – nous l'assène tout de go : *Écrire m'emmerde*. On se pince, on se dit il déraile, là, c'est difficile à croire, au regard des romans, nouvelles, pièces de théâtre, et scénarios donc, que Blasband aligne depuis le début des années 90. Et pourtant, c'est comme ça, et il en tire « un petit livre modeste », léger, guilleret et pimenté d'espérances considérations sur un peu tout ce qui fait la vie quand on écrit, ses goûts et ses dégoûts, sa famille iranienne et ses amis, ses angoisses et ses petits ou grands bonheurs, le tout en forme d'abécédaire – illustré, justement, par des croquis de Frédéric Fonteyne.

L'auteur de *Quand j'étais sumo* (ah ! les ambitions contrariées) s'explique : « Il faut aimer écrire. Et je n'aime plus ça. C'est juste une habitude crispée dont je ne parviens pas à me débarrasser. J'écris tous les jours. » Du coup, il s'astreint à des horaires de bureau, généralement au calme, dans des cafés ou des salons de thé. « Surtout, pas d'excitation, pas de passion. Pour faire refluer l'angoisse, devenir un fonctionnaire de l'écriture. » Heureusement pour nous, lecteurs, ça ne se sent pas. Et de toute façon, à son âge, il est trop vieux pour changer de métier. Alors que faire ? De A comme Ambition à Z comme

Zut, Blasband va donc nous dévoiler le rapport qu'il y a entre écrire et draguer les filles, écrire et gagner de l'argent, écrire quand on aime « des films confidentiels, ou des films oubliés, décriés, méprisés », écrire quand on a eu Gaston Compère pour professeur, quand on est « légèrement dyslexique » et qu'on regarde « crever l'orthographe française avec une curiosité distraite ».

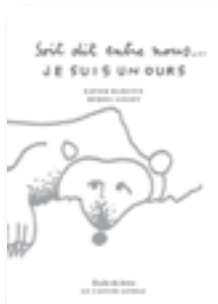
On le comprend, être Philippe Blasband écrivain, ce n'est pas de tout repos. Ce serait même plutôt les travaux forcés. « Je suis toujours à l'école », soupire-t-il. « Depuis quarante ans, j'ai des devoirs, avec des délais, des dates butoirs. » Les problèmes affluent, dès qu'il entrouvre une porte. L'objet même de ce petit livre, lorsqu'il tente de le préciser, lui pose des problèmes de fond autant que de forme, mais il garde le cap, s'acharne... et de guerre lasse finit par lâcher prise : « Pour rendre mes idées claires et lisibles, je les transforme et les trahis. C'est pire encore pour les souvenirs. Formuler un souvenir, le découper en phrases et en mots, ça le remplace et le détruit. Je m'abstiens d'en évoquer certains. » C'est là que ça se corse : n'est-ce pas ce que l'on attendrait d'un authentique écrivain, d'un nouveau Proust, d'une nouvelle Yourcenar ?

Mais visiblement, Blasband ne rigole pas avec les modèles trop prestigieux. On laisse le soin au lecteur d'aller voir à la notice « Sexe » pourquoi, justement, Marguerite Yourcenar et « ses très beaux et très solides romans » ne conviennent absolument pas au tempéra-

ment impulsif de notre homme. S'il est plein de bienveillance à l'égard de certains proches, comédiens, réalisateurs, amis, on sent bien qu'il a plus de mal avec les écrivains, ou plutôt l'image qu'ils véhiculent : « En majorité, comme moi, ils ressemblent davantage à des aides-comptables mal attifés qu'à l'image romantique qu'on se fait d'un artiste. » (Et là, il n'a pas tort. On a envie de lui dire que côté image, celle des lutteurs de sumo, c'est quand même tout autre chose, mais aborder le sujet de cette façon risque bien de renforcer sa tendance lourde à l'auto-dénigrement.)

On préfère donc sourire avec lui de ses dons d'ubiquité, de ses qualités de superhéros, de sa carrière avortée de sportif, de ses dons pour maîtriser la mort, mais uniquement sur les jeux en ligne, de sa capacité bien cachée à être relativement polyvalent. Et on en apprend un peu plus sur ses origines familiales, et pourquoi il a souvent peur. Peur de s'engager ou de signer une pétition, peur des kilos en trop, peur de diriger une équipe de cinéma ou de théâtre, et même peur des poètes : « Les écrivains sont des gens pathétiques, moi le premier. » Au bout du compte, il parvient à écrire près de nonante pages sur le thème qu'il s'est imposé. D'accord, certains textes sont fort courts, et puis il y a les dessins de Fonteyne en bas de page, mais quand même : il aurait tort d'arrêter d'écrire, définitivement.

Philippe BLASBAND, *Soit dit entre nous... Écrire m'emmerde*, Bègles, Le Castor Astral, « Escales des lettres », 2012, 88 p., 12 €



Autoportrait de l'auteur en animal plantigrade

Michel Zumkir

Depuis son roman *Ours toujours* (Belfond, 2005), on savait que Xavier Hanotte filait une amitié particulière et littéraire avec les membres de la famille ursidée. Ceux-ci très ours, un peu humains ; celui-là très humain, un peu ours. Cela se confirme avec ce nouveau livre illustré avec finesse et humour par Muriel Logist, un autoportrait sous forme d'abécédaire paru dans la série « Soit dit entre nous » de la collection « Escales des lettres » où des auteurs se livrent « de A à Z sans rien cacher ». On y avait déjà lu les « confidences, réflexions (im)pertinentes et souvenirs » de Corine Jamar et de Philippe Blasband mis en dessin par, respectivement, (déjà) Muriel Logist et Frédéric Fonteyne. C'est maintenant au tour de Xavier Hanotte de s'y révéler. D'une manière qu'aimeront les amateurs de ses romans à prétexte policier et de sa poésie « d'herboriste amateur ». Une manière pudique et discrète – l'ours écrivain n'est ni Christine Angot ni Amélie Nothomb et ne fait pas de révélations fracassantes. On sait à peine qu'il a une faiblesse pour les petites dames blaireaux. Dans cet autoportrait aux quelque quatre-vingt entrées (d'**Anim**aux à **Zouave**), l'auteur revient tremper ses pattes dans le pot de miel de son enfance, terreau sucré de sa vie mais aussi de son œuvre, de son attirance pour les guerres – ses deux grands-pères se sont connus pendant le deuxième conflit mondial, et leurs enfants se sont rencontrés par la suite pour donner naissance à celui qui n'aura de cesse de questionner l'existence. Pour mieux l'interroger, il pose

un regard décalé, étonné, parfois désenchanté sur le monde, l'espèce humaine, sur son œuvre et la littérature. L'alphabet étant bien fait, c'est au centre du recueil que figurent les mots **Langue** (défense de la pluralité des langues contre une quelconque suprématie du français), **Lecteurs** (une sorte d'ours qui n'est pas en voie de disparition), **Librairies** (là où, enfant, il rêvait de travailler), **Littérature** (tout fait farine etc.), **Livres (les miens)** (qui restent une énigme pour lui, même après celui-ci). Non pas à l'exact centre, disons plutôt à l'avant-centre. Même si ce n'est pas, on peut sans douter pour l'amoureux des chemins détournés et des fins suspendues, cette place offensive (dite du renard des surfaces, pour rester entre animaux de bonne compagnie) que l'auteur occupait sur le terrain de football – il était gardien de but, un poste qui convient mieux à l'ours des cavernes. S'il a fini par abandonner ce sport, c'est qu'un jour, depuis les gradins, il a vu la virilité – autant dire la connerie – en action. Cet exemple est frappant car il montre autant les valeurs de Xavier Hanotte – il préfère aux vainqueurs orgueilleux les perdants magnifiques – que la position de spectateur qu'il cultive, qui lui fournit matière à écrire. Car, comme il le dit et ainsi qu'on l'a déjà suggéré, la littérature est un processus de transformation : tout ce qu'il observe – et il peut tout observer de « l'inclination de la rue qu'il emprunte [à] la nuance de bleu dont se pare le ciel au-dessus de sa tête » – est jeté ensuite « dans sa grande centrifugeuse de mots » pour en ressortir

parfois pareil, parfois changé. L'imagination est aussi un outil à réformer la réalité, à la mettre à distance et la rendre supportable. Cette position une patte dedans/une jambe dehors, observateur/écrivain est symptomatique de son obsession du double. Car tout est (au moins) double dans son œuvre : le temps, les histoires, les lieux, les éléments thématiques... On peut aussi ajouter que chacun de ses personnages principaux à un double, comme si le vrai *je* était toujours autre. Ou l'auteur toujours un ours. Solitaire autant que solidaire. Misanthrope autant qu'humaniste. Un peu comme cet autre de chez nous, dessinateur autant que Chat. Oui, quelquefois, en lisant cet abécédaire, on pense à Philippe Geluck et à son personnage vedette – mais l'ours (d')Hanotte n'est pas une star, la notoriété ne lui sied guère. On y pense à cause de leur goût commun de l'autodérision, de l'ironie, de l'aphorisme, de la citation (parfois détournée), du paradoxe, à cause de leur profonde légèreté et de leur légère profondeur. À cause d'un même sourire mélancolique qui nous reste sur les lèvres quand on referme leurs livres.

Xavier **HANOTTE**, *Soit dit entre nous... Je suis un ours*, illustrations de Muriel Logist, Bègles, Le Castor Astral, « Escales des lettres », 2012, 90 p., 12 €



Mourir, c'est partir un peu

Amélie Schmitz

Il y a des vérités qu'on aimerait éviter. Éternellement. Celle de notre mort (la vie est vraiment mal faite...). Michel Torrekens n'a pas froid aux yeux et place son Monsieur Jean, avec délicatesse, sur un lit de mort. Ce récit aurait pu être terriblement triste ou même pathétique mais ce vieil homme, sans être angélique, possède un « tout petit supplément d'âme » qui nous emmène au bout d'un chemin où la sérénité n'est pas un lieu-dit.

Journaliste depuis de longues années au *Ligueur*, Michel Torrekens n'est pas un nouveau venu dans le monde des lettres belges. Auteur de nouvelles (*L'herbe qui souffre* chez Memor et *Fœtus fait la tête* à L'Âge d'Homme), il signe aujourd'hui son premier roman avec *Le géranium de Monsieur Jean* qui aurait pu s'appeler, nous a-t-il avoué, *Rien qu'un paisible sommeil*.

Né en 1960, Michel Torrekens grandit à l'heure du service militaire obligatoire et refuse de prendre les armes même l'espace de quelques mois. Objecteur de conscience, il a donc réalisé un travail social qui l'a mené à fréquenter des homes non pour vieillards mais pour adolescents. Par ailleurs, il a, pour écrire son livre, été en contact avec des aides-soignantes familières du vécu quotidien de tout ce qui accompagne la fin d'une vie où le grand âge sonne le glas.

L'homme de ce roman, c'est Monsieur Jean, un ancien horticulteur. Il vient d'arriver dans un home dont on ignore le nom (mais qui, hasard du temps qui passe, est le même bâtiment où il vit le jour). Dorénavant, il devra veiller, veiller son corps qui l'abandonne peu à peu. Il vit ce déclin avec tendresse, amertume,

humour et une certaine poésie comme le montrent les titres des chapitres qui se succèdent : « Enfermé pour cause d'inventaire », « Hors-la-vie », « Petits sursis », « Une vie de mouche », « Partir », « Visites et dépendance »,...

Le voilà dépendant et les gestes des soignantes devront aller au-delà de toute pudeur. « Est-ce qu'on vous a changé aujourd'hui ? Il y a des phrases auxquelles je pensais ne jamais pouvoir m'habituer », remarque-t-il. Lui, l'homme actif qui dirigeait une équipe de quinze personnes et qui a élevé en grande partie ses trois enfants. Le voilà enfermé entre les quatre murs de sa chambre mais surtout dans ce corps qui l'abandonne.

Il devra apprendre au fil des jours à lâcher prise, à accepter les limites que son corps lui dessine : « Mon corps se comporte d'une étrange façon. C'est mon complice, celui à qui j'accorde l'essentiel de mon attention, et un boulet dont je dois surveiller les moindres comportements. Mon meilleur ami et mon pire ennemi. Il me porte et je le supporte. » Entouré de ses enfants, il relève avec humour leurs difficultés à communiquer avec lui. Ils lui posent sans cesse les mêmes questions, il les fait répéter plusieurs fois. Pas par malice mais parce que son écoute n'est plus la leur. Il remarque leurs cadeaux et le désarroi qu'ils indiquent face à sa fin qui est proche. Sa cadette lui offre toujours du savon car « il est bien connu que les vieux doivent être lavés plus que de raison ».

Au fil des pages, « le temps passe sans se faire remarquer », Monsieur Jean observe le vol des martinets au-delà de sa fenêtre, la croissance du

géranium que son fils a planté pour lui dans sa chambre, il reçoit les visites de son premier amour, Axelle, qu'il a reconnu avec peine (soixante ans ont coulé sous leur pont), il se souvient du passé mais pense également à l'avenir. C'est sans doute une des richesses de ce livre : sa capacité à ne pas tourner à l'auto-apitoiement du personnage, au regret des heures heureuses mais à envisager l'avenir, un avenir où peuvent parfois s'accomplir des gestes, des voyages que Monsieur Jean avait désirés, que ses enfants poursuivront ou non.

À travers les générations, Monsieur Jean remarque d'ailleurs que, sur les photographies qu'il a à son chevet, outre celle de ses parents, il y a celle de sa femme, celle de ses enfants et petits-enfants et ils y ont tous le même âge. Sur sa tombe se trouvera également une photographie de lui au même âge. Il y a dans ce fil rouge l'idée d'un éternel recommencement qui permet de ne pas disparaître totalement.

Le titre du roman peut paraître intrigant mais le géranium, déjà mentionné, joue son rôle dans l'histoire : jeune pousse, elle fleurit sous les yeux du vieillard et contient déjà l'annonce de sa fin avec ses feuilles si vite brunâtres. Jolie métaphore du départ que la vie nous annonce toujours. À l'inverse d'un Serge Reggiani qui chantait « vivre, c'est ma dernière volonté », Monsieur Jean s'éloigne sans regrets, le sourire aux lèvres.

Michel **TORREKENS**, *Le géranium de Monsieur Jean*, Léchelle, Zellige, 2012, 142 p.



Devenir un rat des champs ou rentrer au chaud ?

Jeannine Paque

C'est évidemment une manière bien commune et de longue tradition que d'en appeler au rat pour symboliser le genre humain, en l'occurrence s'il s'agit d'opposer l'habitant des villes à celui de la campagne. Mais le rat est aussi, malgré qu'en aient certains, le substitut de l'humain dans bon nombre d'expérimentations, et son comportement, par exemple, a été un sujet majeur dans l'étude du conditionnement. Rien de tout cela n'apparaît, et fort heureusement d'ailleurs, dans l'aimable récit d'Alain Bertrand, *Une si jolie fermette*. Le titre superlativement insistant inspire déjà une certaine défiance : trop belle pour être vraie, cette fermette. Et c'est le cas, dès la première page, on ne peut en douter : le constat est sans appel. La fermette dont on parlera est une catastrophe, même si le cadre est à première vue enchanteur. Mais elle était née d'un rêve, « sur un lit de coquelicots » et dans les vapeurs d'un dîner gastronomique. Rêve concrétisé toutefois par le rêveur qui se met aussitôt à chercher et qui trouve l'habitation qu'il avait entrevue comme un repaire bucolique. L'acclimatation immédiate est rapide car il est enthousiaste, ce citadin candidat à la reconversion. Tout l'y engage, ou plus exactement il y a tout engagé. Jeune professeur, il s'engage totalement dans une nouvelle vie : enseigner dans un collège technique à la campagne. Le désenchantement survient assez vite. Dès la première pluie, à vrai dire, timide encore, mais déjà généreuse en problèmes et surtout annonciatrice de dégâts qui vont aller s'amplifiant avec l'avancée dans la

saison froide. Jamais tragique grâce à l'endurance, au sens pratique et à la bonne humeur du héros, la situation empire tout de même de jour en jour. Ce qui nous donne d'éblouissantes évocations de ces menues catastrophes qui vous empoisonnent la vie. L'autre volet de cette immersion de notre rat des villes, c'est la découverte de l'enseignement, de la pédagogie ou de l'image que certains veulent en imposer, des élèves et de leur parentèle, et surtout la découverte d'un système et ses représentants. Le clou du récit, car celui-ci évolue et comporte même une intrigue, mais on n'en dévoilera pas la fin trop belle, c'est le banquet annuel à l'école, lieu de toutes les ivresses, de toutes les illusions et des velléités d'audace annoncée, face à la nature devenue encore plus inclémente et aussi aux charmes troublants d'une mère d'élève.

Tout professeur de sciences qu'il soit, désigné pour enseigner la physique, la chimie et la biologie dans ce lycée rural professionnel, notre héros n'en est pas moins poète. Ne dit-on pas de lui qu'en dehors de ses livres, il est « étranger au poids du monde » ? S'il n'écrit qu'à la craie des formules au tableau noir de sa classe, il a le pouvoir de s'inventer une autre vie grâce à son imagination et à sa propension à substituer le rêve à la réalité. Les conduites d'eau de sa fermette sont-elle gelées, les robinets cassés, la nourriture conchiée par les souris, à la fois il trouve des solutions pratiques et s'invente un autre rôle : avec une nouvelle tête aux cheveux hérissés, gel oblige, et un visage tout en couleurs, rose et bleu de

barbe, il s'est créé un autre personnage. Si ses potaches d'élèves le chahutent, il leur rend volontiers son estime lorsqu'il découvre leurs travaux d'atelier et les compare à des sculptures contemporaines comme on en admire à Beaubourg. Contraint à la mesquinerie de l'inconfort ménager et sanitaire, réduit à la solitude sentimentale et à la chasteté, il s'en échappe dans une sorte de délire et un fantasme étincelant de givre qui l'entraînent d'une route verglacée vers un havre de plaisirs torrides et orgiaques.

Quel divertissement jouissif que ce récit mené grand train, drôle dans les moindres détails, mais avec tendresse, qu'illustre totalement le dessin de Daniel Casanave, redoublant à merveille le portrait esquissé par l'auteur, en créant la silhouette d'un personnage ahuri mais tellement sympathique !

Alain **BERTRAND**, *Une si jolie fermette*, illustré par Daniel Casanave, Le Bouscat, Éditions Finitude, 2012, 64 p., 12 €



Cauchemar climatisé

Ghislain Cotton

Après avoir vécu jusqu'à trente ans sa passion pour la danse contemporaine, en Europe et en Amérique, Véronique Sels s'est consacrée ensuite avec grand succès à la création publicitaire. Aujourd'hui, elle publie son deuxième roman (après *La tentation du pont*, en 2011). Avec *Bienvenue en Norlande*, elle confirme un heureux penchant pour des récits hors du commun et pourtant marqués par un regard ravageur et narquois sur les dérives de la société d'aujourd'hui. On notera que la Norlande est un pays situé « entre la Belgique, la France, l'Allemagne et le Luxembourg ». Comment mieux emprunter le chemin étymologique de l'Utopie, ce lieu de nulle part bien fait pour cristalliser tous les paradoxes et les illusions d'une société qui, en l'occurrence, fait féroce-ment la bête à force d'angélisme et fomenté ainsi un redoutable *meilleur des mondes* ?

Paul Maréchal, le narrateur, est un bon garçon de dix-neuf ans, sérieux et appliqué, qui, désireux de faire des études en linguistique, choisit de s'inscrire à l'université de Norlande parce qu'outre le français et l'allemand, on y pratique le nordon, un dialecte local très ancien. On savait peu de choses sur ce pays de deux cent mille habitants et « peuplé pour moitié par les moutons », à part un manque de perspective économique et un flan au caramel réputé immangeable. « On ignorait la Norlande comme on évite un voisin de palier au moment de sortir les poubelles. » Voilà donc Maréchal dans ses nouveaux meubles : un bungalow confortable sur un campus moderne, doté des équipements les plus

performants et de toutes les commodités. Mieux encore : les filles sont ravissantes et les garçons propres sur eux et courtois. Tous font assaut de gentillesse, dont un certain Karl et la belle Ann qui d'emblée le comble des friandises que tout jeune homme de cet âge rêve de déguster. Il n'en découvre pas moins, au fil des jours, des conditions de vie qui ne laissent pas de l'étonner et de le déconcerter. Outre une propension générale au végétarisme qui le fait rêver d'andouillettes, il constate notamment que la concierge des bungalows est une sorte de cerbère inquisiteur, contrôlant les faits et gestes de chacun et même leur courrier. Que, dans ce pays où la prison n'existe pas, toute forme d'incivilité ou de délit est sanctionnée par une perte de points sur le compteur à puce sous-cutanée dont tous sont équipés, étant entendu qu'une perte totale oblige à des actions censées inverser le comptage. Comme traverser dans les passages cloutés, aider un aveugle, sortir avec des *Anorlandais* (les étrangers comme Maréchal) ou mieux encore, pour les filles comme Ann qui s'en est acquitté au plus vite : présenter un Anorlandais à ses parents (bonus : 15 000 points) ou conclure des fiançailles avec lui (100 000 points). Salubres dispositions visant à favoriser les mariages mixtes (300 000 points) pour faire pièce à la consanguinité au sein d'une population trop réduite. Plus tard, une tricherie de *baker* amènera Paul à faire grimper son bonus jusqu'à remporter le trophée du meilleur étudiant de l'année, non sans éviter des peccadilles collatérales

du type assassinat et dépeçage, dont l'autorité judiciaire ne voudra même pas entendre parler. Mais la Norlande présente encore bien d'autres particularités salutaires comme l'*allicament* abrutissant qui entre dans la composition du dessert national (le fameux flan au caramel) ou la Banque centrale de la moralité régie par des *serveurs* qui, petit à petit, à la tête de l'État, ont remédié à la faillibilité humaine. Comme le dit Bark, l'ami norlandais du narrateur, pour résumer en somme la philosophie qui préside aux destinées du pays : la surveillance totale, c'est le prix à payer pour la liberté totale. Surveiller, ce sera d'ailleurs la vocation finale de Maréchal devenu non pas linguiste, mais, après avoir sauvé un baigneur en perdition, maître nageur dans une piscine et acquis au Norlandisme. Avec l'intime espérance, conforme aux canons du civisme local, d'enregistrer suffisamment de points pour se racheter de ses crimes. Ainsi la Norlande a-t-elle finalement réussi à le « digérer » et à lui imposer ses « valeurs ». Faut-il en dire plus pour identifier les intentions de l'auteur dans ce qu'elles ont de plus prophylactique et de plus lucide face aux dangers d'une société « idéale », virant au cauchemar climatisé, selon la formule du vieux Miller, et aujourd'hui plus malade de ses peurs que de l'insécurité ou de l'incivilité ?

Véronique SELS, *Bienvenue en Norlande*, Paris/Bruxelles, Genèse Édition, 2012, 184 p., 20,5 €



Mère(s) et fille(s)

Jeannine Paque

Elles sont quatre, dans le « conte » que nous propose Nicole Malinconi, qui l'annonce en clair dans le titre *Elles quatre*, qu'elle sous-titre aussitôt *Une adoption*. Le lien entre ces deux formules trouve son explication au cours du récit. Qui sont les quatre « elles » ? on peut le dire sans déflorer l'essentiel du texte, plus poème que narration sans doute. D'abord l'enfant, une fille, abandonnée par sa mère à la naissance et puis adoptée par une femme qui n'a pas pu enfanter. L'adoption par un couple en fait s'insère dans un cadre familial complet. Cette fille devenue adulte donnera le jour à une fille : elles seront quatre, au final : la mère adoptive, la fille, la (toute) petite mais aussi l'absente, la mère de chair qui a abandonné. Deux mères donc, et deux filles. Mais la séquence dans ces couples comme le lien de l'une à l'autre diffère. De même que diffèrent la maternité biologique et la maternité par adoption. Différence à bien examiner car elle est toute relative, comme le montre Malinconi. Qui est la mère la plus authentique, de celle qui va de soi parce qu'elle a engendré, ou de celle qui a élevé un enfant ? Si la première a renoncé à l'enfant qu'elle a mis au monde, n'est-ce pas la seconde, celle qui a substitué ses mains, ses bras, sa voix, son regard, sa tendresse à l'absence de tout lien primitif ? Nicole Malinconi ne borne pas son examen à cette équation simple. Elle expose une situation beaucoup plus complexe, reprenant les faits et le ressenti en amont puis observant la suite. Déjà se présente une énigme à propos de la

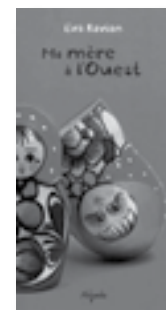
mère, celle qui abandonne, se pose une foule de questions auxquelles il est impossible de répondre, puisqu'elle a disparu sans donner de raison. Quant à l'autre, celle qui adopte et remplit totalement le rôle de la mère, on apprend qu'elle n'a pas pu avoir d'enfant et qu'elle porte encore comme une culpabilité le poids de cette stérilité inexpliquée. Aussi, lorsque sa fille à son tour éprouve des difficultés à concevoir, elle se demande si elle n'a pas transmis ce *trait* néfaste à son enfant, comme si l'adoption était elle aussi susceptible de transmissions génétiques. Il n'en est rien, mais dans le récit de Malinconi, cette problématique est saisie au plus profond. Il s'agit de poser les questions fondamentales, concernant la vie, la filiation, le sens de tout cela, et le couple accessoirement. Jamais en termes directs, mais à travers des échanges rapportés, des effleurements, le plus souvent. Mais aussi le souvenir d'un manque, une souffrance inoubliée et un soupçon : peut-être faut-il *oser* avoir un enfant pour le concevoir. Interrogation intime sans doute ou problématique universelle, on reconnaît là chez l'auteure la nécessité de faire savoir, de témoigner.

Jamais Nicole Malinconi ne s'exprime en ces termes de constat ou de devoir. Loin de toute généralité tout autant que de la référence précise au documentaire, elle adopte le seul discours qui vaille pour rendre compte d'une telle réalité, le littéraire. Laisser les mots advenir, comme elle le dit souvent, c'est sa démarche. Ces mots qui sont la seule résistance au

silence, au manque, à l'incertitude. Ces mots entendus, perdus, selon elle, bruts le plus souvent, qui entraînent la pensée, mais qu'il faut pourtant guider. Non pas en les enserrant dans une syntaxe complexe, guindée qui ne leur conviendrait guère par ce qu'elle imposerait de loi, mais qu'elle laisse aller, dans des énumérations parfois litaniques et qui s'insèrent tout naturellement dans des suites de présentatifs : *c'est... il y a...*

Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette écriture aux allures si simples est le fruit d'une décanation rigoureuse, d'un travail qui dénude la langue jusqu'à l'os pour ensuite recréer une parole inouïe.

Nicole **MALINCONI**, *Elles quatre. Une adoption*, avec les dessins d'Evelyn Gerbaud, Noville-sur-Mehaigne, Esperluète, 2012, 38 p., 11 €



L'amour que nul n'oublie

Francine Ghysen

L'histoire de Betty et de Samantha. La maman et la fille. Séparées d'autorité parce que la première est déficiente mentale, incapable, pour les services sociaux, d'assurer à la seconde les soins, l'éducation, la vigilance nécessaires.

Pour le bien de l'enfant, on tranche dans le vif, on rompt le lien intime des premières années qu'elles ont vécues l'une tout contre l'autre, ne se quittant jamais, se tenant lieu de tout. Blessure inguérissable, inscrite au plus profond de chacune.

Le personnage le plus attachant, le plus vrai, c'est Betty, dans sa capacité d'amour absolu, indéfectible. Voyez-la, le jour où elle conduit pour la première fois à l'école sa petite fille de six ans. « Elle a déposé Samantha à l'école et a attendu devant la grille toute la journée, incapable de s'éloigner. Jamais elle n'avait été séparée de son enfant aussi longtemps. Jamais. Elles étaient à elles deux depuis six ans et Betty avait l'impression qu'un morceau d'elle était de l'autre côté du mur. Mais aucune autre mère n'est restée à la grille. Le lendemain, Betty est rentrée chez elle, pour ne pas se faire remarquer. De sa fenêtre, elle apercevait la cour de récréation. Dans son souvenir, les cours de récréation étaient moins remplies. Comment Samantha pourrait-elle survivre dans une telle foule ? Elle s'est mise à passer ses journées à la fenêtre. Pendant les récréations, pour être sûre que Samantha ne se faisait pas piétiner mais aussi parce que la voir, même de loin, renouait un peu le fil brisé à la fermeture de la grille. » Cette première déchirure n'est rien à côté de

celle qui la guette. Car la petite fille est bientôt confiée par le Service de Protection Judiciaire à une famille d'accueil, qu'en suivront d'autres, au gré des cahots de l'existence (naissance inattendue de jumeaux, divorce...), et que le droit de visite prévu au départ ne sera jamais respecté.

Pourtant, Betty, dans sa détresse, garde l'espoir, la confiance dans leurs retrouvailles, et, à chaque anniversaire de « sa chérie, son adorée, sa toute belle », elle complète la collection de playmobils dont elle lui fera la surprise lorsqu'elles seront enfin réunies. Ce théâtre coloré aux multiples figurines incarne son amour, la promesse d'un revoir, la flamme d'une vie.

Pour Samantha, il en va tout autrement. Quand l'envoyée du SPJ l'a emmenée dans son nouveau foyer, « quelque chose s'est affaîssé entre ses épaules, une grande lame froide l'a coupée en deux, puis un caillou glacé a rempli son ventre ». Elle ne pouvait pas savoir que Betty, sachant à peine lire, n'ouvrirait pas les lettres de convocation du tribunal de la jeunesse, auxquelles elle n'aurait d'ailleurs rien compris. Une enquête avait été lancée, et conclue par la décision de placer l'enfant.

« Foudroyée de chagrin », elle va concentrer toute son attention, son énergie, sur la volonté farouche d'oublier le passé, de refouler le manque poignant d'une « présence totale » irremplaçable, de regarder devant elle, d'avancer sans se retourner. Le caillou glacé deviendra une force. Sinon un noyau dur, à mesure que se répètent les défections des parents de substitution, qui lui ouvrent les

bras, l'appriivoisent, la choient, mais finissent à chaque fois par se séparer d'elle.

Nous suivons ses débuts précoces dans la vie adulte. L'apprentissage, à quinze ans, de l'indépendance ; l'affirmation de ses propres choix, qui seront toutefois bouleversés... Et retrouvons (bien tard à notre goût) Betty, qui vit avec d'autres résidents handicapés au Hameau, dans une atmosphère chaleureuse, familiale. Elle se sent au chaud, au milieu de ses compagnons d'infortune, « la bande des fracassés », selon le mot de l'un d'eux. Dans sa chambre qu'elle a voulue de toutes les couleurs, elle s'est empressée de débaler les boîtes de playmobils et d'installer la maison, l'école, la plaine de jeux, le cirque, le zoo... Le plus beau décor du monde, un royaume d'enfance, qui attend Samantha...

Ma mère à l'Ouest, roman pour la jeunesse, raconté sur un mode très simple, direct, familier, nous parle à tout âge. Tour à tour drôle et déchirant, plein de couleurs, de fraîcheur naïve, à l'image des figurines où bat le cœur d'une maman, mais abordant lucidement la question de l'intégration des êtres « différents », du regard de la société sur eux, des limites de la compassion, des failles de l'accompagnement. En le refermant, on se surprend à évoquer les mots du poète, récités naguère en classe : « Ô l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie »...

Éva KAVIAN, *Ma mère à l'Ouest*,
Namur, Mijade, 2012, 144 p., 7 €



Du fond de la mine à la Cosa nostra

Alain Delaunois

Au milieu des années 60, Edmonde-Charles Roux, aujourd'hui membre de l'Académie Goncourt, marquait ses débuts en littérature avec *Oublier Palerme*, roman sur l'exode de familles sicilienes vers New York, et qui fut plus tard adapté au cinéma par Francesco Rosi. Dans *L'ombre de Palerme*, son nouveau roman, l'écrivain belge René Swennen se penche lui aussi sur la destinée d'un enfant sicilien, contraint de suivre ses parents dans la banlieue industrielle de Liège.

Nous sommes au début des années 50, le père descend comme ouvrier mineur dans des charbonnages qui bientôt seront condamnés à la fermeture, et la mère traîne son désir d'ascension sociale dans les quelques pièces d'une maison grise de Jemeppe. Giovanni et Lorenzo, les deux frères, découvrent l'attractivité des liturgies de l'église paroissiale, les cieus lourdement plombés de la vallée mosane, et font leurs premiers pas dans une langue nouvelle qu'ils maîtriseront assez vite. Mais pour Giovanni, le jeune héros du roman, il n'est pas question d'oublier Palerme. De loin en loin, lorsqu'il retourne dans sa ville natale, il ressent la même attirance pour des lumières et des clameurs violentes, des ruelles encombrées, des marchés pleins de couleurs, des passants qui vont et viennent en s'interpellant, des silences parfois lourds de sens, des codes de conduite mystérieux. Les études secondaires à Liège et la découverte de l'opéra, grâce à un compatriote ténor et marchand de spaghettis, viennent rompre la monotonie des journées. Giovanni se passionne pour la

littérature, Dumas, Châteaubriand, Musset, Lampedusa, et même Aragon, dont il lit et relit *Le paysan de Paris* (avec son fameux café Certa où se réunissaient les surréalistes, et où figurait en bonne place l'inscription wallonne « A mon nos autes »).

On le devine assez vite, la banlieue serésienne ne va pas suffire aux appétits de l'adolescent, qui entame bientôt des études de droit à l'université de Liège, au grand dam de ses parents. Entre Liège, Paris et Palerme, et une étape quasiment mystique au monastère de Clervaux, se dessine un parcours où la « sicilitude » conserve toute sa place – René Swennen reprend à plusieurs reprises ce mot, forgé autrefois par Leonardo Sciascia pour décrire le caractère particulier de l'île et de ses habitants. Dans cette fiction, des personnages authentiques croisent la route de Giovanni, qui se voit bien avocat pénaliste ou écrivain : il rencontre ainsi Alexis Curvers, l'auteur liégeois de *Tempo di Roma*, très engagé à cette époque dans la défense du pape Pie XII, fréquente quelques prostituées plutôt bonnes filles et libres, en sauve même une des griffes d'un sadique, dans le quartier des Halles à Paris – et commet ainsi son premier et unique meurtre. Le ticket pour entrer dans Cosa nostra, la grande *famiglia* sicilienne à laquelle on n'échappe jamais ? Dans la Ville Lumière, les fréquentations de Giovanni et un premier roman le mènent vers les éditions de La Table Ronde, son patron Roland Laudenbach, l'écrivain Jacques Laurent... Jusqu'à ce que Palerme se rappelle à son bon souvenir, avec

la rencontre (organisée) de la fille d'un parain de Cosa nostra, officiellement en fuite, mais omniprésent dans la vie souterraine de la vieille cité.

Avec *L'ombre de Palerme*, René Swennen, qui a derrière lui une solide carrière d'avocat en Cité ardente, de nombreux romans historiques, un prix Rossel, en 1997, pour *Les trois frères* – ainsi qu'un pamphlet ravageur, *Belgique Requiem* qu'il a régulièrement réadapté selon l'actualité politique du pays – a voulu concilier un projet romanesque et identitaire avec d'autres centres d'intérêts qu'on devine siens : les questions philosophiques sur la pérennité de l'ordre, l'avènement du concile de Vatican II et les changements dans la vie religieuse, vue du côté des anciens, ou encore la littérature des « Hussards » (Nimier, Blondin, Laurent...). Le résultat est paradoxal, car en s'appesantissant avec érudition sur certains domaines (les chants religieux par exemple), en enchaînant les aspects parfois purement factuels des épisodes, il nous fait oublier ce que pourrait avoir de touchant et de tragique le lent et inéluctable cheminement de son héros. Un fils de la classe ouvrière monté dans la hiérarchie sociale, mais qui y perd toutes ses illusions, malgré ou à cause de cette « sicilitude » à laquelle il reste attaché.

René SWENNEN, *L'ombre de Palerme*, Neufchâteau, Weyrich, « Plumes du coq », 2012, 192 p., 15 €



Et que l'œil respire...

Frédéric Saenen

Quiconque se targue de connaître les grands noms de littérature belge mais attend l'âge de quarante ans pour enfin découvrir André-Marcel Adamek fait figure d'hérétique – et le signataire de cette recension doit d'emblée confesser qu'il appartient à cette triste fratrie. Le rendez-vous est d'autant plus amèrement manqué que l'auteur du *Fusil à pétales* nous quittait il y a peu et, à l'instar de ceux de sa valeur, prématurément. Un mec pareil, que ne l'a-t-on découvert dès l'âge où entraînent dans l'oreille les chansons de Ferré et de Brassens ? Quelle salutaire gifle cela aurait été, pour l'adolescent boudiné en quête de figures tutélaires qu'on était... Hélas, à l'époque, on baignait sans révolte dans un système scolaire où les profs préféraient servir du Bazin, du Mauriac, du Troyat, du Pagnol, du Froissard, bref des bouquins de format hexagonal déguisés en rectangles et qui, bien que neufs à l'achat, semblaient déjà jaunis à peine ouverts. Et le vif, le vivace, le vigoureux Adamek, on ne le lirait pas davantage par la suite à l'université, même si l'on s'aventurait en « romanes ». Pourtant, quel initiateur il aurait été, à cette « veine carnavalesque » qui irrigue depuis toujours nos lettres !

Le premier récit d'Adamek, diffusé au *happy few* en 1970, n'avait plus refait surface depuis lors, et c'est celui-là qui vient parachever une bibliographie riche d'une vingtaine de titres. On aime à se convaincre que le païen aux allures de sage ne pouvait pas ne pas accorder un peu de foi à l'idée d'éternel retour. Avec quelle élégance narquoise la boucle de son

œuvre se trouve-t-elle ainsi bouclée...

L'histoire ? Trois hommes et une femme qui prennent, à pied, le chemin de la prison de Mortmandie, où ils connaissent chacun un détenu à qui rendre visite – autant dire : où ils ont un compte à régler avec la vie, le passé et la société. Toucheront-ils au but ? En tout cas, leur périple sera, sinon initiatique, du moins révélateur de leur être profond. Ils y croiseront des canailles buveuses d'absinthes pas trop difficiles à terrasser, des hôteliers dont la bonhomie rachète la viscérale filouterie, un sorcier doté d'un fameux grain, et surtout un anarchiste au charme magnétique.

Les protagonistes de cette quête existentielle traversent en outre une géographie fantasmagorique, qui fait parfois verser la narration dans un réalisme magique inattendu. Plutôt qu'en écrivain, c'est quasiment en imagier qu'Adamek développe son art, d'où l'impression récurrente pour le lecteur, au milieu d'une page empreinte de fraîcheur naïve, de se trouver au cœur de quelque bois gravé de Masereel.

Certes, il subsiste ici ou là de menues maldresses, des angles un peu grossièrement arrondis, des dialogues écrits dans un français trop châtié pour appartenir à l'échantillon d'humanité humble et simple mise en scène ; mais, ainsi qu'Aymé avait bien commencé en donnant *Brûlebois*, l'Adamek de 24 ans formulait déjà une très belle promesse. D'ailleurs, ce n'est pas lui chercher des excuses que de dire à quel point *Oxygène* diffère d'un roman *stricto sensu*. Nourri par

un imaginaire singulier, qui ne sombre jamais dans un baroque débridé, ce rêve de papier se cantonne aux lisières de la conscience, entre somnambulisme et illumination. Il se lit en fait comme une fable délicieusement subversive, dont on sait (sans la deviner) que la pseudo-morale ira à rebours de toute volonté édifiante.

Si l'écriture d'Adamek s'accommode peu des sécheresses d'un certain réalisme ou des pulsions souvent cruelles, voire cyniques, du naturalisme, il est par contre un terme – aujourd'hui galvaudé – qu'il s'agirait de réhabiliter pour qualifier la soif tenaillante notre homme : *l'authenticité*. Exprimer, à travers ses espoirs, ses rêves, ses courages et ses pudeurs aussi, ce qui anime la volonté d'un être désireux d'atteindre son idéal de liberté, voilà ce que le prosateur semblait rechercher, en chasseur subtil. Ils sont rares, les écrivains qui, dès leur coup d'essai, livrent un héritage. Le croirez-vous maintenant, si l'on vous affirme que celui d'Adamek n'était en rien perdu ?

André-Marcel **ADAMEK**, *Oxygène ou Les chemins de Mortmandie*, Neufchâteau, Weyrich, « Plumes du coq », 2012, 125 p., 14 €



Gorille dans la tourmente

Ghislain Cotton

Premier roman de Thierry Groensteen, *Parole de singe* inaugure une autre facette de la puissance créatrice d'un intellectuel qui s'est largement illustré dans plusieurs domaines et particulièrement dans celui de la bande dessinée. Un domaine où son œuvre analytique et critique s'impose comme une des plus engagées et des plus lucides. Ce qui lui a valu de nombreuses fonctions : journalistiques (avec la création de plusieurs revues spécialisées et une collaboration au *Monde*), éditoriales, pédagogiques et de consultant. À Angoulême notamment où ce natif de Bruxelles vit depuis 1989 et où il a assuré durant plusieurs années la direction du Centre national de la bande dessinée et de l'image. Il poursuit aujourd'hui, à 55 ans, une carrière d'éditeur au sein du groupe *Actes Sud*. Entre autres ouvrages de sa plume parus aux Impressions Nouvelles, on lui doit *La bande dessinée, mode d'emploi* (2008) considéré comme le premier véritable manuel de lecture et d'analyse du 9^e art.

Selon ses propres dires, c'est depuis sa prime jeunesse que Groensteen se promettait d'écrire des romans, mais il s'était résigné au fil des jours à sacrifier l'avenir de quelques ébauches de chapitres au tourbillon d'une activité culturelle intense et multiple. *Parole de singe*, aujourd'hui publié dans une collection « Jeunesse », était dans ses tiroirs depuis trois ans, victime du refus d'éditeurs estimant qu'il ne respectait pas les lois et usages du genre (ce qui force déjà l'intérêt...). Il paraissait en effet qu'un livre « pour la jeunesse »

doit nécessairement être axé sur des adolescents comme personnages principaux. Il n'était apparemment pas dans les intentions de l'auteur de jouer les Enid Blyton ou les Joanne Rowling, mais bien de construire un roman à partir d'une bonne histoire et d'un propos suffisamment astucieux et signifiant pour intéresser et même motiver à certains égards tout lecteur et principalement les jeunes. Et tant qu'à bousculer les idées reçues, c'est un gorille – adolescent il est vrai – qui joue les premiers rôles dans un récit qui pourrait aussi bien participer d'un feuilleton policier américain ou d'un film d'aventures que d'un documentaire sur l'action d'une éthologue comme Dian Fossey au Rwanda. C'est en effet dans une réserve d'Afrique centrale érigée en orphelinat pour gorilles que vit Pacha avec d'autres congénères « dos argentés » sous la protection d'Helen Frazer qui leur a consacré sa vie. Tout commence avec la visite de Régis, le neveu d'Helen. Comme par hasard, il s'agit d'un auteur de bande dessinée fasciné depuis longtemps par les grands singes qu'il a l'intention de croquer dans ses carnets. Pacha qui a le même âge que Julien, le fils d'Helen, partage ses jeux depuis la petite enfance et jouit d'une situation privilégiée dans cette famille dont il semble faire partie. Régis découvre assez vite une chose stupéfiante : Pacha parle et connaît assez de mots pour exprimer aussi ses sentiments dans un langage simple, mais cohérent. Selon Helen, cette particularité unique et tenue jalousement secrète s'expliquerait par une malformation du larynx qui

lui permet, contrairement à ses congénères, d'articuler des vocables. Elle confirmerait aussi, comme on le pressentait, le degré d'intelligence réel de l'espèce. Sitôt le secret éventé par un ensemble de circonstances, se déclenche la convoitise d'une foule d'acteurs et une cascade d'aventures en Afrique et surtout en France où Pacha se retrouve bien malgré lui et où Helen, Julien et Régis unissent leurs énergies et leurs ruses pour le récupérer et déjouer nombre de pièges. Magouilles de journalistes en mal de scoops sensationnels, malversations de directeurs de cirque peu scrupuleux, chantages divers, séquestrations protégées par le « secret défense », avec en prime les délires étoilés d'une vieille culotte de peau. (Intéressant, non ? Des animaux intelligents susceptibles de fournir de la chair à canon et de remplacer les combattants en première ligne dans tous les merdiers du monde...) Qu'on se rassure : Pacha retrouvera Julien et on ne le verra pas combattre en Iraq ou ailleurs. Récit haletant, mais aussi et surtout plaidoyer de Thierry Groensteen pour la survie et la liberté d'une espèce menacée qui le fascine, pour la protection de la forêt, son habitat naturel, pour le respect envers les animaux en général et pour une interrogation nécessaire sur la « frontière incertaine » qui les sépare de l'homme.

Thierry GROENSTEEN, *Parole de singe*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, « Jeunesse », 2012, 238 p., 15 €



Une saga lorraine

Ghislain Cotton

1857 en Lorraine. Alexandre, fils du baron Lothaire de Bazelaire, maître de forges, revient au domaine familial de la Renardière au terme de ses études d'ingénieur à Paris. Ce retour coïncide avec le départ du fils aîné Léopold. La mort de sa maîtresse, tuée (peut-être accidentellement) par son mari, employé des Bazelaire, l'a brisé et il a décidé de refaire sa vie en Amérique. Ce qui met Alexandre dans une situation cornélienne. Lui qui, comme son compagnon d'études Gustave Eiffel, rêvait d'architecture nouvelle, se voit dès lors moralement tenu de succéder à son père à la tête de l'entreprise métallurgique. Du reste, celle-ci va se moderniser et prospérer sous son impulsion malgré la crise économique des années 60. Plus tard, il épousera Emily, la charmante Anglaise dont le mari Sébastien, ami d'enfance et devenu son associé, est mort lors d'une explosion suspecte. Les dissensions survenues entre les deux hommes à propos de la gestion de l'entreprise portent certains à envisager la possibilité d'un règlement de compte entre eux. Si la vérité est bien ailleurs, elle relève tout de même d'une volonté de vengeance particulièrement perverse. Pour sa part, Alexandre qui a réussi à sauver son usine malgré les grands troubles sociaux et militaires de l'époque pourra céder la main en toute confiance à son fils Matthieu et, encouragé par son ami Eiffel, s'adonner à sa vocation première : une architecture audacieuse qui met à l'honneur le fer et le verre.

Cette saga toute en rebondissements, assaisonnée de secrets de famille jalousement

gardés et d'énigmes policières ou autres, se signale aussi par l'humanisme du narrateur qui n'est autre qu'Alexandre lui-même. Ce récit, il l'entreprend peu avant sa mort, exactement le 8 novembre 1897, révolté par l'injustice faite à Dreyfus, après avoir lu le *J'accuse* de Zola dans *L'Aurore*. Et cela dans l'intention de témoigner du désir sincère des siens de « participer à la construction d'un monde meilleur » et peut-être de trouver « comment éviter que soient commises à l'avenir les erreurs dont nos générations ont été incapables de se préserver ».

Avec *L'ange de la Renardière*, Paul Couturiau, né à Bruxelles d'un père belge, revisite, ainsi, comme dans *Les silences de Margaret* (2011), la région lorraine, pays natal de sa mère. Cet ogre littéraire, qui publie pratiquement un ouvrage par an, signe avec cette saga familiale le vingtième titre d'une œuvre qui aborde tous les genres, du roman policier, qui lui a valu ses premiers succès, à l'Histoire en passant par la biographie. En plus de ce portrait de famille mouvementé et riche d'humanité, l'intérêt majeur que présente le récit réside aussi dans l'évocation très documentée d'une époque, d'un lieu et d'un métier largement liés à l'histoire sociale, économique, artistique et militaire de cette seconde moitié du XIX^e siècle. Époque où les maîtres de forges règnent sur l'industrie et l'économie de la Lorraine et fondent aussi leur richesse et la prospérité de la région sur le travail souvent épuisant fourni par la masse ouvrière. Époque qui voit aussi naître le paternalisme industriel

combinant la volonté sincère d'améliorer le sort des travailleurs et l'intérêt de l'entreprise qui, dans les faits, fidélise, mais assujettit aussi son personnel en substituant un rapport de type affectif et solidaire au rapport de force qui prévalait depuis des siècles. Ainsi, dans le roman, à l'instar d'autres entreprises du genre, Alexandre de Bazelaire, féru de sentiments humanitaires, fait-il construire sur le domaine des logements décentes pour les ouvriers ainsi qu'une cantine, une école et un hôpital. Sans doute aurait-il été surpris des réticences que le paternalisme allait provoquer plus tard, alors que selon l'air du temps, ces mesures sociales lui apparaissaient, ainsi qu'à d'autres maîtres de forges dont il s'était inspiré, comme des avancées résultant uniquement de leur générosité et de leur progressisme. La sincérité des sentiments humanistes d'Alexandre se manifeste aussi lorsqu'éclate la guerre franco-prussienne de 1870 et que sa volonté pacifiste de ne pas mettre de canons sur le marché des armes se solde par un *casus belli* – parmi d'autres – entre lui et son associé Sébastien. Le livre de Couturiau n'en est pas pour autant un récit historique, mais bien cette saga attachante qui a su s'inscrire avec intelligence dans un contexte qui ouvre d'autres horizons qu'une simple affaire de famille.

Paul COUTURIAU, *L'ange de la Renardière*, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2012, 366 p., 19,95 €



Peurs et phobies en pagaille

Michel Torrekens

De Corine Jamar, nous avons gardé le souvenir fort d'*Emplacement réservé*, un livre publié chez Fayard où elle parlait de son expérience de maman d'un enfant avec handicap. *J'ai peur de tout* a un petit air de famille avec ce roman. Véritable OVNI littéraire, ce petit livre est un concentré d'humour, parfois noir, et d'émotions. Présenté comme un abécédaire, il se décline en des textes courts, cinglants, décochés comme des flèches, colorés d'un humour subtil et décalé, souvent inattendu, par exemple à l'occasion des items « digression », « érotisme », « fruits », « industrie », « opéra » qui nous ont littéralement fait éclater de rire. L'auteure partage son quotidien de femme et de mère avec quelques fils

rouges, comme l'ex-petit ami un rien couard, la vie avec une fille avec handicap et... les intolérances alimentaires. Sans oublier la peur puisque, nous dit la narratrice, « depuis toute petite, j'ai peur. De tout, de rien. De la vie, de la mort. Des talons hauts, d'une pomme en train de pourrir. Des stylos de la marque Mont-Blanc. Des billets de banque. Des aliments allergènes (c'est-à-dire presque tous). De l'icône « couper » de mon ordi. Des serrures. De mon jardin et des hommes du groupe sanguin B. J'ai peur de l'avenir en général et de celui de ma fille aînée en particulier. Et aussi d'écrire. J'ai peur de tout – mais je fais des efforts. » Nées de coups de colère, de saines indignations, d'un regard inattendu porté

sur l'existence, ces confidences (im)pertinentes titillent nos confort et conformismes. Elles sont illustrées par la plume raffinée de Muriel Logist qui défie les peurs de Corine Jamar avec toute une panoplie de gris-gris et d'amulettes. C'est fou ce que les hommes ont besoin de se sentir protégés.

Corine **JAMAR**, *Soit dit entre nous... J'ai peur de tout*, illustrations de Muriel Logist, Bègles, Le Castor Astral, « Escales des lettres », 2012, 92 p., 10 €

Du pouvoir des choses et des mots

Thierry Detienne

Léopold a son secret pour réussir dans la vie. À chaque moment-clé, il noue autour de son cou une cravate de son père à laquelle il attribue des vertus bienfaisantes. Cette lanière de soie a appartenu à Simenon qui l'avait abandonnée dans les bureaux de la rédaction d'un quotidien liégeois alors qu'il prenait la route pour Paris. Léopold la subtilise régulièrement à son père et il constate au fil des années qu'ainsi paré, il a réussi ses examens universitaires, décroché un emploi et même découvert sa vocation d'écrivain. Muni de ce talisman, il semble traverser la vie sous haute protection. Jusqu'au jour où son existence se fissure. Suite à une rupture, il

constate qu'il ne peut tout faire. Ce moment coïncide avec celui où son père, grand fumeur de cigarettes fortes, déclare un cancer. C'est l'occasion pour lui de se rapprocher d'une figure qui l'a toujours fasciné. Du père-héros ordinaire, comptable dans une banque, il a retenu un sens aigu de l'humour, un don pour la mise en scène, le goût des belles voitures et de la lecture. Voici que dans la difficulté une complicité se renoue, avec son lot de confidences. Et il est question de la cravate de Simenon... Dans ce court roman de quelques dizaines de pages, Nicolas Ancion déploie son talent de conteur au service d'une fable qui plonge au

cœur du rapport que l'écriture entretient avec la réalité. Son père, Simenon et lui-même ont en commun le plaisir d'inventer des histoires, de nourrir le rêve. De ces rêves, ils sont tout à la fois maître et objet, dans un mouvement qui puise au cœur des ressorts de la création. Cet ouvrage, rédigé avec un cahier des charges strict attentif aux personnes qui abordent le français comme langue étrangère, prouve, si besoin en était, que l'on peut écrire clair et simple sans renoncer à la complexité des choses.

Nicolas **ANCION**, *La cravate de Simenon*, Paris, Les Éditions Didier, 2012, 74p., 9,50 €



Prise de corps

Ghislain Cotton

Praticien éprouvé des fables farfelues, parfumées aux nostalgies de l'enfance et à la poésie du quotidien, Nicolas Ancion cultive aussi l'art d'emballer les jeunes lecteurs aux bouches ouvertes sur cet immémorial « et alors ? » qui gratifie les conteurs de prodiges. Cette fois, il frappe fort en accompagnant les mésaventures du petit Joseph qui avait avalé un bus. Ou, du moins, quatre personnes réfugiées dans son corps, alors que l'accident de bus auquel il avait survécu indemne, plongeait une condisciple, le chauffeur, une vieille et un autre passager, dans un coma profond. Comment n'avoir l'air de rien au sein d'une famille aimante qui ignore tout de sa présence

dans le bus alors que les victimes en question multiplient en lui les incursions, agissant et parlant à sa place ? Pour sortir de cette situation génératrice de malentendus cuisants et de furieux maux de tête, il aura recours à Mme Sècheval, l'éducatrice principale de son école, peu banale elle aussi. On notera que la punition préférée de cette vieille sorcière attifée à l'as de pique consiste à réciter aux enfants morts de trouille un poème on ne peut plus gore de Francesco Arrabal : cet extrait de *La pierre de la folie* où il est question d'une femme tuée, coupée en morceaux et jetée à la poubelle. Toutefois, amadouée par le cas de Joseph, elle organise avec lui et avec

son meilleur ami de classe, un raid de nuit parfaitement branque à l'hôpital où gisent les comateux, pour les amener à quitter le corps squatté, à reprendre leurs esprits, au sens propre, et à retrouver du même coup conscience et santé. Au terme de ce salubre exercice de fabulation loufoque, Ancion n'aurait pas tout dit sans ce mot de la fin qui concerne ses deux jeunes héros : « Ils ont la vie devant eux, pour découvrir la poésie. »

Nicolas **ANCION**, *Le garçon qui avait mangé un bus*, Namur, Mijade, 2012, 156 p. 6 €

Dans les lunettes de Thierry Horguelin

Martin Colin

Que peuvent bien avoir en commun un contrôleur de trains débonnaire, un sosie de Jean-Pierre Léaud, une femme qui se déchaîne sur la voiture de son mari adultère, un joueur de harpe celtique ou encore une dame endormie qui compte sur ses doigts ? Tous ont croisé un instant le regard alerte et la plume concise de Thierry Horguelin qui les a pris sur le vif et photographiés en flagrant délit d'existence. C'est déjà le troisième livre que publie le plus belge des écrivains québécois à l'enseigne de l'Oie de Cravan, qui naît selon Scutenaire – *des mâts pourris des navires perdus au golfe du Mexique*. Horguelin est avant tout un modeste et discret observateur. Le charme de

ses *Choses vues* est qu'elles nous emmènent dans une recension jamais pesante des passages de l'improvisé dans notre quotidien. Il excelle à décrire sans jamais juger, et nous offre ainsi des anecdotes anodines ou burlesques. Si les lieux changent, le cadrage et le ton – à distance ironique – restent le même. L'auteur nous rappelle que la vraie vie est ici, source de microfictions pour celui qui veut bien prendre la peine de les voir. Cet art de la précision se coule avec bonheur dans une prose classique qui ajoute une touche à la Queneau à cet ensemble de textes, dont chaque page pourrait être le point de départ d'un « exercice de style ».

Horguelin, comme ses maîtres Félix Fénéon et Jacques Sternberg, est champion de la prose brève. Il parvient en quelques monologues à camper un individu et à créer une atmosphère où le malaise, l'humour et le fantastique trouvent un écho. Volontiers oulipien à ses heures, Horguelin promène sur notre monde, par le biais d'une cinquantaine de rencontres inattendues, un regard décalé et humaniste à la fois. Cette microscopique comédie humaine est un régal pour l'intelligence et le sourire.

Thierry **HORGUELIN**, *Choses vues*, Montréal, L'Oie de Cravan, 2012, 60 p., 11 €



Un amour de chaise

Ghislain Cotton

Écrivain multiple, scénariste de BD, romancier pour la jeunesse, parolier et auteur de polar, Thierry Robberecht signe à 52 ans un roman inspiré par un accident de la vie qui l'a touché personnellement. Il met à profit ce récit culotté dont la narratrice est une chaise roulante éprise d'Erwin, le paralytique qu'elle tient « entre ses bras », pour évoquer toutes les facettes d'une passion amoureuse, de la plus pure tendresse aux extrémités les plus redoutables. Mais ce texte métaphorique se veut aussi signifiant à propos d'autres aspects de notre société actuelle, qu'il s'agisse des jeunes issus de l'immigration ou des SDF. C'est à l'hôpital de Charleroi que la chaise

est en service et que, souffrant de solitude, elle reçoit Erwin comme un amant : « ... je suis l'amour qui prend dans les bras et qui console, qui pardonne tout et qui reste fidèle. » Mais cet amour exclusif, à connotation presque érotique, virera aux fureurs les plus destructrices de la jalousie lorsqu'il se sentira trahi. Entretemps Erwin et sa chaise vivront des équipées foldingues lors d'échappées clandestines. Avec, notamment, un concours de vitesse dans un escalier de métro, casse-gueule majuscule, organisé par un virtuose de la chaise roulante, jeune immigré rôdé à la discipline par le handicap de son frère. Rencontre d'où naît une amitié avec ces

jeunes comme, plus tard, avec un groupe de « sans domicile » chaleureux et fantasques qui seront indirectement à l'origine de la « trahison » d'Erwin envers son « amante ». Si la matière symbolique du roman de Thierry Robberecht peut sembler et se veut d'ailleurs extravagante, l'esprit, lui, témoigne de l'acuité de son regard sur l'amour et sur la fragilité des êtres, mais résonne aussi comme un appel à la fraternité dont ce monde d'aujourd'hui est si cruellement dépourvu.

Thierry **ROBBERECHT**, *Entre mes bras*, Neufchâteau, Weyrich, « Plumes du coq », 2012, 124 p., 14 €

Fuir le bonheur de peur qu'il se sauve

Martin Colin

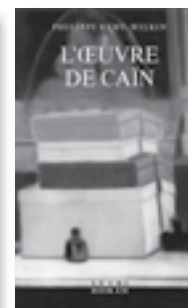
Les personnages d'Aurelia Jane Lee se cherchent, s'affrontent et se construisent ; ils ont des chansons et des hésitations pour chaque saison. Ils sont jeunes et c'est très bien ainsi. Lee donne ici avec une belle régularité son sixième livre en six ans, un *roman de l'aube*, selon elle. Tiago vient du Sud et parle peu ; Lil intellectualise. Ils s'aiment. Elle a peur de le perdre. Un jour, Tiago s'en va et ne laisse que six lignes ambiguës. Parti pour une autre ? Un monde s'écroule et Lil, en attendant son retour, écrit le roman, à la fois tendre et réaliste, de leur relation, pour mûrir et comprendre... La « méridienne du cœur », c'est la recherche d'un équilibre entre confiance et attachement,

entre espoir et crainte, solitude et don de soi. Apprentissage parfois douloureux. Car comment connaître le bonheur si chaque instant est empli de la crainte qu'il s'en aille ? Lil s'aperçoit qu'elle ne cherchait plus rien qu'à ne pas déplaire : « Le matin, j'enfilais ma culotte en la choisissant juste pour lui. Je mettais d'ailleurs toujours les mêmes. Les autres, il ne les avait jamais vues, je ne savais pas s'il les aimait. » L'écriture de Lee s'attarde sur les détails et les sensations. Elle sait analyser avec finesse le quotidien léger d'une jeune femme qui se découvre dans le miroir de sa relation. Articule sur la métaphore de la blancheur : la perle, la neige, la page vierge, ce mince roman

parle aussi du silence et de la difficulté de communiquer dans un jeune couple.

Aurelia Jane Lee est de ces romanciers qui pensent, via la fiction, pouvoir transmettre des messages. Elle n'en écrit pas pour autant des livres sages et sait capter en demi-teintes l'affleurement d'une vérité amoureuse. Elle n'oublie pas non plus d'être lucide : « Ce qu'on appelle amour est bien souvent une forme de terrorisme. »

Aurelia Jane **LEE**, *La méridienne du cœur*, Avin, Éditions Luce Wilquin, « Sméraldine », 2012, 87 p., 10 €



De la mémoire pour deux

Thierry Detienne

On sait l'intensité de la complicité qui peut naître de la jumeauté. Au point que ce qui touche l'un – malheur, maladie, voire décès – meurtrit l'autre au plus profond de lui-même. Marc Lobet, dont le jumeau atteint par un virus a perdu soudainement toute mémoire, a composé un récit dans lequel il recompose les semaines qui ont précédé le basculement. S'adressant à son frère comme s'il chuchotait à son oreille en le tutoyant pour tenter de réveiller le souvenir, il plonge au centre de sa vie d'artiste photographe, de sa façon d'appréhender le monde en lui ravissant des trésors instantanés. Sans négliger les souvenirs d'enfance partagés au plus près, il remonte

à sa rencontre avec Maurice Béjart et ravive des moments uniques saisis sur le vif, des visions de voyage. Amoureux des arts sous toutes leurs formes, l'homme dépossédé de lui-même était artisan des accords humains parfaits, dans le voisinage et les amitiés, dans les rencontres fortuites. La vie vue comme une collection de pépites rares qu'il convient de cueillir au bon moment. Avec son jumeau, il refait le dernier voyage à la rencontre d'un amour, juste avant la maladie. Derrière les vitres du train, défilent les images fuyantes, des éclairs de vie entrevus. Avec eux aussi, des scènes furtives de rencontres des amants au fil des ans, la même magie à chaque fois retrou-

vée, entre eux et avec les merveilles de l'Italie. De ce qui pourrait prendre des allures de lamento, Marc Lobet fait un hymne à la vie. Prêtant sa plume tout en la gardant entre les doigts, il célèbre l'âme perdue d'un artiste et lui rend vie avec grâce. Son écriture est dense, raffinée et poétique. À l'instar de l'œil derrière l'objectif, il assemble les mots comme autant de points de lumière avec une audace ludique qui fait mouche. Peut-on rêver plus bel hommage fraternel ?

Marc **LOBET**, *Le naufrage de l'hippocampe*, Bruxelles, Le Cri, 2012, 68 p., 12 €

Les Caïn de l'Histoire

Michel Torrekens

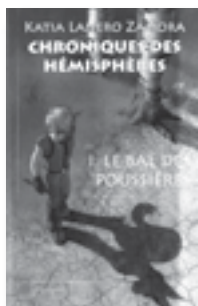
Philippe Remy-Wilkin n'a pas peur des défis et aime entraîner son lecteur dans des époques méconnues de l'histoire, aux croisements des mythes, idéologies et philosophies. On se souvient ainsi de ses romans *Le jour du dernier pape* ou *La chambre close*. Avec *L'œuvre de Caïn*, Philippe Remy-Wilkin met en scène deux amis, le Belge Valentin Dullac et le Juif allemand Caspar Mendelssohn, qui se sont connus dans les années 1910 en Orient, lors de fouilles archéologiques sur la civilisation mésopotamienne. Les carnets d'Orient de Valentin entrelardent le roman et nous ramènent aux sources de leur amitié en passant par des sites exotiques comme Djarabulus ou Karkemish.

Le roman se déroule principalement à une autre époque. Après que la Première Guerre mondiale les a séparés, les deux amis se retrouvent en 1925, avec le projet de descendre la vallée du Rhin. Mais Caspar, qui se sent menacé, disparaît mystérieusement. Valentin se lance sur ses traces et accomplit seul le voyage en Allemagne. Mayence, Bingen, Ehrenfels, Wiesbaden, Worms, Berlin... Autant d'étapes qui le mèneront finalement à Varsovie. Car ses pérégrinations pour retrouver son ami l'amènent à croiser des membres discrets de sociétés secrètes comme le tribunal de la Sainte-Vehme, des partisans du nazisme et de l'antisémitisme, des idéologues inquiétants comme le défenseur de

la thèse de la glace éternelle, Hans Hörbiger... Ainsi que trois femmes qui exercent sur lui une étrange fascination. À la suite de Caspar, Valentin va enquêter sur les parias, les « Caïn de l'Histoire ».

L'œuvre de Caïn, nourri de faits historiques méconnus, propose une histoire ample, avec du suspense, de l'action, des rebondissements, pas mal de mystères, des personnages hauts en couleur ou émouvants, qui donnent un relief inédit aux années troubles d'avant-guerre.

Philippe **REMY-WILKIN**, *L'œuvre de Caïn*, Bruxelles, Le Cri, 2012, 195 p., 21 €



C'est du Belge...

Ghislain Cotton

Andriat s'amuse. Mais sa fable drolatique sur nos chamailleries politiques respire aussi et à fond cette forme de bon sens apaisant qui s'appelle la sagesse. Belgique 2025 : la Flandre devenue indépendante s'est repliée sur elle-même et, contrairement au résultat escompté, s'est appauvrie en perdant tout crédit sur le plan international. Alléluia : la Belgique nouvelle (Wallonie et Bruxelles) trouve richesse et prospérité grâce à la découverte d'un important filon d'or dans le sous-sol de La Louvière. Soucieuse de bonne entente et de solidarité selon les vœux de la bonne Reine Mathilde, la Première Ministre, originaire de Liège, émoulue du PASOS

(parti des socialistes de salon), doit faire face à Bart Lecoq, fondateur de la NWA, parti nationaliste wallon, extrémiste et impatient de voir crever la Flandre. Fine mouche, la Première use d'un défi malin pour convaincre le gros Bart d'aller lui-même sur place pour constater combien les Flamands sont malheureux et hostiles. Sa déconvenue est totale sur les deux points. Il compte bien garder cela pour lui, mais une autre ruse de la Première rend l'affaire publique et les ridiculise, lui et son parti. Entre autodérision et procès de tous les extrémismes, le livre d'un Andriat bien documenté multiplie à plaisir, et pour le nôtre aussi, les clins d'œil à notre

politique présente et passée comme à ceux qui l'ont faite. (Avec, parmi d'autres, un succulent portrait d'un vieil ex-Premier flamand, collectionneur des textes de la Brabançonne.) Roman de politique-fiction, à l'image d'une paraphrase de Magritte : *Ceci n'est pas un pays*, judicieusement invoquée d'entrée de jeu par un Andriat œcuménique, dédiant sa drôle de fable à ses « amis flamands, wallons, germanophones et bruxellois ».

Frank **ANDRIAT**, *Bart chez les Flamands*, Waterloo, Renaissance du Livre, « Grand Miroir », 2012, 190 p., 12 €

Nord – Sud

Ghislain Cotton

Premier roman de la Liégeoise Katia Lanero Zamora, *Le bal des poussières* est aussi le premier tome d'une trilogie (*Chroniques des hémisphères*), paru dans une collection *Imaginaires* qui, en l'occurrence, ne pourrait mieux porter son nom. L'action se situe à la fin du ^{xx}e siècle alors qu'une maladie « a décimé les populations du Sud et déferlé vers le Nord comme une vague de mort ». Pour se garder de la contamination, les pays riches ont érigé un mur qui sépare les deux hémisphères. Dans le Nord sévit un système de castes basé sur la fortune et les villes trop peu riches pour entrer dans la coalition deviennent le refuge des Marginaux. Côté

Sud, que divers éléments toponymiques assimilent au Burkina Faso (« Pays des Hommes Intègres » comme dans le récit), les survivants de la maladie se tournent vers leurs anciennes croyances faites d'animisme et de chamanisme africain. Quand débute l'histoire, la présidente du Nord a fait rouvrir le Mur pour piller les richesses du Sud, alors que Cham, son fils, a fui à Spes, village d'adolescents où, devenu Caracal, sa totémisation le connecte à ce félin et par conséquence à Mangwa, animal domestique d'une jeune Africaine vivant loin de là et vouée par prophétie à délivrer son pays du joug des Blancs venus du Nord. Si la symbolique est transparente, il faut quelque

peu s'accrocher, malgré l'attention d'un petit dictionnaire des noms propres, pour se familiariser avec les identités, souvent dédoublées par la magie, des nombreux protagonistes et pour pénétrer dans les méandres d'aventures dépayssantes, mais enchantées par une créativité à la fois poétique, originale et signifiante. De quoi motiver le lecteur à suivre jusqu'au bout le fil de la trilogie promise.

Katia **LANERO ZAMORA**, *Chroniques des hémisphères – Tome 1 : Le bal des poussières*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, « Imaginaires », 2012, 238 p., 15 €



En avant, la musique...

Ghislain Cotton

Conçu dans les volutes musicales de la *Nuit musicale de Seneffe* organisée par *Idée Fixe*, un recueil réunit douze écrivains belges dans l'écriture de nouvelles habitées, inspirées ou transfusées par la musique ou par ses compositeurs. Sous leurs plumes, s'imposent des œuvres des grands maîtres d'autrefois, de Josquin des Prés à Schuman ou Schubert, en passant par Haendel, Beethoven, Mozart ou Brahms. Satie aussi. Mais, plus près de nous et moins attendus : Charles Lecocq, Johnny Cash ou Maurice Chevalier. Sans oublier une sorte de Chant de la Terre au sens le plus littéral. Présentes aussi, les ombres réinventées de Wagner, Berg ou Puccini... Qu'il s'agisse

d'instant magiques, d'émotions familières puisées dans les gisements de la mémoire ou d'anecdotes et d'évocations significantes, les douze opus de ces *Petites musiques de nuit*, dans des styles évidemment très différents, remplissent le cahier des charges de cette confrontation entre littérature et musique exprimé par l'éditeur : « Il faut, entre les deux modes d'expression, une imbrication profonde, une symbiose où chacun conserve ses spécificités, mais s'enrichit de celles de l'autre. » Au générique où tout un chacun (comme Dieu) « reconnaîtra les siens », figurent, au fil pacifiant de l'alphabet, les noms de Jean-Baptiste Baronian, Véronique Bergen,

Jacques De Decker, Vincent Engel, Corinne Hoex, Françoise Lalande, Pierre Mertens, Colette Nys-Mazure, Grégoire Polet, Marc Quaghebeur, Giuseppe Santoliquido et Yves Wellens. Il faut dire enfin qu'une des vertus, et non des moindres, de ce recueil est de susciter souvent chez le lecteur l'envie de se (re) plonger dans les œuvres évoquées et peut-être d'enrichir encore cette écoute de l'émotion qui a présidé à l'inspiration des auteurs.

COLLECTIF, *Petites musiques de nuit*, Waterloo, Renaissance du Livre, « Grand Miroir », 2012, 126 p., 12 €

Étrange et familier

Nausicaa Dewez

Nouvelle collection de l'éditeur girondin L'Arbre vengeur, l'heureusement nommée « L'Arbre à clous » est dédiée aux « plumes, ou plutôt [aux] bonnes feuilles belges » et placée sous la direction de Frédéric Saenen. Le premier clou planté dans ce tronc prometteur est une réédition de l'une des rares (avec *La nuit du jugement*) incursions de Jean-Pierre Bours dans le monde de la fiction : *Celui qui pourrissait*, recueil de dix nouvelles paru *in illo tempore* chez Marabout – et Prix Jean Ray 1977, tout de même.

Au menu, donc, dix textes courts qui voyagent de Londres à Marcoussis, de 1888 à nos jours. De récits emboîtés en pastiche

du roman médiéval, de lipogramme en « poème », le nouvelliste explore avec gourmandise les possibles du genre.

La singularité de chaque texte n'altère pas la cohérence du recueil, assurée par la discrète résurgence de motifs tels que le monde du prétoire (l'auteur fut avocat fiscaliste) ou une fascination pour la main (du médecin, du tueur, de l'anatomiste). Les nouvelles s'inscrivent aussi dans un dialogue avec la tradition littéraire, par le jeu des exergues et les références à Stevenson, Sade ou Pauline Réage. Mais le nœud de l'entreprise, c'est, évidemment, ce fantastique qui innerve tout le recueil. Il naît, lit-on, « de l'accumulation de mots savants

ou imaginaires », et l'on resonge alors à ces purulents anthrax, papules, lupus, pemphigus et autres exanthèmes exsudant du récit inaugural. Mais l'étrangeté surgit aussi, toujours, du décor quotidien, de ce moment où par une « sournoise et sinistre alchimie », le personnage devient cet autre méconnaissable pour lui-même et autrui, et où le récit bascule vers une autre réalité, « hypothétique comme le sont les plus belles ».

Jean-Pierre **BOURS**, *Celui qui pourrissait et autres nouvelles*, Talence, L'Arbre vengeur, « L'Arbre à clous », 2012, 276 p., 14 €



Denys-Louis Colaux, du désir à la fascination

René Begon

Qui n'a rêvé – ou redouté – de rencontrer par hasard un premier amour perdu de vue depuis longtemps ? L'évocation de cette scène mythique de l'imaginaire amoureux inaugure le recueil de nouvelles que Denys-Louis Colaux consacre à dix-sept épisodes liés à la vie amoureuse. Une scène qui provoque d'inévitables questions liées au temps qui passe (M'a-t-elle oublié ? Quelle vie mène-t-elle aujourd'hui ? Et si nous n'avions pas rompu ?) et qui laisse le narrateur dans une totale perplexité. De proche en proche, Colaux poursuivra son inventaire : l'enfance, l'adolescence, la passion, la séduction, la rupture, le meurtre même, bien des facettes de la relation amoureuse seront

abordées dans des textes souvent très courts. La plupart du temps narrées par un homme, ces nouvelles, regroupées sous le titre, *La sirène originelle*, ont presque toutes en commun la fascination du corps féminin et de la femme en général, qui semble avoir tous les pouvoirs pour l'écrivain : à la fois de procurer la félicité la plus vive, l'angoisse la plus dense, le désespoir le plus profond, la dépendance la plus effrayante, la jalousie la plus extrême. La troisième nouvelle, *Blasonné*, s'attarde sur la jeunesse : l'idée que le désir amoureux parvienne à s'incarner dans la poésie tarade un adolescent jusqu'à ce qu'il découvre la poésie érotique de l'âge classique dans la bibliothé-

que de son grand-père. Ensuite, les thèmes défilent : successivement, on apprend les réticences de Baudelaire devant les avances d'une pulpeuse femme du monde ; un veuf qui cherche à se consoler en priant l'amie de sa femme de jouer du Satie, nue au piano ; un chineur découvrant aux puces le poème d'une femme rebelle que Tristan Tzara encourageait, mais que sa famille a contrainte au silence. Autant d'instantanés que l'auteur détaille dans un style furieux, luxuriant, parfois un rien indigeste...

Denys-Louis COLAUX, *La sirène originelle*,
Saint-Quentin-de-Caplong, Atelier de
l'Agneau, 2012, 102 p., 15 €

L'étrange au détour du chemin

Francine Ghysen

Le joli titre du recueil de nouvelles de Michel Voiturier, *Escaut, de-ci de-l'eau*, est trompeur. Si le fleuve y coule, c'est en sourdine, on sent à peine sa présence dans les quinze histoires brèves au ton, au climat contrastés, même si le quotidien s'y ourle souvent de mystère. Tantôt léger, souriant, tantôt poétique, émouvant, parfois angoissant. On découvre comment le prénom Odon, celui d'un écolier, fabuleux conteur, « aventurier de castels inventés », que son camarade François écoutait éperdument, revient inopinément dans sa vie (*Cavalier*). Avec le petit Engelbert, on guette un signe magique de la sculpture grimaçante qui orne une fontaine

dans le parc communal de Tournai (*Fontaine de juin*). L'émotion perce avec Mira, quarante ans, mise à la retraite anticipée, que la solitude affole et qui s'incruste devant les rares cabines téléphoniques de sa ville, dans l'attente d'un appel improbable, d'un « homme qui lui ferait l'amour avec la violence et la tendresse de celui qui a compris que les caresses, c'est comme les mots : cela doit parler du temps, de la mémoire, de la connivence » (*Cabine téléphonique*). Rôle aux abords de la maison ensevelie sous le lierre, en contrebas de la route, qui attire irrésistiblement, inexorablement Jérôme (*Jonction Nord / Sud-Ouest*). Flotte sur « les espaces de rêve » que M. René, apte comme

personne à « gommer les ennuis, les malheurs, les bégaiements du destin », crée près des bouches de métro, des dépotoirs, où de jeunes conteurs réchauffent de leurs histoires féériques clochards, drogués, chiens perdus sans collier (*M. René : la vacance*). Le tableau vire au noir avec le lent engloutissement d'un village proche d'une carrière, menacé depuis des mois dans l'indifférence générale (*Carrière*). La nouvelle la plus ironique, à mes yeux la meilleure, s'intitule *Plumitif*. Ne la manquez pas !

Michel VOITURIER, *Escaut, de-ci de-l'eau*,
Merlin, Les déjeuners sur l'herbe, 2012,
100 p., 14 €

Dits de l'Agneau

Jeannine Paque

Les proses que livre Françoise Favretto dans *L'arrachoir* font suite aux *Chroniques errantes* qu'elle avait publiées en revue. De longueur variable, mais plus développés que celles-là, les présents textes illustrent tous, de près ou de loin, le thème de l'arrachement. Ce titre est en quelque sorte une métaphore de l'ensemble du recueil. Le choix du terme et du thème est loin d'être innocent. Voilà une manière de dire, dissidente, qui fait mal sans doute. Elle implique qu'on s'éloigne, avec plus ou moins de facilité, de volonté, de douleur parfois, de toutes sortes d'objets de refus, divers comme le sont les textes et leur titre. Cela revient à quitter le passé, le moment présent, la guerre ou la paix, la famille, la raison, voire l'amour. Ou encore que l'on dise sa haine de la laideur, de la banalité, de la bureaucratie qui vous colle au front un numéro de catalogue ; son horreur de la duplicité, des hommes aussi « *par qui la souffrance arrive* », ou plus joliment sa fuite loin d'un déluge imaginé, tel un « *Noé des plantes* », qui assure la transhumance du nord au sud d'espèces menacées. Sans tabou dans ses déclarations, Favretto ose parler de son ennui, ce qui en général est respecté et, par exemple, citer sans honte les grands auteurs qu'elle a rejetés. S'arracher, mieux qu'échapper à tout ce qu'elle entend quitter, signifie alors pouvoir enfin approcher mieux et comprendre la solidarité des femmes, l'intimité des enfants. Dessiner des cœurs à l'envi, en n'oubliant pas d'en sourire ou même d'en rire. Le tout aimablement mis en doute par l'humour, autant dans l'évocation des textes

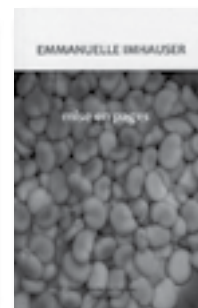
aimés ou de l'écriture elle-même que dans un curieux éloge... du téléphone portable.

Sobrement titré *Mise en pages*, voici un premier livre, un recueil de poèmes d'Emmanuelle Imhauser. Son écriture, définie en quatrième de couverture, « *autobiographique* » et qui « *se love dans le quotidien comme au creux du lit* », excelle en effet dans la poétisation de la vie, de la tendresse et de la sensualité, toute en légèreté. Choses vues, émotions, nostalgie ou soupçons de départ, rien n'est insistant mais la parole progresse à son rythme, lent ou précipité, animé toujours d'une intention de bonheur. Des capitons « *onctueux* », de la soie, des couleurs délicates ou indécises, des angles trop vifs ou émoussés, des moments précis ou brumeux, tout dans le texte indique une attention aigüe, accueillante à la moindre sensation, et enchante autant le dehors lumineux que l'abri précieux du dedans, son silence, sa tranquillité. Là où le sommeil est moussieux mais n'assoupit pas le désir de vivre :

la couette au duvet rejeté sur l'instant/et puis la tête pleine de jardins inouïs et de forêts sublimes peuvent enthousiasmer.

Un programme ambitieux, simple pourtant, faisant la part belle aux notations familières, car les cris des enfants, l'amour, le rire et le vin conjuguent le rêve à la réalité.

On ne peut s'empêcher de penser à Fernand Imhauser, le père d'Emmanuelle, un poète extrêmement doué et exigeant, disparu trop tôt. Non pour évoquer une filiation esthétique, mais parce qu'elle nous y invite elle-



même, me semble-t-il, implicitement. Si elle adresse son recueil à un autre grand poète liégeois, Jacques Izoard, le premier poème du volume, sans titre, serait dédié à celui-là qui s'est éloigné « *avec sa gueule de petit phoque* ». Comprendra qui voudra, mais on ne peut oublier *Le phoque mâle*.

Emmanuelle a choisi le vers libéré mais non sauvage. La recherche d'harmonie est évidente et parfois joue de répétitions litaniques ou de purs jeux sonores. La plupart des poèmes renvoient à celle qui écrit, soit qu'il en aille toujours ainsi dès qu'un *je*, le fameux *je* poétique est présent, soit qu'ils réfèrent à des lieux identifiants, rues, maisons, décors, ou à des dates précis. Les images évoquent peut-être de temps à autre un passé africain : des couleurs, des matières. Mais elles révèlent surtout une sensibilité créatrice. Serait-elle encline à décider comme son père, « *Distille qui veut* » ? Qu'elle le veuille encore, c'est tout ce qu'on lui souhaite.

Françoise **FAVRETTO**, *L'arrachoir. Récits et nouvelles*, Saint-Quentin-de-Caplong, L'Atelier de l'agneau, 2012, 70 p., 14 €

Emmanuelle **IMHAUSER**, *Mise en pages*, Saint-Quentin-de-Caplong, L'Atelier de l'agneau, 2012, 63 p., 14 €



Matins d'hiver

Mélanie Godin

Deux livres parus à quelques mois d'intervalle aux éditions Rougerie retiennent notre attention, *Petites proses matinales* de Gaspard Hons et *Quelqu'un a déjà creusé le puits* de Marc Dugardin. Gaspard Hons annonce dès la première page de son livre « passer du questionnement à la grâce, voilà les seules vertus de ces proses matinales ». Citant Ponge en exergue, le dessein du poète est clairement annoncé : livrer quelques bribes du « discours du monde », dans ce qu'il a de « non-visible dans le visible », questionner le monde et lui-même, mais aussi d'aller à sa propre rencontre. La succession de ces fragments traduit, tel un carnet de bord, le cheminement de son esprit. On l'imagine à sa fenêtre, devant une vitre givrée par la froideur de l'hiver, observer et ressentir les éléments empreints d'une certaine tristesse, « je ne hais pas l'hiver, l'hiver est mon corps quand la tristesse est lourde à porter, quand la certitude me pousse à douter du bonheur ». La tristesse l'habite, mais elle est contrée par le mouvement apaisant et récurrent d'un ruisseau qui s'oppose à la vie, celle qui ramène à la réalité, « le ruisseau est une douce ligne courbe, la vie une courte ligne droite ». Oscillation permanente entre ce qui existe et ce qui n'existe pas, le lisible et l'illisible, la réalité et les apparences, l'écriture de Hons incarne en permanence ce paradoxe. L'emploi régulier du mot « chose » qu'il décline en de multiples possibles rappelle ce qu'il disait autrefois dans un entretien à propos du mot « Personne¹ » : « mot vacant, toujours vacant et inoccupé, n'est pas fait pour être compris, mais pour être pris ». Dans une syntaxe limpide, tantôt calme, tantôt

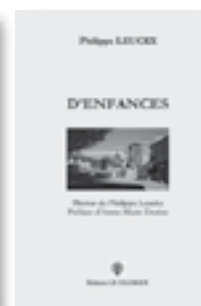
litanique et rapide, le poète continue d'explorer ses thèmes de prédilection : la Shoah et son ancrage dans sa vie personnelle, l'indispensable nécessité d'écrire de la poésie suite à cette atrocité, l'obsession du vide et du silence, la solitude, la réalité et ce qu'elle dissimule, la pratique de l'anamnèse. Pour lui, cependant, « rien n'est moins simple que le règne des choses simples ». C'est ce qui donne sens dans l'acte d'écrire, une remise en question permanente, illuminée par quelques moments de grâce, d'éveil et de simple sérénité. *Quelqu'un a déjà creusé le puits* de Marc Dugardin est un recueil-partition : la musique y est constamment présente, tant dans la structure du livre que dans les poèmes qui le composent. La première partie, très courte, a comme point de départ deux vers de Patrice de la Tour du Pin. Prélude inachevé, on y découvre le postulat du poète : « J'avance pour être dérouté – du moins j'accepte que ce mensonge dise vrai en moi, au pays de ma légende. » Consentant à se laisser conduire, tel un voyageur sur le chemin de l'indéchiffrable, il cherche les traces de lui-même en laissant émerger les mots qui sommeillent en lui. Dans la deuxième partie, l'ordre des poèmes déroute de prime abord. Comme un bon disque qui nécessite plusieurs écoutes pour l'apprécier pleinement, on découvre des poèmes reliés les uns aux autres par cette volonté de remonter ce qui précède, jusqu'aux origines. Plusieurs entrées en présence, parmi elles : une série de poèmes avec pour titre « In memoriam », où l'enfance et la figure de la mère prédominent : « la vie pourtant je ne l'ai pas inventée / ni ce sursaut de vivre aujourd'hui / comme si à titre

posthume / tu parvenais à dire oui / à ce que tu m'as donné ». Celle des rêves et de souvenirs mêlés, la musique, encore, la présence de l'hiver, et, en filigranes, des figures poétiques qui favorisent cette recherche, en « amont du poème » : Verhaeren, Dante, Octavio Paz ou Juan de la Cruz... Les récits courts intitulés « Anecdotes » témoignent d'une certaine audace dans la plume de Dugardin. Débridée, libérée, on apprécie les changements dans sa prose où le poète revendique son ancrage dans la réalité des choses. Ce « lâcher prise » donne corps à une « douce violence » qui l'incite à dire plus franchement ce qu'il ressent, le rendant dès lors, plus proche de nous : « Quelle boucherie / ce langage que l'on pénètre / comme un corps sur une table / d'opération ! // mais après tout / c'est quoi / vivre sinon un miracle qui a du sang / sur les mains ? » Le recueil s'achève doucement, par une « Petite suite » lors d'un voyage en train, un changement de saison s'est opéré, on y observe « des coquelicots entre les rails ». Le livre reste ouvert, le ton y est plus calme, tout en restant lucide et interrogatif : « Pourquoi ces mots / plutôt que d'autres ? »

¹ *Revue sud*, Dossier Gaspard Hons (mars 2007, n°36), p. 36.

Gaspard **HONS**, *Petites proses matinales*, Mortemart, Éditions Rougerie, 2012, 59 p., 11 €

Marc **DUGARDIN**, *Quelqu'un a déjà creusé le puits*, Mortemart, Éditions Rougerie, 2012, 71 p., 11 €



Dans l'œil de Leuckx

Vincent Tholomé

Il existe des poètes lyriques. Des poètes modernes. Élégiques. Postmodernes. À lire Philippe Leuckx, je me dis qu'il existe également des poètes égarés. Au sens où, d'abord, Leuckx nous rapporte, de livre en livre, ses errances. Vagabondages réels, tout d'abord, à Rome ou Barcelone, par exemple. Dérives d'une âme inquiète et nostalgique, ensuite, sautant d'une pensée à l'autre, d'un éclat de lumière à une zone d'ombre.

Trois de ses livres, sortis cette année, donnent ainsi l'occasion à ceux qui le souhaitent de se frotter à cette langue privilégiant le peu et le tenu à la gouaille et la tonitruance. Dans les trois, on y retrouve ces va-et-vient, juxtapositions d'états d'esprit ou de faits apparemment anodins, caractéristiques de l'écriture de Leuckx. Abordons l'un après l'autre ces trois livres et tentons peu à peu de circonscrire « l'œil de Leuckx », le regard singulier que ce poète porte sur le monde.

Un piéton à Barcelone rapporte sous forme de brèves notes, comme improvisées, les captations d'un Leuckx longeant les collines et la mer, humant le rose des poissons et les fruits rares. Le temps de ses promenades, Leuckx note ce que le lieu traversé lui offre comme spectacle. Cela donne des choses comme celle-ci : « La nuit veille. La police suit le port de ses attaches musclées. Nous nous promenons toutes voiles dehors. Le vent peut nous briser. » Ou comme celle-là : « Pourtant le bleu s'accorde avec hier. L'étroite bande de bleu entre les façades qu'efface l'éblouissante lumière. » On le devine : Leuckx est un de ces poètes qui tentent de se

tenir au plus près des sensations. Des intuitions. Des fulgurances qui lui viennent à l'esprit. Leuckx est un de ces poètes qui cherchent à se débarrasser des masques et des convenances afin d'écrire comme à nu.

Au plus près, autre recueil de cette année, pourrait à cet égard faire office d'art poétique. Au travers de très courts poèmes, s'y devine en tout cas la « méthode » de Leuckx : « À la ferveur des rues / Il répond de sa propre ferveur / La lumière vient aux yeux / Comme rosée sur la pierre. » Le monde bouillonne. Le monde frissonne. Le monde est sans queue ni tête. Philippe Leuckx, dans ses dérives, en capte l'écume. Dans la mesure où cette mousse du monde active sa propre fièvre. Exalte son propre désir d'écrire. Fait écho à ses failles et autres écorchures. Se dégage de l'ensemble une énorme nostalgie. Les mots viennent à Philippe Leuckx « veinés d'ailleurs tristes ». La joie qu'il y a à errer dans le monde est « ternie par les astres ». C'est que Philippe Leuckx n'est pas un poète objectiviste. C'est que Philippe Leuckx ne cherche pas à dire le monde tel qu'il est, tel qu'il a été ou tel qu'il devrait être. C'est que Philippe Leuckx, en somme, à travers ce qu'il capte du monde, ne fait que se dire. Se raconter. Expliquer à mots à peine couverts combien l'être humain qu'il donne à voir est tiraillé, assombri par la lumière, illuminé par l'ombre. Combien cet être humain est, en somme, égaré. Perdu à la surface du monde.

D'enfances, troisième recueil de l'année, peut nous aider, quant à lui, à cerner mieux encore le regard que Philippe Leuckx porte sur les choses.

Si l'être humain est un égaré, errant sur la terre, chacun d'entre nous aura connu une époque où notre rapport au monde était quasi enchanteur. Paradisiaque presque. Époque bénie de l'enfance, bien sûr, selon Philippe Leuckx, où l'être humain « est sans espace, à la mesure des rêves ». Où l'être humain « s'entretient avec le ciel ». Où chacun d'entre nous « ressemble à un poète ».

On le voit, d'apparence simple et directe, la poésie de Leuckx est, au contraire, construite et complexe. Certes, elle s'appuie sur les sens, les sensations, le petit sel de l'existence. Mais elle renvoie singulièrement à une vision du monde où les choses et autres petits faits finissent par disparaître. C'est que la mise à nu qu'opère Philippe Leuckx n'est pas une réduction du monde à ses atomes, fussent-ils langagiers. À ces éléments de base à partir desquels on pourrait reconstruire. Réenchanter le monde. Fût-ce pour un temps, de façon éphémère. La poésie de Leuckx est trop anthropocentrique pour cela. Pour une telle poésie, le monde sera toujours un paradis perdu. L'être humain, un expulsé, condamné à ressasser indéfiniment, de poème en poème, la perte et le manque. Un être fermé. Comme clos sur lui-même en somme.

Lire Philippe Leuckx, c'est faire l'expérience d'un tel être. Cela peut ravir comme cela peut déconcerter.

Philippe **LEUCKX**, *Un piéton à Barcelone*, Colomiers, Encre Vives, 2012, 12 p., 6,10 €
– *Au plus près*, Paris, Éditions du Cygne, 2012, 53 p., 10 € – *D'enfances*, Mont-Saint-Guibert, Le Coudrier, 2012, 65 p., 14 €



La lumière du noir

Francine Ghysen

« avec toi
respirer
la lumière
du noir

empli
de rumeurs
silencieuses »

Les vers de Corinne Hoex et les images d'Alexandre Hollan nous suggèrent de laisser couler en nous le temps. De nous imprégner du bruissement, du frisson des feuillages. De percevoir au creux du silence l'appel secret de l'ombre.

Aux effleurements, au souffle léger, à l'émotion retenue du poète répondent les sombres envolées du peintre. Ensemble, par la poésie des mots et celle des tableaux, ils font sourdre un chant de l'ombre, subtil, fragile et dense à la fois, entre le crépuscule et la nuit.

« voir
le mystère ouvert
l'autre côté
de l'ombre

dans la nuit
sans confins
être une nuit éveillée »

Un livre noir et vibrant, méditatif et frémissant, sous l'épigraphe d'Alexandre Hollan : « Descendre dans le sombre, vivre dans le sombre, le lourd. Force contenue. Force qui habite l'intérieur de la forme, patiemment, avec intelligence. Elle attend. »

Corinne **HOEX**, Alexandre **HOLLAN**, *L'autre côté de l'ombre*, Bruxelles, Tétràs Lyre, 2012, s.p., 15 €

Une chimère sibérienne

Martin Colin

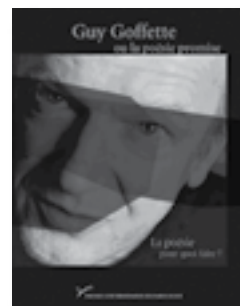
Voici un poème *anthropophage*... Selon les dires de son auteur, il s'agit d'un processus poreux et gourmand, ouvert à toutes les rencontres et *Cavalcade* courrait ainsi le risque de prendre les goûts et les couleurs de ce qu'il dévore, laissant transparaître des traces de ces hôtes qui l'auront aidé à sortir du néant... Parmi celles-ci, le lecteur est convié à dénombrer pêle-mêle l'*Histoire secrète des Mongols*, les genèses maya et bibliques ainsi qu'un inédit de Nicolas Maréchal ! Ne perdons pas non plus de vue, en abordant ce texte touffu, que pour Vincent Tholomé, « écrire est se créer un espace de liberté où tout est possible, où tout se métamorphose, souffle le chaud et le froid. Un espace sauvage où s'exprime ce qu'il y a de plus vivant en nous ». *Cavalcade*,

poème blanc et effréné, illustre ce programme en retraçant la saga d'un éleveur sibérien quittant les plaines de l'Est pour se rendre à Omsk. Là, il pense trouver des semences pour la survie de son troupeau. Livrées à leur sort, les bêtes rompent toutes les alliances et se lancent dans un cycle révolutionnaire et cataclysmique. Ces animaux égarés en zones industrielles tentent de s'organiser pour livrer bataille aux hommes. Vincent Tholomé s'attaque à la genèse primitive en se prêtant à la (con)fusion des genres avec une insolente liberté. Les mots foisonnent ; un chant puissant et lyrique s'en élève.

Les éditions Le clou dans le fer nous donnent à lire et à voir – de sibyllins pictogrammes jalonnent l'ouvrage – un texte qui prône « l'écriture mutante ».

Cavalcade est à coup sûr une entreprise littéraire ambitieuse et énergique, mais aussi une lourde machine dont le mode d'emploi doit se mériter. Certaines œuvres de Tholomé ont fait l'objet de performances. Il est malaisé d'imaginer ce que devient celui-ci sur scène avec des musiciens. Peut-être eût-il été bon de proposer en accompagnement un enregistrement d'une mise en bouche du poème par l'auteur. Elle aurait pu prendre par la main le lecteur peu rompu aux expérimentations poétiques.

Vincent **THOLOMÉ**, *Cavalcade*, Paris, Le clou dans le fer, « Expériences poétiques », 2012, 237 p., 20 €



En partance, avec Guy Goffette

Michel Zumkir

« Bon sang de bonsoir, mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter un fils pareil ? et saltimbanque, en plus ! Comme s'il n'y avait rien de mieux à faire dans la vie que de passer ses journées à gribouiller du papier et à peinturlurer des choses qui ne ressemblent à rien. » Si ces paroles sont proférées par le père de Simon¹, le vrai-faux double de Guy Goffette que l'on a découvert dans *Un été autour du cou*, le poète a dû les entendre lui aussi. Est-ce que l'avis paternel aurait changé avec la reconnaissance de l'œuvre poétique de son fils par l'Académie française et Goncourt, par d'autres prix encore, et aujourd'hui par deux monographies complémentaires : l'une étant une bonne introduction à l'œuvre, l'autre un approfondissement pour lecteur/trice averti(e) ? Ce n'est pas à nous de répondre, simplement de l'espérer, pour suturer une blessure au poète. Toujours est-il que ces deux monographies non seulement concourent à la reconnaissance symbolique de son œuvre mais également, mais surtout, à mettre au jour ses obsessions, ses motifs récurrents, ses e/ancrages, ses lignes de fuite et de démarcation, sa rhétorique lyrique personnelle... La première d'entre elle, *Guy Goffette ou la poésie promise*, est le résultat d'un travail des étudiants du Master Pro « Rédaction/édition » de l'université Paris Ouest Nanterre La Défense (promotion 2011/2012) pour la collection « La poésie pour quoi faire ? » éditée par les presses de cette institution. Pour réaliser ce volume, ils ont rencontré l'écrivain dans son bureau des éditions Gallimard, enregistré un entretien

qui a servi à la rédaction de plusieurs articles, fait appel à des contributeurs dont certains sont des amis de Guy Goffette : Gérard Noiret, Pierre Bergounioux, Jean-Michel Maulpoix... Ils ont réuni des poèmes en une brève anthologie et obtenu quelques inédits. La seconde, parue dans la collection « L'œuvre en lumière » (Éditions Luce Wilquin), est écrite par le poète, prosateur et essayiste français Yves Leclair. Tout en contenant quasiment les mêmes éléments que la précédente, éléments qui font également partie du cahier des charges de la collection (analyse, entretien, inédits, photographies), cette dernière est plus ambitieuse. Elle propose une analyse dense de chacun des recueils de poèmes de Guy Goffette – depuis les premiers essais du *Quotidien rouge* (1971) jusqu'au *Tombeau du Capricorne* (2009) – et des textes en prose. On peut regretter que, déconsidérés parce que produits de consommation, les romans soient abordés avec moins d'envolées poétiques. Car des envolées poétiques, ce livre en compte de virevoltantes, la poésie de Guy Goffette donnant des ailes aux phrases d'Yves Leclair, des ailes et du vent jusqu'à un tournis poétique et jouissif. Il use de toute son agilité et inspiration verbales pour qualifier, adjectiver, métaphoriser le poète et son œuvre, faisant d'eux un portrait kaléidoscopique. En rapprochant quelques-uns de ces éclats, on obtiendrait une image telle que celle-ci, à remettre en désordre et en jeu tout de suite : *Jeune homme sorti de la cuisse de Jomoigne*, Guy Goffette était un *insoumis*, il est devenu *écrivain public des gens*

de peu, le Rom du langage, un cycliste du vers, un poète de la chute et du relèvement, toujours aux lisières de toutes les frontières, un poète du retour, pauvre pêcheur entre deux eaux, un poète commun des mortels, mendiant d'amour, rose à jamais amoureux de la femme, corps et âme, un poète de la mélancolie, de la couleur, de la lumière et de l'émotion.

Ces deux monographies ont en commun d'être rédigées en empathie avec l'œuvre de Guy Goffette, de mêler leurs écritures à la sienne. Elles ont toutes les deux une fascination particulière pour la caravane du bout du jardin de la maison sur la colline, *Partance*, là où le poète rêvait d'un ailleurs d'où, quand il l'aura connu, il voudra revenir ; revenir ici, là ou ailleurs ; une attirance pour le recueil à qui elle a donné son titre en 2000, aux éditions Gallimard. Elles montrent que l'œuvre ne cesse de se plonger, de se nourrir du pays et du temps où Guy Goffette était enfant, de dire l'intimité de l'auteur et celle des hommes d'en bas plutôt que d'en haut, de peu plutôt que d'argent, blessés plutôt qu'heureux ; de tous les exilés de la terre, qu'ils soient de l'intérieur, de l'ailleurs ou de l'amour.

¹ *Geronimo a mal au dos*, à paraître aux éditions Gallimard en 2013.

COLLECTIF, *Guy Goffette ou la poésie promise*, Nanterre, Presses universitaires Paris Ouest, « La poésie pour quoi faire ? », 2012, 220 p., 11 €
Yves **LECLAIR**, *Guy Goffette, sans légende*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2012, 272 p., 25 €



Un regard décapant

Joseph Duhamel

Anne Grauwels est atypique. Née à Ostende, parfaite bilingue, elle enseigne l'économie à Gand, mais elle vit à Bruxelles, ville qu'elle aime spécialement. Elle est chroniqueuse à *Points critiques*, mensuel de l'Union des progressistes juifs de Belgique. Les éditions Ercée ont rassemblé un choix de ses chroniques parues de 2001 à 2011, portant surtout sur l'éternelle question belgo-belge. Cela offre l'occasion de revisiter ce qui, ces dix dernières années, a agité l'opinion publique des deux côtés de la frontière linguistique. Le point de vue revendiqué est celui d'une militante laïque juive progressiste. Ce qui donne un éclairage particulier à ce qui fait ou a fait l'ac-

tualité. Grauwels se dit mauvaise Flamande, car elle pourfend le point de vue nationaliste, tout en critiquant l'aveuglement francophone sur ce qui se vit et se pense en Flandre, qui empêche de voir cette autre Flandre, celle de la saine provocation et du détournement des idées dominantes. Connaissait-on la N-GA, la Nieuw-Gentse Alliantie, parodie de la NVA, qui exige l'indépendance de Gand, état dont les langues officielles seront le « plat Gentsch » et le français (pour faire enrager BDW). L'économiste qu'est Anne Grauwels joue de la position de la candide, qui est une façon souvent redoutable de montrer les vrais enjeux des débats, sans jamais tomber

dans le populisme. Et puis, de voir ce que sont devenus les grands sujets de discorde (le Kladderadatsch, par exemple), quelle leçon de relativisme face à d'autres questions (qui font d'elle également une mauvaise Juive, les deux sont cumulables) autant à propos de la politique de l'État d'Israël que des réticences de l'État belge à assumer sa responsabilité dans la déportation et l'extermination des Juifs.

Anne **GRAUWELS**, *Humeurs judéo-flamandes. Chroniques 2001-2011*, Bruxelles, Éditions Ercée, 2012, 144 p., 12 €

Quand Eros s'encanaille

Ghislain Cotton

Amoureux impénitent des langues, des mots et des particularismes linguistiques (voir notamment son *Dictionnaire des belgicismes*), Georges Lebouc, après son *Dictionnaire érotique de la francophonie*, remet le couvert avec un indispensable *Dictionnaire érotique de l'argot*. Si l'ouvrage comporte bien des lexiques copieux et très circonstanciés, visitant dans les deux sens l'argot du genre et le vocabulaire du bon genre, une très large part est consacrée aux origines de ces mots qui défient l'honnêteté et réjouissent l'imaginaire, aux avatars de leur traversée du temps et de leur descente dans la rue, comme aux anecdotes souvent piquantes qui les concernent. Sans

oublier nombre de commentaires et prolongements malicieux d'autant plus suggestifs qu'ils se drapent malignement dans l'érudition bonhomme des histoires de l'Oncle Paul et semblent afficher en filigrane le sourire benoîtement contrit d'un Brassens prêt à en asséner une bien poivrée. En sus, le lecteur est convié à des exercices de traduction jubilatoires au fil des nombreux chapitres voués aux acteurs, aux organes où aux dangers et délices des pratiques liées au culte d'un Eros encanailé et à ses chapelles particulières. Il a droit aussi à des « compléments » qui passent aussi bien par la chanson populaire que par un aperçu d'autres langages parallèles à l'ar-

got. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce « gay scavoir » qui enrichit aussi la langue verte des apports du verlan (ce *vis a tergo* du français) ou du langage novateur des banlieues, est une véritable bible du genre, résultant d'un travail considérable et minutieux qui nous fait la politesse de se faire oublier et se lit dans l'allégresse de l'enrichissement culturel et de perspectives inédites pour l'agrément des conversations.

Georges **LEBOUC**, *Dictionnaire érotique de l'argot*, Waterloo, Avant-Propos, 2012, 224 p., 16,95 €



Des écrivains belges migrants

Jeannine Paque

Charles Nodier tenait que « les dictionnaires sont signe d'ignorance ». Peut-être inspirés par l'ignorance, mais permettant de la combler, ils génèrent aussi un nouveau savoir. Ainsi la publication de *Passages et ancrages en France*, qui a pour objet de recenser des écrivains non originaires de l'hexagone mais qui s'y sont un jour installés, permet d'apprécier dans son ensemble un phénomène actuel. Leur nombre a été arrêté à trois cents et la période circonscrite à trente ans. Limites quasi naturelles : montrer comment s'effectuent aujourd'hui les échanges avec le milieu littéraire franco-parisien, alors que celui-ci s'est ouvert davantage ces dernières décennies à des auteurs « migrants ». Le champ littéraire français s'est donc enrichi considérablement

de cet apport extérieur. Renouvelant la notion de francophonie ou y substituant le concept plus ouvert et accueillant de « littérature-monde », ces migrants récents n'ont pas choisi la France comme pays d'adoption où se fondre, mais ils y sont venus avec leurs bagages, contribuant ainsi à sa diversité. L'objectif de cet ouvrage est double : montrer combien l'exil est bénéfique pour le migrant et le lieu d'accueil et se répercute dans le champ littéraire tout entier. Le mouvement est réciproque et le dictionnaire reflète cette interaction. La terminologie critique a elle aussi évolué. On est passé d'une définition de « littérature de l'immigration » à l'étude plus fine d'une « poétique de la migrance ». Ce travail a été conçu et dirigé par Ursula Mathis-Moser et

Birgit Mertz-Baumgartner, de l'Université d'Innsbruck, secondées par plusieurs collaborateurs qui ont sélectionné les rédacteurs, notamment membres de nos universités. Quant aux écrivains belges qui ont fait l'objet d'une notice détaillée, ils sont bien présents à la mesure de leur consécration.

Ursula **MATHIS-MOSER** et Birgit **MERTZ-BAUMGARTNER** (dir.) en collaboration avec C. Bonn et alii, *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*, Paris, Éditions Honoré Champion, 2012, 965 p., 160 €



Les auteurs : Ursula Mathis-Moser (2^e en partant de la gauche) et Birgit Mertz-Baumgartner (4^e) © DR

LE CARNET ET LES INSTANTS Bimestriel. Ne paraît pas en juillet-août.
N° 174. Du 1^{er} décembre 2012 au 31 janvier 2013

ÉDITEUR RESPONSABLE Laurent Moosen
Promotion des Lettres, Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
44, boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles

RÉDACTEUR EN CHEF Joseph Duhamel (02 413 23 17 - joseph.duhamel@cfwb.be)

**ONT COLLABORÉ
AU PRÉSENT NUMÉRO** René Begon, Paul Buekenhout, Ghislain Cotton, Alain Delaunois,
Thierry Detienne, Nausicaa Dewez, Geneviève Duchenne,
Joseph Duhamel, Martin Colin, Francine Ghysen, Mélanie Godin,
Laurent Moosen, Jeannine Paque, Grégoire Polet, Frédéric Saenen,
Amélie Schmitz, Vincent Tholomé, Michel Torrekens, Bart Vonck,
Myriam Watthee-Delmotte, Michel Zumkir.

Thierry Horguelin (responsable agenda, agenda.carnet@scarlet.be)
avec la collaboration de Pierre Jassogne.

L'agenda théâtre a été réalisé avec la collaboration du Centre
d'information et documentation théâtre, Maison du Spectacle
La Bellone (www.bellone.be/pages/lecid.asp). La bibliographie
a été établie par Joseph Duhamel (joseph.duhamel@cfwb.be).
L'iconographie a bénéficié de l'aide des Archives et Musée de la
Littérature (photothèque).

RÉDACTION carnet.instants@cfwb.be

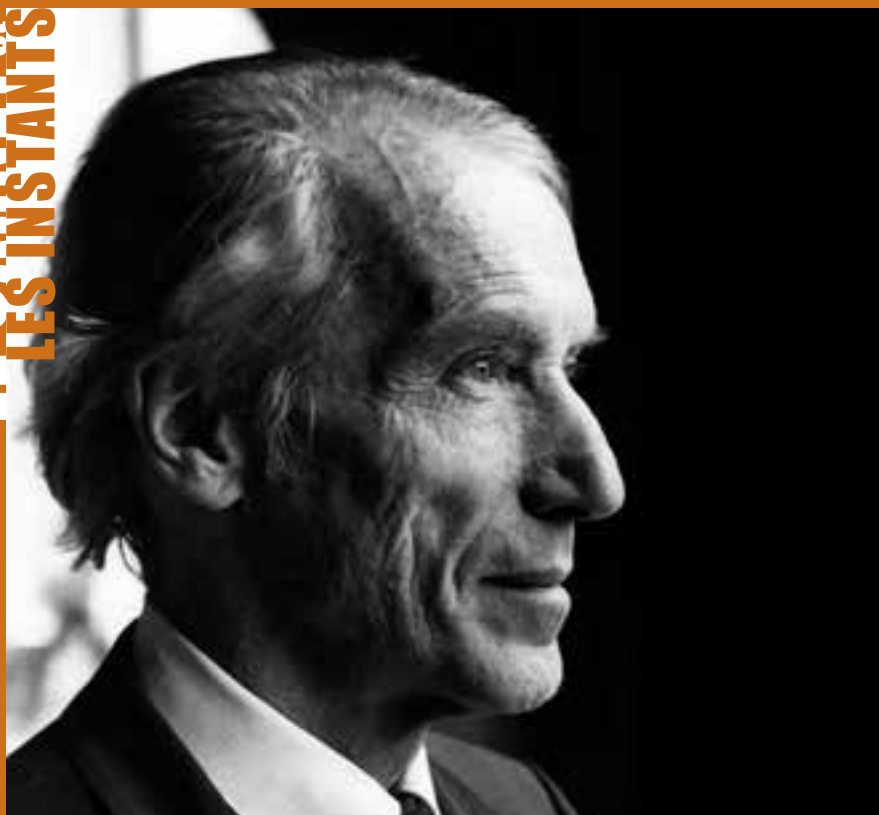
SECRÉTARIAT Michelle Dahmouche (michelle.dahmouche@cfwb.be)

GRAPHISME [nor] production (www.norproduction.eu)

N° vert de la Communauté française : 0800 20 000
Le Carnet et les Instants, Promotion des Lettres
Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, bureau 1A023
44, boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles
(Tél. : 02 413 23 21- Fax : 02 413 28 94
secretariat.promolettres@cfwb.be)

Imprimé en Belgique par l'imprimerie Chauveheid

LE CARNET^{et} LES INSTANTS



Henry Bauchau

Photo Jacques Sassier (Flammarion) - doc. AML, fonds Henry Bauchau



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Fédération Wallonie-Bruxelles

Direction Générale de la Culture